ALMANACH

DES

MUSES.

1772.

Harvard College
Library

CEUX qui voudront faire inſérer des pieces de poéſie dans cet ouvrage, ſont priés de les faire parvenir, avant le premier Novembre, franches de port à DELALAIN, *Libraire à Paris, rue de la Comédie Françoiſe.*

On trouvera chez le même Libraire des Almanachs de 1765, 1766, 1767, 1768, 1769, 1770 & 1771.

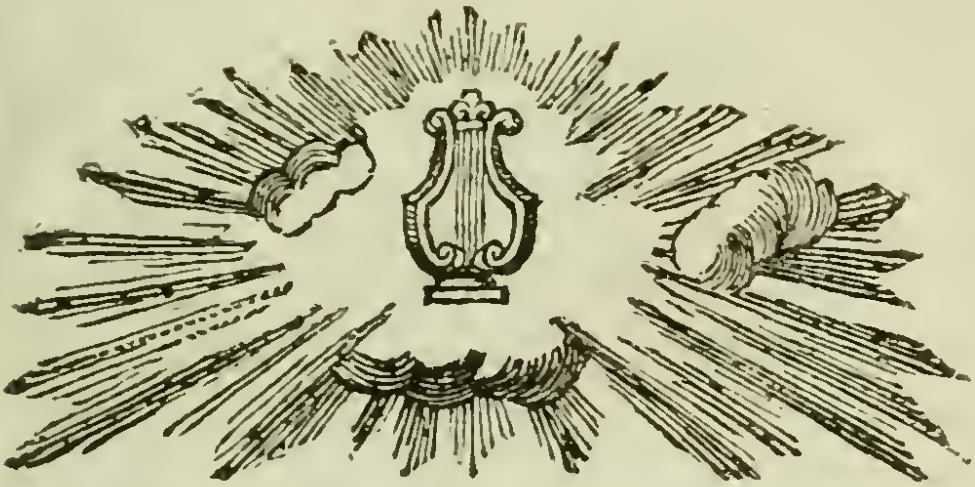
Le volume de 1765 eſt réimprimé dans le même format que les autres.

On a fait tirer une cinquantaine d'exemplaires en papier d'Hollande. Ils ſe vendront 3 liv. brochés.

La Collection formant 8 vol. brochés, ſe vend 9 liv. 12 ſ.

ALMANACH DES MUSES
1772

616588
11.8.55



ALMANACH DES MUSES,

Ou choix des Poëſies fugitives de 1771.

AUX HOMMES.

SEXE qui vous croyez le maître,
ſoyez au moins digne de l'être;
juſtifiez votre fierté,
& puis ce ſera notre affaire,
quand vous l'aurez bien mérité,
de vous ſurpaſſer pour vous plaire.
Pardonnez-moi cette candeur,
ma plume obéit à mon cœur;

différer eſt votre partage :
mais différer eſt-ce être ſage ?
Notre frivole aréopage
donne des loix à vos héros,
& des pompons du badinage
nous ſémons vos graves bureaux ;
vous ſavez manier des armes ;
un grand ſabre a pour vous des charmes ;
vous vous battez bien mieux que nous :
chez vous la force aide au courroux.
Oui, ſur ce point, je dois le dire,
vous avez sûrement l'empire ;
notre force à nous n'eſt point là :
que pouvons-nous faire à cela (1) ?
Le Ciel auſſi nous dédommage ;
dans nos cœurs il met le courage ;
nos combats, hélas ! ſont affreux :
les vôtres ſont moins douloureux,
& l'ennemi qu'il vous faut craindre,
ne ſachant ni plaire, ni feindre,
moins cher, eſt bien moins dangereux.
Vous faut-il dévorer des larmes,
réſiſter à votre vainqueur ?
ſans honte vous rendez les armes.
Mais ſous une feinte douceur,
quand l'Amour bleſſe notre cœur,
trop ſincères pour ne pas croire,
pleurant la peine ou le bonheur,

(1) Au milieu de ſaillies auſſi agréables, à peine ai-je le courage de remarquer qu'il y a là une douzaine de vers dont les rimes tombent deux à deux.

& la défaite, & la victoire,
& le triomphe de l'honneur,
ou la perte de notre gloire,
nous trouvons partout le malheur.
Savez-vous vaincre la nature ?
connoiſſez-vous tous ces tourmens,
vous eſclaves de vos penchans,
vous que l'impunité raſſure ?
J'ai tort, je vous condamne envain
tous mes reproches ſont des crimes :
n'avez-vous pas votre Latin
qui vous rend des êtres ſublimes ?
Oui, Meſſieurs, le Sexe jaſeur
doit tout au Sexe raiſonneur :
trop heureuſes, je ſuis ſincère,
que des demi-Dieux tels que vous,
daignent deſcendre juſqu'à nous,
& s'humaniſer pour nous plaire.
Des Philoſophes, des Penſeurs,
des Géomètres, des Docteurs,
dont les diſcours ſont admirables,
& les écrits inexplicables,
s'occuper de jolis enfans !
en perdre par fois le bon ſens !
autour de nous jouer ſans ceſſe !
s'abaiſſer à notre foibleſſe !
Tel eſt pourtant notre pouvoir.
Que la Nature forme un Sage :
ſi le Sage vient à nous voir,
reconnoît elle ſon ouvrage ?

Enfin tout adore nos fers ;
tout ſuit l'inſtinct qui nous dirige :
par nos grâces, par nos travers,
ſi l'on veut, par notre vertige,
nous enchaînons cet univers ;
nous lui prouvons, grace au preſtige,
qu'en vous ébauchant avant nous,
le Ciel de votre honneur jaloux
pour la fin garda ſon prodige,
& que la main du Créateur
commença vîte par la tige,
pour donner ſes ſoins à la fleur.

Par Madame la Comteſſe DE ***.

Cette Epître charmante fournit de nouvelles armes au parti des femmes. C'eſt une preuve ſans réplique que, lorſqu'elles veulent ſe donner la peine d'écrire, elles peuvent égaler l'autre ſexe par l'eſprit, & le ſurpaſſer par la légereté & la délicateſſe. On ne trouvera nulle part rien de plus ingénieux que les derniers vers de cette jolie piece.

QUATRAIN

Sur une Statue de PIGMALION.

Si Pigmalion la forma,
ſi le Ciel anima ſon être,
l'Amour fit plus : il l'enflamma ;
ſans lui, que ſerviroit de naître ?

Par M. DE VOLTAIRE.

LES DEUX MONTRES,

FABLE.

UN Horloger venoit de faire emplette
de deux Montres : l'une, ſans art,
pour le dehors, ſemble au premier regard,
valoir à peine qu'on l'achete :
mais, au dedans, elle eſt parfaite ;
le mouvement en eſt exquis ;
tous les reſſorts en ont été finis :
c'eſt Julien le Roi qui l'a faite.
L'autre, à l'extérieur, éblouit tous les yeux :
elle s'énorgueillit de ſa boîte émaillée ;
le diamant l'enrichit de ſes feux ;
ſon aiguille étincelle, élégamment taillée,
& fait jaillir l'éclair, dans ſon cours radieux,
autour du cercle, où l'heure eſt calculée ;
de plus, le Graveur l'enlaſſa
de feuilles d'acanthe & de vigne ;
& l'on voit, au revers, s'épanouir le Cigne,
de ſes aîles d'albâtre ombrageant ſa Léda (1).
Ce beau chef-d'œuvre a tout, au moins pour la parade :
mais il perd tout, s'il eſt approfondi ;
notre Belle, par jour, fait plus d'une eſcapade ;

(1) Il vaut mieux que la rime ſoit foible que le ſens.

elle a l'allure bruſque & le pas étourdi :
comme plus d'une tête elle va par boutade ;
à ſix heures, cent fois, elle a marqué midi.
Quoi qu'il en ſoit, dans la bourique,
entrent deux Acheteurs : l'un, jeune, ſémillant,
laiſſe à la porte un vis-à-vis brillant,
des valets, un coureur, un train fort magnifique :
c'eſt un Héros, un Adonis de bal,
& ſans qu'ici je le publie,
d'un ſi charmant original
on devine aſſez la Patrie.
L'autre eſt ſeul, marche à pied, eſt ſagement vêtu ;
c'eſt quelque Anglois, je le parie,
peu faſtueux, & partant peu connu.
Notre joli Pantin que l'éclat doit ſéduire,
ſe ſaiſit du petit tréſor,
que bien ou mal j'ai tâché de décrire :
les diamans, le frais émail de l'or,
tout cela le frappe & l'attire ;
trompé par l'enveloppe, il admire, il admire.
Le prix ? — Mille écus — Bon. — De ſa bourſe il les tire ;
& dupe, à ſi grands frais, il s'applaudit encor.
Avoir un goût ſi fin, dit l'Artiſte, à votre âge !
Voilà de quoi le rendre fou :
il ſe rengorge, enflé d'un tel ſuffrage ;
bref, le François bien cher n'achete qu'un joujou.
L'Anglois, pour peu d'argent, emporte un bon ouvrage :

car il a pris la montre au modeſte entourage ;
il a beſoin d'un meuble, & non pas d'un bijou.
Fier de ſon emplette nouvelle,
de ce moment, mon Fat dont la tête a tourné,
ſe fie a ſon guide infidelle :
il n'oſeroit penſer, qu'une Montre ſi belle
ait un intérieur ſi mal diſcipliné ;
il dort, veille au hazard, tarde & manque une affaire,
même ſes rendez-vous encor plus importans :
ſa conductrice irréguliere,
loin de les indiquer, brouille tous les inſtans.
Faut-il ſolliciter quelque emploi, quelque poſte,
qui ſoit par cent Rivaux vivement demandé ?
A Verſaille il arrive en poſte,
une heure après qu'il vient d'être accordé ;
il pourſuit vingt Beautés & n'en attrape aucune :
à la ſimple écorce attaché (2),
il laiſſe aller amours, fortune,
pour avoir fait un ſot marché.
Quant à notre Sage, au contraire,
il voit tout proſpérer, au gré de ſes deſirs :
du tems qu'il aſſervit diſtributeur ſévere,
il ſait entremêler l'étude & les loiſirs ;
uſe du jour qui fuit, fait tout ce qu'il veut faire,
& donne enfin, heureux a ſa maniere,
les heures aux devoirs, les inſtans aux plaiſirs.

De cette Fable-ci le ſens eſt clair, je penſe,

(2) Vers amené par la rime.

& ne s'offre point à demi :
voulez-vous choisir un ami?
défiez-vous de l'apparence.

par M. DORAT.

Cette Fable est pleine des plus brillans détails. M. Dorat viendra à bout de nous convaincre que ce n'est pas l'esprit, mais l'abus de l'esprit qui est contraire à ce genre, de même qu'à tous les autres.

A UNE FEMME

Qui me menaçoit de me rendre heureux.

O Ciel ! je suis perdu ! Quoi ! déjà des faveurs !
Quand j'ai promis d'être fidèle,
quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs,
je m'étois attendu que vous seriez cruelle ;
je m'étois arrangé pour trouver des rigueurs.
Ah ! si je vous suis cher, soyez plus inhumaine ;
laissez à mon amour le charme des desirs ;
pour le faire durer, faites durer sa peine :
je ne vous répons pas qu'il survive aux plaisirs.

par M. le Chevalier DE B**.

On n'a jamais fait de vers plus piquans.

STANCES
A UN MINISTRE,

Sur les eſpérances qu'il a la bonté de me donner depuis ſi longtems (*).

ESPERER pour moi n'eſt plus rien,
eſpérer n'eſt plus de mon âge ;
le préſent eſt mon ſeul partage,
& l'avenir n'eſt plus mon bien.

Abandonnons à la jeuneſſe
ces trompeurs & lointains objets :
au bonheur de jouir ſans ceſſe,
elle ajoûte par ſes projets.

Ses vœux aujourd'hui ſatisfaits,
quelque jour peuvent l'être encore ;
à ſes yeux charmés, chaque aurore
fait briller de nouveaux bienfaits.

Hélas ! de ces douces chimères
la raiſon m'a trop sû guérir ;
aux erreurs même les plus chères,
mon cœur flétri n'oſe s'ouvrir.

(*) On n'a pas cru devoir changer ce titre, quoique cette Piece ſoit faite il y a plus d'un an.

Je borne mes triſtes penſées
à de triſtes réalités ;
les illuſions ſont paſſées :
j'en ſuis réduit aux vérités.

Vers mon tombeau, le tems me chaſſe ;
ſa faulx eſt prête à me frapper ;
près de moi tout change ou s'efface :
la nature va m'échapper.

Sur l'ombre qui fuit & s'envole,
puis-je compter dorénavant ?
Vous me tiendrez, dit-on, parole :
mais ſera-ce de mon vivant ?

Par M. l'Abbé PORQUET.

Du naturel, de la vérité, un excellent ton, une douce mélancolie : voilà, ce me ſemble, la cauſe du plaiſir qu'on reſſent en liſant ces ſtances, qui méritent d'être miſes à côté des meilleures Pieces de l'Abbé de Chaulieu.

ÉPIGRAMME.

IRIS, l'homme le plus ſenſé
doit un tribut à la folie ;
je vous aimai ſix mois : mais ce tems eſt paſſé ;
je ſerai ſage, Iris, le reſte de ma vie.

Par feu M. le Marquis DE ROCHEMORE.

EPITRE
A MONSIEUR DE**.

QUI menaçoit l'Auteur de la vengeance d'Apollon, ſi elle ne faiſoit pas imprimer ſon Recueil de Poëſies.

JE redoute peu la menace
& la colere d'Apollon :
ſuis-je ſujette du Parnaſſe ?
je rime ſans prétention.
Je n'eus jamais l'ambition
d'aller au Temple de mémoire :
la foible aiguille de Pallas
laiſſe au burin de Phidias
le ſoin de graver pour la gloire.
Babet, aux jours de ſon printems,
croit ſon nom peu fait pour l'hiſtoire :
fait-on être illuſtre à vingt ans ?
Les momens dont l'Amour diſpoſe
& l'heure où ſon Berger l'attend ;
Voilà pour Babet le préſent :
le lendemain eſt peu de choſe ;
tout l'avenir eſt cet inſtant (1).

(1) Il y a peut-être quelque obſcurité dans ce vers : mais ce léger défaut eſt à peine ſenſible au milieu des choſes délicieuſes ſemées dans tout le cours de cette Epître.

Heureux qui n'a que ce ſyſtême!
car enfin de quel bien jouir,
ſi l'on ne jouit de ſoi-même?
L'homme ſe perd dans l'avenir;
il s'immole à ſa renommée:
qu'on eſt fou de vouloir courir
après une vaine fumée!
nous ſommes ſi près du plaiſir!
Ce public ſuperbe & volage,
dont on priſe tant la faveur,
que peut-il pour notre bonheur?
Eh! que m'importe ſon ſuffrage?
en a-t-on beſoin à mon âge?
tout l'univers eſt dans mon cœur.
Dois-je, pour un laurier frivole,
aux pieds de cette vaine idole,
riſquer des mépris éclatans?
Qui s'éleve cherche l'orage;
les monts ſont battus par les vents:
la paix regne dans un bocage;
cachons-nous ſous l'aîle des vents,
& dérobons notre paſſage:
l'éclat eſt l'écueil des talens.
Voyez les Ecrivains célebres:
des tems ils percent les ténebres;
ils éblouiſſent les regards:
mais entendez de toutes parts
frémir aux accords de leur lyre
la calomnie & la ſatyre.
Ainſi votre Muſe a beau dire;

malgré ſes propos ſéducteurs,
toujours plus fidèle à ſa pente,
le ruiſſeau, dont ſur les hauteurs
vous voulez voir l'onde imprudente,
reſtera caché ſous les fleurs.
Sur les rameaux qui l'ont vû naître,
Philomèle, la nuit, le jour,
ne chantera que pour l'amour,
& n'ira point ſe compromettre (2)
dans les bocages d'alentour;
on riſque à ſe faire connoître :
Philomèle craint le vautour.

Par Madame la Marquiſe D'ANTREMONT.

(2) Rime douteuſe.

Jamais Madame Deshoulieres n'a rien fait d'auſſi joli, d'auſſi ſpirituel, & qui marque autant de vrai talent : M. de Voltaire l'a déjà dit à Madame d'Antremont, & tous les lecteurs le répetent avec lui, chaque fois qu'elle laiſſe échapper de nouvelles Pieces de ſon porte-feuille.

ENVOI

De deux Pigeons blancs à Mademoiſelle de **.

SUR un char de duvet, on dit qu'au premier jour l'Himen doit vous conduire aux rives de Cythère: dans ſon empreſſement, permettez à l'Amour d'envoyer en avant les courſiers de ſa mère.

Par M. DE LA B****.

VERS
A M. PIRON,

Sur le bruit qui avoit couru de ſa mort.

QUAND la Parque eut appris là bas
que naguère en lugubre pompe,
parcourant ſes vaſtes Etats,
la Renommée à ſon de trompe
avoit annoncé ton trépas :
quoi ! dans mes doigts, s'écria-t-elle,
on penſe arrêter mon fuſeau !
l'homme qui vit ſous ma tutelle,
croit-il en ſon foible cerveau
qu'on mene en leſſe une immortelle ?
Alecton, à bas le ciſeau,
& recommençons de plus belle.
Soudain renouvellant exprès
ſa quenouille preſque épuiſée,
elle devide ſa fuſée,
& de filer ſur nouveaux frais.
Sage Piron, puiſſe l'envie
(du même ſuccès en tout tems
ſi ſa vaine audace eſt ſuivie)
te faire mourir tous les ans,
& te laiſſer toujours en vie !

Par M. IMBERT.

EPITRE
AU ROI DE DANEMARCK.

MONARQUE vertueux quoique né deſpotique,
veux-tu régner ſur moi de ton Golphe Baltique?
Suis-je un de tes ſujets, pour me traiter comme eux,
pour conſoler ma vie, & pour me rendre heureux?..
Des déſerts de Jura ma tranquille vieilleſſe
va donc ſe faire entendre à ta ſage jeuneſſe,
& libre avec reſpect, hardi ſans être vain,
je me jette à tes pieds au nom du genre humain;
il parle par ma voix, il bénit ta clémence;
tu rends ſes droits à l'homme, & tu permets qu'on
penſe:
Sermons, Romans, Phyſique, Ode, Hiſtoire,
Opéra;
chacun peut tout écrire, & ſiffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les aîles à Pégaſe.
Dans Paris quelque fois un Commis à la phraſe
me dit: » A mon Bureau venez vous adreſſer;
» il vous faut un brevet, ſi vous voulez penſer;
» pour avoir de l'eſprit, allez à la Police:
» les filles y vont bien, ſans qu'aucune rougiſſe;
» leur métier vaut le vôtre (1); il eſt cent fois
plus doux,

(1) *Vaut le vôtre*, cacophonie.

» & le public ſenſé leur doit bien plus qu'à vous».

C'eſt donc ainſi, Grand Roi, qu'on traite le Parnaſſe,
& les ſuivans honnis de Plutarque & d'Horace!
Béliſaire à Paris ne peut rien publier,
s'il n'eſt pas de l'avis de Monſieur R***.

Hélas! dans un Etat, l'Art de l'Imprimerie
ne fut en aucun tems fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture & l'orgueil des grands mots
que prodigua Balzac aſſez mal à propos,
les Romans de Scarron n'ont pas troublé le monde;
Chapelain ne fit point la guerre de la fronde;
chez le Sarmate altier, la Diſcorde en fureur,
ſous un Roi ſage & doux, ſémant partout l'horreur,
de l'Empire Ottoman la grandeur éclipſée,
ſous l'Aigle de Moſcou, ſa force terraſſée,
tous ces grands mouvemens ſeroient-ils donc l'effet
d'un obſcur Commentaire ou d'un méchant Sonnet?
Non, lorſqu'aux factions un peuple entier ſe livre,
quand nous nous égorgeons, ce n'eſt pas pour un livre.
Eh! quel mal, après tout, peut faire un pauvre auteur?
ruiner ſon libraire, excéder ſon lecteur,
faire ſiffler partout ſa charlatanerie,
ſes faux raiſonnemens, ſa folle théorie.
Un livre eſt-il mauvais? rien ne peut l'excuſer;
eſt-il bon? tous les Rois ne peuvent l'écraſer;
on le ſupprime à Rome, & dans Londre on l'admire;

le Pape le proscrit : l'Europe le veut lire.

Un certain Charlatan qui s'est mis en crédit
prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit :
tu n'y parviendras pas, apostat d'Hypocrate ;
tu guérirois plutôt les vapeurs de ma rate ;
va, cesse de vexer les vivans & les morts ;
tyran de ma pensée, assassin de mon corps,
tu peux bien empêcher tes malades de vivre ;
tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre ;
tu les brûles, Jérôme, & de ces condamnés
la flamme en m'éclairant noircit ton vilain nez.

Mais voilà, me dis-tu, des phrases mal sonnantes,
sentant son philosophe, au vrai même tendantes !
Eh bien ! réfute-les ; n'est-ce pas ton métier ?
ne peux-tu, comme moi, barbouiller du papier ?
Le public à profit met toutes nos querelles ;
de nos cailloux frottés il sort des étincelles (2) ;
la lumiere en peut naître, & nos grands érudits
ne nous ont éclairés qu'en étant (3) contredits :
sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen & sans des adversaires (4),
tout languit comme à Rome, où depuis huit cens ans,
le tranquille esclavage écrase les talens.

Tu ne veux pas, grand Roi, dans ta juste indulgence
que cette liberté dégenère en licence,
& c'est aussi le vœu de tous les gens sensés ;

(2) Vers d'une précision admirable.
(3) *Qu'en étant.* Ne fait pas un bon effet en poësie.
(4) *Sans des adversaires.* Cela est-il bien exact ?

à conſerver les mœurs, ils ſont intéreſſés ;
d'un écrivain pervers ils font toujours juſtice ;
tous ces libelles vains, dictés par l'avarice,
enfans de l'impudence, élevés chez Marteau,
y trouvent en naiſſant un éternel tombeau.
Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
qui ne ſoit pas couvert d'une nuit éternelle,
ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
dans le fond du bourbier dont il étoit ſorti.
On punit quelque fois & la plume & la langue
d'un ligueur turbulent, la dévote harangue
d'un Guignard, d'un Bourgoing les horribles ſermons,
au nom de Jeſus-Chriſt prêchés par des démons.
Mais quoi ! ſi quelque main dans le ſang s'eſt trempée,
ſera-t-il défendu de porter une épée ?
En coupables propos, ſi l'on peut s'exhaler,
doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un cuiſtre en ſon taudis compoſe une ſatyre :
en ai-je moins le droit de penſer & d'écrire ?]
Qu'on puniſſe l'abus : mais l'uſage eſt permis.
De l'auguſte raiſon les ſombres ennemis
ſe plaignent quelquefois de l'inventeur utile
qui fondit en métal un alphabet mobile,
l'arrangea ſous la preſſe, & ſut multiplier
tout ce que notre eſprit peut tranſmettre au papier (5).

(5) Ces ſortes de vers ne ſe trouvent que chez M. de Voltaire ou dans Boileau.

Cet art, disoit B**, a troublé des familles;
il a trop raffiné les garçons & les filles;
je le veux : mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits?
tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'Imprimerie,
dans quel cloaque affreux barbotoit ma patrie!
Quel opprobre, grand Dieu! quand un peuple indigent
couroit à Rome à pied porter son peu d'argent,
& revenoit content de la sainte Madone,
chantant sa litanie, & demandant l'aumone!
Du temple au lit d'himen un jeune époux conduit
payoit un Sacristain pour sa premiere nuit;
un testateur mourant sans léguer à S. Pierre,
ne pouvoit obtenir l'honneur du cimetiere;
enfin tout un royaume interdit & damné,
au premier occupant restoit abandonné,
quand du Pape & de Dieu s'attirant la colère,
le Roi, sans payer Rome, épousoit sa commère.
Rois, qui brisa les fers dont vous étiez chargés?
qui vous put affranchir de vos vieux préjugés?
qui vous rendit chez vous puissans sans être impies?
qui sut de votre table écarter les harpies,
sauver le peuple & vous de leur voracité?
qui sût donner une ame au public hébété?
les livres ont tout fait, & quoiqu'on puisse dire,
rois, vous n'avez regné que lorsqu'on a su lire;
soyez reconnoissans, aimez les bons auteurs:
il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
Et comptez-vous pour rien le plaisir qu'ils vous donnent,

plaisir par ; que jamais les remords n'empoi-
sonnent?
Les pleurs de Melpomene & les ris de sa sœur,
n'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur ?
Souvent un roi s'ennuie ; il se fait lire à table
de Charle ou de Louis l'histoire véritable.
Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot,
ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot ?
Il faut qu'il soit à l'aise ; il faut que l'aigle altiere
des airs, à son plaisir, franchisse la carriere.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé :
c'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé :
au cheval qui vous porte un mords est nécessaire ;
un moine est de ses fers esclave volontaire :
mais au mortel qui pense on doit la liberté.
Des neuf savantes sœurs le Parnasse habité,
seroit-il un couvent sous une mere abbesse,
qu'un Evêque bénit & qu'un moine confesse?
On ne leur dit jamais : gardez-vous bien, ma
sœur,
de vous mettre à penser sans votre directeur ;
& quand vous écrirez sur l'almanach de Liége,
ne parlez des saisons qu'avec un privilége.
Que diroit Uranie à ces plaisans propos ?
Le Parnasse ne veut ni tyrans, ni bigots :
c'est une république éternelle & suprême,
qui n'admet d'autres loix que la loi de Thelême (6) ;
elle est plus libre encor que le vaillant Bernois

(6) Abbaye de la fondation de Rabelais. On avoit gravé sur la porte : *fais ce que tu voudras.*

le noble de Veniſe & l'eſprit Genevois;
d'un bout du monde à l'autre, elle étend ſon empire;
parmi ſes citoyens chacun voudroit s'inſcrire.
Chez nos ſœurs, ô grand Roi! le droit d'égalité
ridicule à la cour, eſt toujours reſpecté:
mais leur gouvernement à tant d'autres contraire,
reſſemble encor au tien puiſqu'à tous il ſait plaire.

Par M. DE VOLTAIRE.

Cette Epître a été imprimée dans le Journal Encyclopédique, Volume d'Avril; elle ſera miſe, ſans doute, au rang des meilleures pieces de cet étonnant Ecrivain, ſi fort au-deſſus de toutes les critiques & de tous les éloges.

EPIGRAMME.

DES amans le plus froid, le plus froid des rimeurs,
je ne ſais à quoi tu t'amuſes:
Eglé s'accorde avec les Muſes,
pour te refuſer des faveurs.

Par M. DE BIGNICOURT.

A MONSIEUR LE COMTE DE**.

Partant pour l'Angleterre, & qui avoit demandé des vers à l'Auteur.

L'ART de rimer, celui de plaire;
non, je n'ai rien de tout cela:
mais je priſe un ami ſincère;
j'en jure par mon falbala:
il vaut mieux jurer que ſe taire.
Adieu, Comte, bonne ſanté,
& voyage bien écourté!
Si vous allez en Angleterre,
rapportez-nous de la raiſon,
ſans l'armer d'un dehors ſevère;
pas l'ombre de friſure en rond.
Vous tous, d'humeur toujours légère,
par fois pourtant il faut penſer:
ſoyez Anglois pour nous fixer,
& reſtez François pour nous plaire.

Par Madame la Comteſſe DE L***.

A MADAME DE**.

Qui devoit jouer Cominge ſur un Théâtre de Société.

ON m'a dit que vous étiez belle,
& je le crois, car tant d'eſprit
qui brille ſans fauſſe étincelle;
un goût que l'étude affermit;
un ton léger qui réunit
le ſolide & la bagatelle;
le ſentiment qui ſeul ſuffit,
& dont la magie eſt réelle;
tous ces attraits, en vérité,
n'annoncent point une mortelle,
mais une jeune déité,
que l'Amour fit ſur ſon modèle.
L'Amour poſſede également
l'heureux don de plaire & d'écrire;
& c'eſt par ce double agrément,
que vous étendez ſon empire;
image de ce Dieu charmant,
protégez les vers qu'il inſpire.
mon dévot & lugubre amant,
ſur votre théâtre élégant,
brûle en ce jour de ſe produire;
contre les malins détracteurs

prêtez-lui d'invincibles armes ;
qu'il prenne vos accens flateurs ;
faites reſſentir ſes allarmes,
l'emportement de ſes douleurs,
& ſurtout ſes tendres ardeurs.
Quoiqu'il ait arraché des larmes,
Cominge a trouvé des frondeurs ;
il faut bien avoir des cenſeurs :
mais qu'il ſe montre avec vos charmes,
vous lui gagnerez tous les cœurs.

Par M. D'ARNAUD.

VERS D'UN ANGLOIS

A MADAME

La Comteſſe du CHATELET-LOMONT.

LORSQU'HELENE eut quitté la Grece,
tout y prit feu contre Pâris,
& les beaux yeux de ſa maîtreſſe
firent les maux de ſon pays.
Vos charmes auſſi ſûrs de plaire
produiſent de plus doux effets :
nous voulons maintenant la paix,
pour vous garder en Angleterre.

Par M. HORACE VALPOOLE.

EPITRE

EPITRE

M. le Marquis DE SAINT MARC, *Auteur de l'Acte intitulé:* LA FÉTE DE FLORE.

TOI qui ſers le dieu des amans,
après avoir ſervi Bellone,
le fils aimable de Latone
te vole auſſi quelques momens :
paré des roſes du printems,
tu veux des lauriers pour l'automne.
Avec ſes atours les plus beaux,
j'apperçois la muſe lyrique
qui vient t'offrir ſes madrigaux,
ſon étalage magnifique
ſon priſme, ſon tréſor magique,
& ſa baguette, & ſes pinceaux.
Grace, grace pour la féerie !
Ne l'exclus point de te travaux :
ſuis les la Mothe, les Quinauts,
& ce vieux Doyen de Paphos,
qui fit Thétis & Lavinie :
laiſſe l'Olympe, tel qu'il eſt :
j'aime Jupiter & Neptune ;
la conque de Vénus me plaît ;

& je vois, d'un œil ſatisfait,
juſqu'au bandeau de la Fortune ;
je chéris les feſtons d'Hébé,
de l'Amour les funeſtes armes,
& l'arbre de ſang imbibé,
où ce Dieu lave de ſes larmes
la bleſſure de ſa Thiſbé ;
j'adore la jeune Camille,
courant ſans courber les épis,
l'aſtre infortuné de Procris,
le rameau d'or de la Sibylle,
des enfers les dômes fumans,
& près de leur voûte embrâſée,
les ombres en longs vêtemens,
foulant les fleurs de l'Eliſée.
Si le vrai ſeul frappe tes yeux,
ſi tu quittes ces doux preſtiges,
il eſt un autre merveilleux ;
l'hiſtoire même a ſes prodiges :
tels ſont ces jours, ces jours heureux,
que va nous offrir ton Adèle (1) ;
où des chevaliers valeureux
ſervoient leur monarque & leur belle ;
où ces intrépides héros
mouroient ſur de ſanglans drapeaux,
dans le ſein de l'Amour fidèle.
Retrace nous leur loyauté,
leur candeur, leur franchiſe aimable :
pour nous, hélas ! c'eſt une fable

(1) Opéra intéreſſant, qu'on donnera bientôt.

qu'une telle réalité.

Mais, quoi ! ſous un ciel ſans nuage,
de Flore on m'ouvre les boſquets ;
ſous tes crayons, ils ſont plus frais....
Zéphir doit être moins volage.
Pourſuis, couronne tes eſſais ;
& plus heureux, à chaque ouvrage ;
aigris les ſots par tes ſuccès.
Toutes les guêpes du parnaſſe,
ſe raſſemblant pour t'effrayer,
viendront bientôt, avec audace,
frémir autour de ton laurier :
affronte leur rage inutile ;
voi-les venir d'un œil ſerain :
un grain de ſable abbat l'eſſain,
& le laurier reſte immobile.

Par M. DORAT.

Il y a dans cette Epître de la poëſie, des graces, & de cette ſorte d'eſprit qui n'exclut pas le naturel.

QUATRAIN

*Pour le Portrait de M. l'Abbé **.*

AUSTERE comme un cénobite,
il vécut toujours chaſtement :
mais il dut ſa bonne conduite
à ſon mauvais tempéramment.

Par M. le Chevalier DE B**.

L'AIGLE ET LE CERF-VOLANT.

FABLE.

UN frêle Cerf-volant
bien doré, bien luiſant,
bouffi d'impertinence
encor plus que de vent,
vouloit paſſer dans l'air pour oiſeau d'importance,
caracoloit, planoit, ſe perdoit dans les cieux,
alloit, venoit, brilloit, faiſoit flotter ſa queue,
& jaune & rouge & bleue,
ſur le bec de l'oiſeau du ſouverain des dieux:
l'Aigle rit, & lui dit, étranger aſſez leſte,
je t'aurois cru né dans ces lieux:
mais ce ton inſolent que le vrai grand déteſte,
ce fil un peu terreux à ta ſuite emporté
ont démenti ton air céleſte
& m'ont appris la vérité.

Par M. DE FUMARS.

Cette Fable eſt bien faite, bien écrite; le ſens en eſt clair; & il ſeroit difficile de mieux peindre les différens effets du Cerf-volant.

A MADAME
LA MARQUISE DE GOVILLE,

En lui envoyant le recueil de mes poëſies.

RECEVEZ, brillante Goville,
le magaſin de mes hochets ;
c'eſt pour vous un don bien futile :
mais en jolis colifichets,
ce ſiecle charmant eſt fertile,
& pour lui mes talens ſont faits ;
une beauté douce & facile,
des vers que l'amour fait polir,
voilà ce qui peut embellir
les jours que la Parque me file :
un ſiecle de gloire ſtérile,
vaut-il un inſtant de plaiſir ?
Vous trouverez dans ma boutique (1)
des pipeaux legers & badins,
de Momus la marotte antique,
la flûte du dieu des jardins,
une muſette un peu ruſtique :
mais parmi ces grelots épars
& préſentés par la Folie,
je n'offre à vos tendres regards
ni la guirlande de Thalie,

(1) *Boutique.* Expreſſion peu noble.

ni le brillant flambeau des arts,
ni le carquois du dieu de Gnyde :
car il l'a mis à vos genoux ;
ni ce luth si tendre & si doux,
qui n'eut soupiré que pour vous
sous les doigts du galant Ovide ;
ni cette lyre de Phœbus,
que ma main n'a jamais montée ;
ni la ceinture de Vénus :
car vous ne l'avez pas quittée.

Par M. LÉGIER.

Ces vers sont galans & faciles.

ÉPIGRAMME

Traduite de l'Anthologie.

LÉANDRE conduit par l'Amour
en nageant disoit aux orages :
laissez-moi gagner les rivages ;
ne me noyez qu'à mon retour.

Par M. DE VOLTAIRE.

AUX FEMMES.

IL n'eſt ſotiſes pour vous plaire
qu'on ne fit chez nos bons ayeux,
& qu'aujourd'hui pour vos beaux yeux
on ne ſoit tout prêt à refaire.

Par vos rigueurs ou par vos trahiſons,
j'ai vû l'un s'en aller, la tête la première,
finir ſa peine au fond de la riviere;
un autre la traîner aux petites maiſons.

Vous diſpoſez de la balance
entre les mains du magiſtrat;
pour vous le héros de la France
trahit un jour le ſecret de l'état.

Créſus regorgeoit de richeſſe;
il rencontre Thémire au bal:
Créſus preſſé par la détreſſe,
va du boudoir à l'hôpital.

Oubliant le peu de génie,
que Nature m'avoit donné,
moi, j'ai perdu les trois quarts de ma vie,
à ſoupirer aux genoux de Phryné.

De vos talens, de votre ſortilége,

Meſdames, félicitez-vous :
oh ! l'admirable privilége,
que celui de nous rendre fous !

MADRIGAL

A MADAME DE**.

INSTRUIT par les leçons de la Philoſophie ;
elle m'apprit que les biens & les maux,
par un mélange égal, répandus ſur la vie,
rendent, pour le bonheur, tous les hommes égaux.
Je le croyois : mais je vous vis paroître ;
& vos yeux auſſitôt deſſillerent les miens.
Pour ne ſe croire pas privé de tous les biens,
il faut vous poſſéder, ou ne vous pas connoître.

Par M. DU MERSAN.

EPITRE
A UN NOUVEAU MAJOR.

TU n'ès donc plus ce Lieutenant
à qui ſon rang & ſa jeuneſſe
n'avoient laiſſé juſqu'à préſent
que le droit d'obéir ſans ceſſe ;
ce ſubalterne inquietté,
que l'on fait trotter dans la plaine ;
ce mobile ſi balotté,
que le ſon dirige & promène
de l'un & de l'autre côté !
tu deviens maître de la ſcene :
tel dont tu fis la volonté
va déſormais faire la tienne.
Un beau brevet en parchemin
que LOUIS ſigna de ſa main,
vient de changer ton exiſtence :
le Roi veut que mon cher V**
devienne un homme d'importance ;
le Roi le veut, il n'a pas tort.
C'à, prends bien vîte l'air auſtere,
le ton impoſant du myſtere,
& les attributs d'un Major ! ....

J'aime à me peindre ta perſonne,

ton grand ſabre, ton baudrier,
le jeune orgueil de ton courſier,
ta vîteſſe qui nous étonne,
& ſemble te multiplier;
ta voix qui s'enfle, éclatte, tonne,
arrête, meut, fait déployer
piquets, eſcadrons & colonne.
Parmi les bataillons flottans,
dans le choc affreux des armées,
au milieu des morts, des mourans,
& de cent bouches enflammées,
c'eſt toi qui conduis ces géans,
à l'œil fier, à mouſtache noire,
nobles & braves fainéans,
qui vendent leurs jours à la gloire;
tu diriges leurs mouvemens,
& les menes à la victoire.
Bravant les tubes orageux,
ſouples à la main qui les guide,
je vois leurs chevaux courageux
former une maſſe ſolide;
ils volent: ſous leurs pas égaux,
la terre au loin eſt frémiſſante;
devant ces centaures nouveaux
marchent la mort & l'épouvante:
c'eſt le torrent d'une eau bruyante
qui détruit, abyme en ſes flots
tout ce qui s'oppoſe à ſa pente.
Entraîné, contraint de plier,
l'ennemi fuit, le François chante;

la France te doit ſon laurier.

Mais tant que le dieu de la guerre,
las du tumulte des combats,
quittera nos champs pour les bras
de la déeſſe de Cythere,
laiſſe repoſer tes héros,
ſans te venger ſur eux des maux
qu'à ta jeuneſſe on a pu faire.
Ris avec moi de tes rivaux,
qui, pour ſe donner l'air capable,
fatiguent hommes & chevaux
avec un zèle infatigable;
nous aſſomment à tous propos
des froids détails de leur police,
ou de leurs ſublimes travaux
ſur la tenue & l'exercice.
Songe qu'en ces momens ſi courts,
dans le ſilence du tonnerre,
ce ſont les jeux & les amours
qui ſont les maîtres de la terre.

Par M. DE BONNARD.

Le ſujet de ces vers eſt tout à fait nouveau; les évolutions militaires y ſont bien peintes: au tableau de la guerre, l'auteur a eu l'art d'oppoſer les images agréables qui finiſſent très-heureuſement ſon Epître.

L'ISLE DE TILIBET.

FABLE.

AUCUN Tilibetain ne vit plus de vingt ans :
un d'entre eux à Paris ſejourna quelque tems,
puis retourna dans ſa patrie.
Interrogé par ſes concitoyens
ſur les mœurs des Européens :
chez eux, dit-il, on dort la moitié de la vie ;
on penſe à vingt-cinq ans ; à quarante on eſt vieux ;
dans l'intervalle, on joue, on s'amuſe, on babille,
on ſe ſupplante, on ſe bat, on ſe pille :
grace au ciel, nous vivons plus qu'eux.

Par M. BARBE.

A Mme. LA MARQUISE DUD**.

Sur une eſpèce de Fauteuil qu'elle appelle ſon TONNEAU.

ADOPTANT ſans regret la ſageſſe moderne ;
dépouillant ſon orgueil & ſon ſale manteau,
Diogène, aujourd'hui, ne prendroit ſa lanterne ;
que pour chercher votre tonneau.

Par M. l'Abbé PORQUET.

L'HYMEN ET L'AMOUR.

UN jour l'Amour faiſant voyage,
(ce dieu fripon eſt grand coureur)
il rencontra ſur ſon paſſage
l'Hymen pleurant de tout ſon cœur.
Le voir pleurer eſt ordinaire;
Cupidon en fut peu touché;
ces Dieux, dit-on, ne s'aiment gueres:
hélas! pour nous, j'en ſuis fâché.
Mais toutes fois ils s'approcherent:
bon jour l'Hymen, bon jour l'Amour;
& l'un & l'autre ils s'embraſſerent,
ainſi que font des gens de cour.
Je ſuis, dit l'Hymen au teint blême,
bien las de ma divinité!
j'aime mieux être un dieu qu'on aime,
que d'être un dieu tant reſpecté.
A ma chapelle tant vantée,
petits & grands tournent le dos;
& ta fougere eſt plus fêtée
que tous mes grands lits nuptiaux.
Que ce jour nous réconcilie!
prens-moi pour ſuivant, ſi tu veux;
c'eſt moi qui tiendrai la bougie;
c'eſt toi qui ſerreras les nœuds.

L'Hymen ſut tant prêcher & dire,
qu'à ſes raiſons l'Amour ſe rend ;
l'Amour eſt facile à ſéduire :
c'eſt en quoi ce dieu me plait tant.

Mais comme l'Amour ne voit gout
il fut arrêté ſans retour,
que le Dieu d'himen, dans la route,
ſerviroit de guide à l'Amour.

Les voilà coureurs d'avantures,
& cherchant par monts & par vaux,
un couple en qui mère nature
n'ait voulu mettre (1) nuls défauts.

Même il falloit qu'à nos deux frères
le couple plût également ;
ſans quoi nul marché, point d'affaires :
c'étoit la clauſe du ſerment.

Bien des pays ils parcoururent,
ſans trouver ce tréſor de prix ;
las & recrus (2), ils réſolurent
de retourner à leur logis.

Arrive un couple, il leur préſente
vieilles mœurs & jeunes attraits ;
c'étoit Aglaïde & Timante :
ah ! dit l'Amour, faiſons la paix.

Par M. DE S. PERAVI.

(1) *N'ait voulu mettre.* Expreſſion génée

(2) *Recrus.* Vieux terme dont ſe ſert la Fontaine, pour dire *fatigué*, *baraſſé*.

Le ſujet de ces ſtances paroît d'abord uſé : on n'en doit être que plus ſurpris du parti que l'Auteur en a tiré, & des nouvelles graces qu'il a ſû y répandre.

*A MADAME D**,*

DU CHATEAU DES DÉLICES.

L'ART n'y fait rien : les beaux noms, les
beaux lieux,
très rarement nous donnent le bien être :
eſt-on heureux, hélas ! pour le paroître ?
& ſuffit-il d'en impoſer aux yeux ?
J'ai vu jadis l'abbeſſe de la Joye,
malgré ce titre, à-la douleur en proie :
dans Sans-Souci, certain roi renommé,
fut de ſoucis quelque fois conſumé.
Il n'en eſt pas ainſi de mes retraites :
loin des chagrins, loin de l'ambition,
de mes plaiſirs elles portent le nom :
vous le ſavez, car c'eſt vous qui les faites.

Par M. DE VOLTAIRE.

DISTIQUE

Pour le Portrait de M. BORIE, Médecin.

PAR ſon ſavoir, il prolonge nos jours :
par ſon eſprit, il fait les rendre courts.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

A MONSIEUR DE***.

Vos discours légers & frivoles,
n'annoncent point une sincère ardeur :
Tircis, une douce langueur,
des soupirs & non des paroles,
voilà le langage du cœur.
Eprouvez-vous ce trouble extrême,
cet embarras délicieux,
qu'on a près de l'objet qu'on aime ?
ah ! s'il étoit peint dans vos yeux,
plus séduisant que l'Amour même,
vous seriez aussi dangereux.

Par Madame la Marquise D'ANTREMONT.

EPIGRAMME.

Un petit souverain, d'un très-petit empire,
bâtir un fort immense, & crut avoir raison (1) :
mais, dit Machiavel, vous y mettrez donc, Sire,
tous vos sujets en garnison !

Par M. IMBERT.

(1) *Et crut avoir raison.* Hémistiche pour la rime.

A UNE MADELAINE.

POUR être offerts
à Madelaine,
puiſſent mes vers
tracer ſans peine
ce que je ſens !
que mes accens,
s'ils pouvoient dire
ce qu'elle inſpire,
ſeroient touchans !
mais pour la peindre,
que je dois craindre
mes foibles chants !
Comment s'y prendre ?
eſt-il pinceau
qui puiſſe rendre
un tel tableau ?
Il faut l'entendre ;
l'appercevoir,
c'eſt déjà voir
comme elle eſt tendre.
Pour ſes enfans,
que de tendreſſe !
tout l'intéreſſe ;
ſes ſoins preſſans
en ſont ſans ceſſe

attendriſſans.
Encore plus qu'elle,
ſon ame eſt belle (1);
c'eſt à ſervir,
à ſecourir
qu'elle s'employe,
& réuſſir,
voilà ſa joie.
Air noble & grand
eſt ſon partage,
chacun s'y prend,
chacun s'y rend.
Sur ſon viſage,
eſt la candeur;
dans ſon langage,
point de fadeur;
l'eſprit y brille
avec douceur;
d'un feu vainqueur
ſon œil pétille,
& peint ſon cœur.

Par M. l'Abbé DE LANGEAC.

(1) L'ame fait partie de la perſonne; ainſi l'on ne dit point de quelqu'un que ſon ame eſt plus belle que lui.

Malgré les entraves qu'un mètre ſi court devoit donner au Poëte, ces vers paroiſſent faits avec aiſance; il y a de l'élégance, de la douceur & le degré de ſentiment qui convient à ce genre de piece.

LES DISPUTES (*).

VINGT têtes, vingt avis ; nouvel an, nouveau goût ;
autre ville, autres mœurs ; tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense ;
le plus beau droit de l'homme est cette indépendance (1) :
mais ne dispute point ; les desseins éternels
cachés au sein de Dieu sont trop loin des mortels ;
le peu que nous savons d'une façon certaine,
frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine ;
le monde est plein d'erreurs : mais de là je conclus
que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.
En parcourant au loin la planette où nous sommes,
que verrons-nous ? les torts & les travers des hommes
Ici c'est un synode, & là c'est un divan ;
nous verrons le Muphti, le Derviche & l'Iman,
le Bonze, le Lama, le Talapoin, le Pope 2),
les antiques Rabbins, & les Abbés d'Europe,
nos Moines, nos Prélats, nos Docteurs aggrégés

(*) Cette Piece a été morcelée ou imprimée d'une manière peu exacte dans différens recueils : on la donne ici d'après une copie entiere & correcte.

(1) *L'indépendanee qui consiste à examiner ce que le voisin pense de nous!* Cette idée n'est pas nette.

(2) Nom des Prêtres Russes.

êtes-vous disputeurs, mes amis ? voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre,
qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre,
qu'à Paris, au Palais, l'honnête citoyen
plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen ;
qu'au fond d'un diocèse un vieux Prêtre gémisse,
quand un Abbé de cour enleve un bénéfice,
& que dans le parterre un Poëte envieux,
ait en battant des mains un feu noir dans les yeux :
tel est le cœur humain. Mais l'ardeur insensée
d'asservir ses voisins à sa propre pensée,
comment la concevoir ? pourquoi, par quel moyen ;
veux-tu que ton esprit soit la regle du mien ?
Je hais surtout, je hais tout causeur incommode,
tous ces demi-savans gouvernés par la mode,
ces gens qui pleins de feu, peut-être plein d'esprit,
soutiendront contre vous ce que vous aurez dit ;
un peu Musiciens, Philosophes, Poëtes,
& grands hommes d'état formés par les gazettes,
sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
& qui contrediroient Voltaire sur le goût,
Montesquieu sur les loix, de Broglie sur la guerre,
ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.
Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
sans cesse répliquant, sans répondre jamais :
» Je ne céderois pas au prix d'une couronne ;
» je sens : le sentiment ne consulte personne ;
» oui, le roi seroit là..... je verrois là le feu .....
» Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,
» doit-il nous importer de plaire ou de déplaire ?»
C'est bien dit : mais pourquoi cette roideur austère ?

Hélas ! c'eſt pour juger de quelques nouveaux airs,
ou des deux Poinſinets lequel fait mieux des vers.
Auriez vous, par hazard, connu feu Monſieur Daube,
qu'une ardeur de diſpute éveilloit avant l'aube ?
Contiez-vous un combat de votre regiment :
il ſavoit mieux que vous, ou, contre qui, comment ;
vous ſeul en auriez eu toute la renommee,
n'importe, il vous citoit ſes lettres de l'armée :
& Richelieu preſent, il auroit raconté
ou Genes défendue, ou Mahon emporté ;
d'ailleurs homme d'eſprit, de ſens & de mérite :
mais ſon meilleur ami redoutoit ſa viſite.
L'un bientôt rebuté d'une vaine clameur,
gardoit en l'ecoutant un ſilence d'humeur ;
j'en ai vu dans le feu d'une diſpute aigrie,
prêts de l'injurier, le quitter de furie,
& rejettant la porte à ſon double battant,
ouvrir à leur colère un champ libre en ſortant (3).
Ses neveux qu'à ſa ſuite attachoit l'eſpérance,
avoient vû dérouter toute leur complaiſance ;
un voiſin aſthmatique, en le quitrant un ſoir,
lui dit : mon medecin me défend de vous voir,
& parmi cent vertus, cette unique foibleſſe,
dans ſon triſte abandon, réduiſit ſa vieilleſſe.
Au ſortir d'un ſermon, la fievre le ſaiſit,
las d'avoir écouté ſans avoir contredit
& tout prêt d'expirer, gardant ſon caractère,
il faiſoit diſputer le Prêtre & le Notaire.

(3) Vers dignes de Boileau.

Que la bonté du ciel, arbitre de ſon ſort,
lui donne le repos que nous rendit ſa mort,
ſi du moins il s'eſt tû devant ce grand arbitre !

Un jeune Bachelier, bientôt Docteur en titre,
doit ſuivant une affiche, en tel jour, en tel lieu,
répondre à tout venant ſur l'eſſence de Dieu:
venez-y ; venez voir, comme ſur un théâtre,
une diſpute en regle, un choc opiniâtre,
l'entithéme ſerré, les dilemmes preſſans,
poignards à double lame & frappant en deux ſens,
& le grand ſyllogiſme en forme irrégulière,
& le ſophiſme vain de ſa fauſſe lumiere ;
des Moines échauffés, vrai fléau des Docteurs ;
de pauvres Hibernois, complaiſans diſputeurs,
qui fuyant leur pays pour les ſaintes promeſſes,
viennent vivre à Paris d'argumens & de meſſes ;
& l'honnête public, qui même écoutant bien,
a la ſaine raiſon de n'y comprendre rien (4).
Voilà donc les leçons qu'on prend dans nos écoles !
» Mais tous les argumens ſont-ils vains ou frivoles ?
» Socrate diſputoit juſques dans les feſtins,
» & tout nud quelquefois argumentoit aux bains :
» étoit-ce dans un ſage une ſote manie ?
» la contrariété fait ſortir le génie ;
» la veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
» image de ces gens froids au premier abord,
» mais qui dans la diſpute, à chaque répartie,
» ſont pleins d'une chaleur qu'on n'avoit pas ſentie ».

(4) *Avoir la ſaine raiſon de n'y rien comprendre.* Cette maniere de parler eſt-elle reçue ?

C'eſt un bien, j'y conſens ; quant au mal, le voici :
plus on a diſputé, moins on s'eſt éclairci ;
on ne redreſſe point l'eſprit faux, ni l'œil louche ;
ce mot, *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche ;
nos cris & nos efforts ne frappent que le vent (5) ;
chacun dans ſon avis demeure comme avant.
C'eſt mêler ſeulement aux opinions vaines,
le tumulte inſenſé des paſſions humaines ;
le vrai peut quelquefois n'être pas de ſaiſon,
& le plus grand des torts eſt d'avoir trop raiſon.

Autrefois la juſtice & la vérité nues,
chez les premiers humains furent longtems connues ;
elles régnoient en ſœurs : mais on ſait que depuis,
l'une a fui dans le ciel, & l'autre dans un puits.

La vaine opinion règne ſur tous les âges ;
ſon temple eſt dans les airs porté ſur les nuages ;
une foule de dieux, de démons, de lutins,
ſont aux pieds de ſon trône, & tenant dans leurs mains
mille riens enfantés par un pouvoir magique,
nous les montrent de loin ſous des verres d'optique ;
autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
en bulles de ſavon ſont épars dans les airs ;
& le ſouffle des vents y promène ſans ceſſe,
de climats en climats le temple & la déeſſe :

(5) *Nos cris ne frappent que le vent*, cela eſt très-juſte : mais *nos efforts frappent le vent*, ne peut guères ſe dire.

elle fuit & revient ; elle place un mortel
hier sur un bucher (6), demain sur un autel.
Le jeune Antinous eut autrefois des Prêtres :
nous rions aujourd'hui des mœurs de nos ancêtres ;
& qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
ce qu'en doivent penser les siecles à venir.
Une Beauté frappante & dont l'éclat étonne,
les François la peindront sous les traits de Brionne,
sans croire qu'autrefois un petit front serré,
un front à cheveux d'or fut toujours adoré.
Ainsi l'opinion changeante & vagabonde,
soumet la Beauté même, autre reine du monde ;
ainsi dans l'univers, ses magiques effets
des grands événemens sont les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour aux pieds d'un sage,
nous la voyions tomber du haut de son nuage,
& que la vérité se montrant aussitôt,
vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en haut ?
Il est pour les savans & pour les sages mêmes,
une autre illusion ; c'est l'esprit de système,
qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,
& fonde mille erreurs sur quelques vérités.
C'est ainsi qu'égarés (7) après de vaines ombres,

(6) Est-il bien exact de dire : *elle place hier ?* ne faut-il pas *elle plaçoit* Cependant la pensée de l'Auteur est exprimée clairement & avec précision ; & l'on peut croire qu'en pareil cas, ces sortes de licences sont permises en poësie.

(7) Si *égarés* est au pluriel, on ne sait à quoi il se rapporte : s'il est au singulier, il y a un hiatus.

l'inventeur

l'inventeur du calcul chercha dieu dans les nombres;
l'auteur du méchaniſme attacha follement
la liberté de l'homme aux loix du mouvement ;
l'un du ſoleil éteint veut compoſer la terre:
la terre, dit un autre, eſt un globe de verre.
De-là ces différends ſoutenus à grands cris,
& ſur un tas poudreux d'inutiles écrits,
la diſpute s'aſſied dans l'aſyle du ſage.

La contrariété tient ſouvent au langage:
on peut s'entendre moins, formant un même ſon,
que ſi l'un parloit Baſque & l'autre bas-Breton.
C'eſt-là, qui le croiroit? un fléau redoutable;
& la pâle famine, & la peſte effroyable,
n'égalent pas les maux & les troubles divers,
que les mal-entendus ſément dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les diſcordes funeſtes,
les ſaints emportemens de ces ames céleſtes;
le fanatiſme au meurtre excitant les humains,
des poiſons, des poignards, des flambeaux dans les mains;
nos villages déſerts, nos villes embrâſées;
ſur nos foyers détruits, nos mères écraſées;
dans nos temples ſanglans abandonnés du ciel,
les Miniſtres rivaux égorgés ſur l'autel;
tous les crimes unis, meurtre, inceſte, pillage;
les fureurs du plaiſir ſe mêlant au carnage;
ſur des corps expirans, d'infames raviſſeurs,
dans leurs embraſſemens reconnoiſſant leurs ſœurs;
l'étranger dévorant le ſein de ma patrie,
& ſous la piété déguiſant ſa furie;

les pères conduisant leurs enfans aux bourreaux,
& les vaincus toujours traînés aux échafauds ?
Dieu puissant ! permettez que ces tems déplorables,
un jour par nos neveux soient mis au rang des fables!
Mais je vois s'avancer un fâcheux disputeur ;
son air d'humilité couvre mal sa hauteur,
& son austérité pleine de l'évangile,
paroît offrir à Dieu le venin qu'il distile.
» —Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison;
» personne, selon vous, n'a ni tort, ni raison ;
» & sur la vérité n'ayant point de mesure,
» il faut suivre pour loi l'instinct de la nature.
—Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela.
» —Oh! quoique vous ayez déguisé ce sens là,
» en vous interprêtant, la chose devient claire,
—Mais en termes précis, j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord ;
qui discute a raison, & qui dispute a tort :
voila ce que j'ai dit, & d'ailleurs qu'à la guerre,
à la ville, à la cour, souvent il faut se taire.
» —Mon cher Monsieur, ceci cache toujours deux sens ;
» je distingue.....—Monsieur, distinguez, j'y consens ;
j'ai dit mon sentiment, je vous laisse les vôtres,
en attendant pour moi ce que j'accorde aux autres.
» —Mon fils, nous vous avons défendu de penser,
» & pour vous convertir, je cours vous dénoncer.
Heureux, ô trop heureux! qui loin des fanatiques,

des causeurs importuns & des jaloux critiques,
en paix sur l'Hélicon pourroit cueillir des fleurs !
Tels on voit dans les champs de sages Laboureurs,
d'une ruche irritée évitant les blessures,
en dérober le miel, à l'abri des piqures.

ENVOI

*A MADAME DE**.*

UN jour on disputoit sur ce qui plaît d'abord,
& qui plaît toujours davantage.
L'un dit, c'est un air noble.—Oh non ! vous avez tort ;
c'est un air fin.—Et moi j'aimerois fort
un air de volupté joint avec un air sage.
On citoit, on nommoit, on disputoit encore,
quand on vous vit paroître, & parler, & sourire:
Messieurs, voilà ce que j'ai voulu dire,
s'écrierent tous trois ; ils parurent d'accord,
sans cesser de se contredire,

Par M. DE RHULIERES.

Le Poëme *des Disputes* passe avec raison pour une des pieces les mieux versifiées que l'on connoisse depuis le siecle de Louis XIV. Il est rempli de vers frappés au bon coin. L'Episode de M. Daube est charmante. C'est un caractère excellent pour la scène.

L'Envoi n'a jamais été imprimé ; il réunit au ton le plus gai des louanges fines & délicates.

VERS
A OROSMANE.

CHER Oroſmane, mon idole,
toi, le ſeul Turc dont on raffole,
combien je fais cas de ton cœur!
ton amour te coûta l'Empire;
le repos, le jour & Zaïre,
tu perdis tout par une erreur:
n'importe! injuſte, je t'adore;
armé d'un fer, je t'aime encore;
je chéris juſqu'à ta fureur;
je pardonne à ſa violence,
& la préfère à la langueur
de tous nos ſcélérats de France,
de ces caméléons de cour,
ſans principe, ſans conſiſtance,
qui nous artaquent ſans amour,
qui nous gardent par convenance;
fripons & dupes tour à tour,
que l'on trahit ſans conſéquence;
trop foibles pour être jaloux,
& trop froids, ſoit dit entre nous,
pour le plaiſir de la vengeance.

Par Madame la Comteſſe DE***.

Ces vers charmans n'ont point l'air d'être le fruit d'un travail pénible; ils ſont jettés avec cette liberté & cette aiſance qui annoncent une ſorte d'inſpiration involontaire, c'eſt-à-dire le vrai talent.

LA LEÇON D'UN VIEILLARD.

FABLE.

LE Calife Almalek, conquérant plein d'orgueil,
du Sultan Amurat avoit défait l'armée :
ivre de ſes ſuccès & de ſa renommée,
il portoit en tous lieux le ravage & le deuil ;
& ſous une vaine fumée,
les volages deſtins lui cachoient ſon écueil.
Au palais du vaincu, fierement il s'avance,
accompagné de captifs dans les pleurs,
de ſoldats & de chefs, & ſurtout de flatteurs :
ce mortel teint de ſang eſt un dieu qu'on encenſe.
Un vieux Mage, courbé ſous le fardeau des ans,
qui d'Amurat avoit gardé l'enfance,
parmi ces lâches courtiſans,
gardoit le plus morne ſilence,
& ſes yeux cavés par le tems,
d'Almalek entouré de fourbes careſſans,
avec pitié contemploient l'inſolence.
Le tyran l'apperçoit, & las de ſa conſtance :
» Mon triomphe, dit-il, ſemble peu t'émouvoir ;
» toi dont on m'a vanté la longue expérience,
» comment n'as-tu pas ſû prévoir
» que ton maître aujourd'hui ſeroit en ma puiſſance?

» regarde : le reconnois-tu » ?
(au même instant on apporte sa tête.)
» Oui, répond le Vieillard, sans paroître abattu ;
» & cet aspect m'apprend ce que vaut ta conquête.
» J'ai vu dans ce palais tour à tour apporter
» la tête de Sélim à son vainqueur Korame,
» celle de ce vainqueur au Sultan Abdérame,
» que rien dans ses projets ne sembloit arrêter ;
» celle enfin d'Abdérame, ici, sous ce dais même,
» Amurat immolé par ton ordre suprême,
» toute sanglante encor, se l'est fait présenter ».

A ces mots foudroyans que son cœur interprete,
le Calife pâlit, & le Mage se taît :
Almalek pénétré d'une terreur secrete,
par des plaisirs trompeurs vainement s'en distrait :
le front chargé d'ennuis, l'œil farouche, inquiet,
il erre tristement dans sa vaste retraite ;
croyant du sort anéantir l'arrêt,
il fit expirer le prophete :
mais la prédiction n'eut pas moins son effet.

Par M. DORAT.

Cette fiction est assurément une des plus belles qu'on ait jamais imaginées ; la leçon qu'elle présente est sublime ; & l'Auteur a mis dans son style un ton sombre, bien convenable à un sujet aussi terrible.

EPITRE

A un jeune homme de vingt ans, amoureux d'une femme de quarante.

QUE fais-tu, jeune audacieux ?
Ixion, qu'elle eſt ton attente ?
à vingt ans, tu portes les yeux
ſur une femme de quarante !
à vingt ans ! pauvre malheureux !
Quoi ! ſans aucun reſpect pour l'âge,
voilà mon enfant qui s'engage,
& s'aviſe d'être amoureux !
Si l'on ne reçoit ton hommage,
ſi l'on fait languir tes amours,
faudra-t-il trembler pour tes jours ?
hélas ! ce ſeroit grand dommage.
Allons, mon cher, raſſure toi ;
le ſuccès n'eſt pas impoſſible :
mais que de tourmens je prévoi,
ſi tu rends ta dame ſenſible !
D'abord avant d'y parvenir,
tu la verras, dans ſon ivreſſe,
diſcretement s'enorgueillir
d'avoir allumé la tendreſſe
d'une ame qui s'ouvre au plaiſir ;
te rementrer quelle diſtance

le tems mit de ſon âge au rien,
gardant en ſecret l'eſpérance
que ton amour n'en verra rien.
A l'en croire, aucune aventure
n'effleura jamais ſon honneur,
& juſqu'à toi ſon ame pure
ſut réſiſter... la choſe eſt ſûre;
ſans doute on attendoit ton cœur.
Au jargon de la pruderie,
la volage coquetterie
ſuccédera pour ton malheur;
te voila jaloux : quel martyre!
tu verras dans la dignité
de celle que ton cœur deſire,
mille fois mieux que la beauté;
& moi de ta ſimplicité,
tranquillement je la vois rire.
Cependant toujours enchanté,
dans les chaînes de ton Armide,
tu fuiras la main qui te guide
au miroir de la vérité.
Bientôt jalouſe par ſyſtême,
elle parle à ta vanité,
& plus tu ſeras tourmenté,
plus tu vas croire que l'on t'aime.
Et puis ſoupire, j'y conſens :
dans l'attente du bien ſupréme,
laiſſe évanouir ton printems....
Ah! bien plutôt uſe d'adreſſe;
moins de reſpect, bruſque l'inſtant;

uſe des droits de ta jeuneſſe ;
eh! vite, vite au dénoument :
quitte à reprendre le roman
avec une jeune maitreſſe.

Le ſujet de cette Epître eſt neuf ; on y trouve de la légéreté, une ironie fine, beaucoup d'eſprit, &c.

TABLEAU
DE LA VIE HUMAINE.

DANS les jours de la folie,
on jouit ſans rien prévoir ;
en avançant dans la vie,
nos ſeuls biens ſont dans l'eſpoir.
La vieilleſſe encor projette :
mais avant d'exécuter,
l'heure ſonne, & l'on regrette,
ſans avoir à regretter.

Par Madame la Marquiſe DE**.

Que de charmes, de préciſion, de juſteſſe, de vraie philoſophie dans ces jolis vers ! qu'ils doivent faire deſirer au public d'en avoir d'autres du même Auteur !

LE VOLEUR SCRUPULEUX.

CONTE.

PLUS scrupuleux qu'on ne l'est d'ordinaire
dans son métier, un honnête Voleur,
le vendredi cessoit son ministère,
& dans ses vols, toujours plein de douceur,
il ne gardoit que moitié pour salaire.
Un homme un jour suivoit le grand chemin :
il court à lui ; votre bourse, bon homme ?
L'homme obéit ; le Voleur tend la main,
voit sept écus, & toujours plus humain (1),
en prenant trois, lui rend la même somme.
Mon Dieu ! dit-il, il faudroit trente sols,
pour l'autre écu ; mon cher, les avez-vous ?
Eh ! non, gardez, reprit le pauvre haire ;
chut ! attendez, reprit l'autre, j'avois....
oui, les voilà ; tenez, j'ai votre affaire :
le bien d'autrui ne me tente jamais.

Par M. IMBERT.

(1) *Et toujours plus humain.* Il n'est pas question d'humanité, mais de scrupule.

Ce Conte m'a paru plaisant & la narration très-naturelle.

REGRETS
DE M. LE MOINE,

Adreſſés à Madame la Dauphine, en envoyant le buſte de cette Princeſſe au Salon.

COMBIEN ce buſte m'a couté !
je croyois avoir imité,
de la Nymphe la plus jolie,
ſourire fin, douce gaité,
& d'une Princeſſe accomplie
graces, nobleſſe & majeſté.
Fier de mon art & de votre beauté,
je crus dix fois ma beſogne (1) finie ;
je revenois : vous étiez embellie,
& mon art étoit dérouté.
Vous avouerai-je mes allarmes ?
& ma honte & mon déſeſpoir,
une ſemaine, un jour ajoûtoient à vos charmes ;
& toujours mon talent me paroiſſoit décheoir ;
en vous quittant, je répandois des larmes,
& je tremblois de vous revoir.
Du ciſeau l'heureuſe impoſture,
s'efforceroit envain de ſuivre la nature ;

(1) Terme des Artiſtes.

ſon pouvoir eſt illimité :
mais il faut bien que l'art s'arrête ;
je crois avoir fini la plus charmante Tête,
& je livre ce marbre à la poſtérité.
Nos neveux le croiront flatté :
mais vous voyant encor plus belle,
l'âge préſent rira de ma caduciré,
& dira : le Moine eſt reſté
trop au-deſſous de ſon modèle.

L'Auteur n'a fait que mettre en vers ce que M. le Moine lui même a dit à Madame la Dauphine. Quand on loue cette jeune Princeſſe, on eſt ſûr des applaudiſſemens de toute la Nation.

PLACET

*Pour un homme à qui le Roi de**. devoit de l'argent.*

GRAND Roi, tous vos voiſins vous doivent
leur eſtime ;
vos ſujets vous doivent leurs cœurs ;
vous recevez partout un encens légitime
d'amour, de reſpects & d'honneurs ;
chacun doit ſon hommage à votre ardeur guerrière ;
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince ſi bien payé de la nature entière,
pourquoi ne me payez-vous pas ?

Par M. DE VOLTAIRE.

LES SABOTS TROP COURTS.

FABLE.

*A Madame la Marquise de la V***, qui proposoit une Cure à l'auteur.*

MAUDITE vanité !
retourne à tous les diables.
Pour un grain de félicité,
que tu donnes par fois, combien de misérables
te voit-on faire tous les jours !

Un rustre avoit choisi des sabots par trop courts ;
il avoit tort : mais las ! il aimoit Fanchonnette,
& crut qu'avec un petit pied,
il pourroit plaire à la fillette ;
peut-être lui plut-il : mais c'étoit grand'pitié
de le voir cheminer ; il faisoit la grimace
de la bouche & des yeux ; à chaque petit pas,
pour se faire léger, il souleve les bras,
comme un homme qui marche en tremblant sur
la glace.
Vaincu par la douleur, ce roi des idiots
rêve... & juge qu'on peut allonger des sabots,
en les faisant tremper la nuit dans la rivière :
à l'épreuve, néant. Voyons d'autre manière :

entre ſes deux genoux qui lui ſervent d'étau ;
il preſſe les ſabots, puis avec un couteau,
il les gratte en dedans par le bout de derriere ;
le bois à contre-fil raboté rudement,
fait aux gentils ſabots maintes petites hoches ;
ce n'eſt plus aux doigts ſeulement
que Guillaume eſt bleſſé : ſes talons ont des cloches.
Guillaume n'y tint pas : il jetta ſes ſabots,
marcha nuds pieds, & fut à l'aiſe.

J'en fais autant, ne vous déplaiſe :
un honneur bien gênant, vaut-il le doux repos
que mon humble état me procure ?
ſi vous répondez oui, moi je répondrai non ;
j'aime à choyer mes doigts ainſi que mon talon,
& veux que ſur mon pied, ſoit faite ma chauſſure :
or jugez ſi je dois accepter votre Cure.

Par M. l'Abbé LEMONNIER.

Cette Fable eſt ingénieuſe, ſans recherche de ſtyle ; il y a des détails difficiles très-bien rendus. Il me ſemble qu'elle finiroit beaucoup mieux, ſi l'auteur avoit retranché le dernier vers.

CHANSON.

CONNOISSANT le danger extrême
du mal qui trouble ma raiſon,
je voulois ignorer moi-même,
ſi j'étois ton amant ou non :
une rougeur enfantine
vient détruire ce projet;
pourquoi m'en faire un ſecret,
Flore, puiſqu'on me devine ?

Si l'on parle de quelque Belle,
que tout le monde doit aimer,
mon cœur qui connoît le modele,
tremble toujours de te nommer;
une rougeur enfantine
peint ce que je ne dis pas :
pourquoi le cacher, hélas !
Flore, puiſqu'on le devine ?

Quand ſur le ſoir dans la campagne,
tu te promenes avec moi,
j'offre mon bras à ta compagne;
mais je ne le donne qu'à toi :
une rougeur enfantine
de ce choix dit le ſujet;

je tais en vain le ſecret :
ta compagne le devine.

On demande avec un ſourire,
pour qui j'ai fait cette chanſon ;
au lieu de parler, je ſoupire,
quand il faut prononcer ton nom :
une rougeur enfantine
augmente encor le ſoupçon ;
pourquoi m'interroge t'on,
Flore, puiſqu'on me devine ?

Par M. B**.

Cette Chanſon eſt pleine de ſentiment & de délicateſſe.

EPIGRAMME.

LORSQUE la fievre & ſes brûlantes criſes
ont de notre machine attaqué les reſſorts,
le corps humain eſt un champ-clos alors,
où la nature & le mal ſont aux priſes.
Il ſurvient un aveugle appellé Médecin ;
tout au travers, il frappe à l'aventure :
s'il attrape le mal, il fait un homme ſain,
& du malade un mort, s'il frappe la nature.

Par M. LE MIERRE.

Le célebre Rouſſeau n'eut pas déſavoué cette Epigramme, tant pour la penſée que pour la richeſſe des rimes.

HYMNE A LA NUIT.

QUEL doux & riant appareil
te précede, ô nuit, quand les heures,
t'ouvrant les céleſtes demeures,
déſertent la cour du ſoleil !
De rubis ſemant l'hémiſphère,
Vénus annonce ton retour;
jalouſe d'embellir ta cour,
Diane emprunte de ſon frère
la clarté naiſſante du jour.
Tu reçois ainſi que l'Aurore,
l'hommage de tous les oiſeaux;
tu ranimes le ſein de Flore,
& tes courſiers, du fond des eaux,
lui ramenent ſous les berceaux,
le dieu volage qu'elle adore.
Alors que du moite élément
tu ſors en déployant tes voiles,
tu nous rappelles ce moment,
où, parlant en maître au néant,
l'Eternel a dit aux étoiles,
embéliſſez le firmament.
Cet aſtre à queuë étincelante,
qui ſemble aux crédules pervers (1),
ſecouer la guerre ſanglante

(1) *Crédules pervers*, ſont deux adjectifs.

& la famine dévorante
ſur notre coupable univers ;
ces feux, qui dans l'Automne humide,
du ſein de la terre exhalés,
ſuivent d'une courſe rapide
les pas des voyageurs troublés ;
cette Aurore, qui glorieuſe
des feux dont ſon char eſt armé,
de ſon écharpe radieuſe,
embraſſe le Nord enflammé :
tous ces éclatans phénomènes,
ennemis des rayons du jour,
ſouvent, enſemble ou tour-à-tour,
quand dans les airs tu te promènes,
forment la pompe de ta cour.
Le berger, qui de ſon amante
deplore l'infidelité,
errant dans un bois écarté,
te choiſit pour ſa confidente.
Mais combien à la volupté,
ton regne, ô Nuit, eſt favorable !
la Beauté la plus intraitable
ſous tes voiles perd ſa fierté.
L'Hymen froid, taciturne & ſombre,
tandis qu'il voit régner le jour,
l'Hymen ſe deride dans l'ombre,
& prend un faux air de l'Amour.
Déeſſe, ſans les feux de l'Ourſe,
dont tu fais reſplendir les cieux,
le matelot audacieux

eut jadis erré dans ſa courſe,
au gré des flots capricieux.
Les vents redoutent ta préſence.
Quand ton char gliſſe dans les airs,
le bruit ceſſe : un profond ſilence
s'empare du vaſte univers ;
le ſeul Zéphir ſouffle & murmure;
fatigué de ſes longs travaux,
l'homme, pour goûter le repos,
regagne ſa retraite obſcure.
Tu fais reſpecter ſon ſommeil:
reine du pays des menſonges,
tu l'amuſes par d'heureux ſonges,
juſqu'à l'inſtant de ſon réveil.

Par M. ROCHER.

Il y a dans cette Hymne, de l'harmonie, de l'imagination, de la poëſie : il eſt dommage qu'elle ne finiſſe pas par quelque penſée plus remarquable.

ÉPIGRAMME.

PRUD'HOMME un jour, Procureur émérite,
dans une affaire, avoit fait un faux pas :
parbleu ! Monſieur, dit l'un des Magiſtrats,
changez de nom, ou changez de conduite.

Par M. IMBERT.

A MADAME DE**.

TU jurois que l'Amour méme
ne pourroit m'ôter ton cœur ;
tu trouvois le bien ſuprême
dans l'excès de mon ardeur ;
tu me peignois la tendreſſe !
hélas ! c'eſt moi qui la ſens ;
tu jurois d'aimer ſans ceſſe,
& je tiens tous tes ſermens.

*Par M. le Chevalier de B**.*

Jamais on n'a ſu mieux allier le ſentiment & l'eſprit.

QUATRAIN.

NOUS tromper dans nos entrepriſes,
c'eſt à quoi nous ſommes ſujets ;
le matin je fais des projets,
& le long du jour des ſotiſes.

Par M. DE VOLTAIRE.

AUX SAUVAGES.

LOIN des bords chéris de la France ;
vous avez le front d'être heureux!
mes amis, connoiſſez-vous mieux,
& voyez votre impertinence!
Il eſt vrai que ces orangers
courbés pour vos jeux & vos fêtes,
ces bois où les Zéphirs légers
balancent l'ombre ſur vos têtes (1) ;
vos ſolitaires lataniers,
les roſes ſur vos pas ſemées,
ces fruits qui rompent vos paniers,
& les richeſſes parfumées
qui colorent vos bananiers,
les grains pourprés de vos grenades,
& vos ananas couronnés,
le lait des palmiers fortunés,
vos prés, vos vallons, vos caſcades,
annoncent des prédeſtinés.
Mais ſous vos huttes, pardonnez,
quand je vois vos pipes fumantes,
vos crânes ronds & cotonnés,
vos longues oreilles pendantes,
vos nez camus & baſannés,
vous ne me ſemblez, je vous jure,

(1) Image fort recherchée.

que des enfans déshérités,
que la dédaigneuſe nature,
loin de nos climats enchantés,
a relégués à l'aventure:
nous ſommes ſes enfans gâtés.

Vivent nos ſuperbes rivages,
nos mœurs, nos arts & nos écrits!
que je vous plains, mes chers Sauvages,
de n'avoir jamais vu Paris!

Nous fûmes quelque tems volages;
les grelots nous avoient charmés;
enfin ſous les drapeaux des ſages,
nous avons changé nos uſages,
& les enfans ſe ſont formés.

Nous briſons le hochet frivole
de la légère illuſion;
des riens le char doré s'envole,
& la nation la plus folle,
tient le ſceptre de la raiſon.

Nous banniſſons les goûts futiles,
les tyranniques préjugés;
tous les citoyens ſont utiles;
tous les grands ſeigneurs ſont rangés.

Autrefois couronnés de roſes,
nous n'aimons plus que les lauriers (2);
nous ſommes au ſiecle des choſes:
tout penſe, juſqu'aux financiers.

Adieu ta charmante méthode,
Gatti! nous ſommes détrompés!

(2) *Autrefois couronnés, nous n'aimons plus*, &c. Conſtruction vicieuſe.

la ſanté revient à la mode;
la gaité préſide aux ſoupés.
L'Amour parmi nous n'a plus d'ailes,
& ſuit toujours le ſentiment ;
les époux tendres & fidèles
vivent comme des tourterelles,
& s'adorent, dieu ſait comment !
A quinze ans, la beauté diſcrette
oſeroit à peine rêver ;
les femmes.... c'eſt une diſette,
& l'on ne peut plus en trouver.
Si vous connoiſſiez nos couliſſes,
nos chars tranſparens, nos palais,
le boudoir des jeunes actrices,
nos cuiſiniers, nos chapeaux ſuiſſes,
nos petits pet-en-l'air anglois,
nos fiers cochers aux gros bouquets,
à la mouſtache germanique,
& la fureur épidémique
de n'avoir plus l'air d'un François,
vous verriez bien, troupe inſenſée,
qui n'avez point de Coliſée,
que vous n'exiſterez jamais ;
& que le ciel ne vous deſtine
qu'à venir, quand il nous plaira,
près de nos magots de la Chine,
montrer vos nez dont on rira.

Par M. BERTIN.

Il y a dans cette Piece de l'excellent perſifflage : il ſeroit à ſouhaiter que les quatre derniers vers fuſſent plus heureux.

*A MADAME DE**.*

Qui me demandoit ce que c'étoit que la vérité & où elle étoit.

LA vérité n'eſt point ſur les bancs de l'école,
aux cercles, au barreau, dans nos jolis auteurs;
nos Belles ne l'ont point dans leur bouche frivole,
ſur leurs traits empruntés, dans leurs regards
trompeurs :
mais près de vous, Thémire, elle eſt dans tous
les cœurs;
à peine vous voit-on qu'auſſitôt dans ſoi-même,
un feu divin s'allume avec rapidité,
l'on ſent que l'on vous aime :
voilà la vérité.

Par M. DE FUMARS.

INSCRIPTION

Pour le Portrait de Madame de la Poupelinière.

DANS ce Portrait élégant & fidèle,
vous ne voyez que la beauté:
mais vous n'y voyez pas la grace naturelle,
le tour heureux, l'eſprit, l'aménité,
ni les talens de ſon modèle.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

ÉPITRE
A MADAME DE***,

Qu'on accuſoit de mettre du Blanc, & qui ſe frotta le viſage en préſence de l'auteur.

JE veux le dire à l'univers ;
je dois réparer mon outrage.
Belle Eglé ! je veux, dans ces vers,
à la vérité rendre hommage.
Oui, ce beau teint, il eſt à vous ;
il n'eſt pas moins vrai que votre ame ;
l'Art peut bien en être jaloux :
mais la Nature le réclame.
Ecoutez, Meſdames : j'ai vu ;
trop légèrement j'avois cru
votre périlleux témoignage
ſur le chapitre des attraits,
votre charmant Aréopage
eſt juge & partie au procès :
ainſi qui le croit, n'eſt pas ſage.
Riez, Eglé, de tout ceci :
vous devez connoître les femmes,
puiſque vous êtes femme auſſi.
J'irai plus loin : toutes ces dames
ont raiſon de juger ainſi ;

je ſuis ſeul coupable d'un crime :
ah ! c'en eſt un que mon ſoupçon ;
grace ! hélas ! & cent fois, pardon
de cet affront illégitime ;
c'eſt un forfait, il eſt affreux ;
oui, j'ai cru, j'en ſuis tout honteux...
que voulez-vous ? mais vos amies,
les laides, comme les jolies,
(ſur-tout les premières pourtant,)
me le répétoient ſi ſouvent,
& chaque fois d'un ton ſi tendre,
avec tant d'intérêt pour vous,
que vous-même, tout comme nous,
l'auriez pu croire, à les entendre...
Moi, cependant vous ſoupçonner !
moi, vous accuſer d'impoſture !
ah ! vous pouvez me pardonner :
à moi tout ſeul j'ai fait injure.
Oui, oui, j'ai grand tort (1) ... mais enfin,
vous l'avez bien un peu vous-même ;
il eſt, par exemple, certain,
aimable Eglé, que votre teint
paroit d'une blancheur extrême ;
& que, ſi l'on vient à vous voir
à côté de quelqu'autre femme,
on croit ſoudain s'appercevoir
que vous mettez du blanc, Madame, ...

(1) Après avoir aſſuré qu'on pouvoit lui pardonner, l'Auteur doit-il recommencer à dire qu'il a tort ?

ou bien donc qu'elle met du noir.
Je pourrois encor, je vous jure,
(cela ſe peut dire entre nous,)
citer vingt traits où la nature
met l'apparence contre vous.
Tenez, pour moi, quand je détaille ;
avec un peu d'attention,
la rondeur, la proportion,
& les contours de votre taille,
quand je la vois, dans ſes accords,
ſi régulière & ſi jolie,
j'avouerai qu'il me prend envie
de croire qu'on garnit vos corps. (2)
Et cette bouche, au fin ſourire,
qu'on dit que vous peignez ſi bien,
moi, je ſuis bon, je n'en crois rien :
mais ſi l'on venoit à me dire,
que vous ſçavez adroitement
y coller des feuilles de roſe,
je vous avouerai franchement
que j'en croirois bien quelque choſe.
Je dirai tout ; vous le voulez.
Vos vers, c'eſt bien une autre hiſtoire !
eh bien ! on dit qu'ils ſont pillés :
j'en ſuis fâché pour votre gloire ;
on dit le recueil copié,
d'après un vieux rouleau ployé

(2) C'eſt l'expreſſion uſitée : mais eſt-elle admiſſible en poéſie ?

autour d'un cylindre d'ivoire ;
par Sapho jadis oublié
au fond du temple de Mémoire ;
& comme dans ce beau ſéjour,
je vous vis entrer l'autre jour,
je n'ai pas de peine à le croire.
C'eſt aſſez baiſſer vos grands yeux ;
je n'en dirai pas davantage :
cependant de votre partage
n'allez pas en vouloir aux Dieux ;
des inconvéniens du mieux
ils ont formé votre appanage.

Par M. le Marquis DE P**.

On reconnoîtra dans cette Epître la manière du ſpirituel auteur de *Zélis au bain*, & l'on jugera ſans doute que c'eſt une des plus jolies pièces de cette Collection.

QUATRAIN

*Mis au bas du Portrait de M. le Marquis de V**,*

PHILOSOPHE, guerrier, courtiſan, citoyen,
tous les devoirs ont des droits ſur ſon ame,
& mon héros, homme de bien,
aime les arts, ſon roi, ſes enfans & ſa femme.

Par M. COLARDEAU.

A UN POEME SANS GRAVURE.

ALLEZ, mes vers, troupe légère,
doux enfans de la volupté,
allez, de ma témérité,
trouver la peine ou le ſalaire,
la mort ou l'immortalité.
Vous murmurez : Dieu, quel augure ! . . .
mais je devine : aſſurément
le burin cauſe ce murmure ;
vous voudriez modeſtement
emprunter ſa riche impoſture,
& ſuppléer adroitement
à la beauté par la parure.
O Ciel ! quel air d'auſtérité,
me direz-vous ! quoi ! ta fierté
brave tout, juſqu'à l'étiquette !
mais c'eſt folie en vérité ;
voit-on une Muſe ainſi faite,
ſoutenir avec dignité,
& le coup d'œil de la beauté,
& le grand jour de la toilette ?
Ah ! quelle affreuſe nudité,
s'écrira la jeune coquette !
quoi ! cela parle volupté !
vîte, emportez-moi ce ſquelette :
j'en ai tout le cœur attriſté.

Souvent, pour fuir un tel outrage ;
ô mes vers ! on ſe pare en vain :
le Public pour nous eſt d'airain,
& Longueil & ſon art divin
hâtent ſouvent notre naufrage ;
je l'ai vu ce Public malin
perſiffler d'un air inhumain
le Graveur, l'Auteur & l'Ouvrage.
Eh ! moins d'apprêt, c'eſt le plus ſage ;
n'allons pas mériter enfin
ſon ſuffrage par le burin,
mais le burin par ſon ſuffrage. (1)
Quand vous aurez ſu réuſſir,
ſous une parure étrangère
vous pourrez vous enorgueillir ;
rien ne meſſied à qui ſait plaire ;
quand on déplaît, on a beau faire ;
& ſe parer, c'eſt s'enlaidir.

Par M. IMBERT.

(1) Ceci a un peu l'air de courir après l'antithèſe : mais comme l'oppoſition a beaucoup de ſens en cet endroit, il faudroit être bien difficile pour la blâmer, ſur-tout dans des pièces fugitives.

Ces vers ont les graces & la douce facilité qui caractériſent les ouvrages de ce jeune auteur.

A MADAME DU D**.

J'AI reçu, Madame, une lettre charmante : comment ne le seroit-elle pas, écrite par vous & par monsieur de Formont ? Une lettre de vous est une faveur dont je n'avois pas besoin d'être privé si long-tems, pour en sentir tout le prix. Mais des vers ! des vers ! des rimes redoublées ! voilà dequoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisoit pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
légers, faciles, gracieux ?
Ils ont, comme vous, l'art de plaire ;
du Deffans, vous êtes la mère
de ces enfans ingénieux ;
Formont, cet autre paresseux,
en est-il avec vous le père ?
ils sont bien dignes de tous deux :
mais je ne les méritois guère.

J'en suis enchanté pourtant comme si je les méritois ; il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an tout au plus.

Ah ! ce que vous faites si bien,
pourquoi si rarement le faire ?
si tel est votre caractère,

je plains celui qu'un doux lien
ſoumet à votre humeur ſévère.

Je me ſais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de proſe & tant de vers, puiſque cela a l'honneur de vous amuſer quelquefois..... Je vois que Dieu a touché votre cœur, & que vous n'êtes pas loin du Royaume des Cieux, puiſque vous avez du penchant pour mes bons Quakers.

Ils ont bien le ton familier:
mais c'eſt celui de l'innocence;
un Quaker dit tout ce qu'il penſe;
il faut, s'il vous plaît, eſſuyer
ſa naïve & rude éloquence:
car en voulant vous avouer
que ſur ſon cœur ſimple & groſſier,
vous avez entière puiſſance,
il eſt homme à vous tutoyer.
Heureux le mortel enchanté,
qui, dans vos bras, belle Délie,
dans ces momens où l'on s'oublie,
peut prendre cette liberté,
ſans choquer la civilité
de notre nation polie!

Quelque bégueule reſpectable trouvera peut-être ces derniers vers un peu forts: mais vous qui êtes reſpectable ſans être bégueule, vous me les pardonnerez.

Par M. DE VOLTAIRE.

Cette lettre eſt peu connue: elle a le ton enchanteur que l'on retrouve ſans ceſſe dans les Poéſies fugitives de cet auteur célèbre, qui jouit de toute ſa gloire dès ſon vivant.

L'AMOUR DÉSINTÉRESSÉ.

EPITRE.

A VOUS que j'aime à la folie ;
Zirphé, ſans avoir vu vos traits :
mais on m'a fait de vous pour le moins vingt portraits
ſe reſſemblant, & tous parfaits ;
tous vous offroient, jeune, aimable & jolie ;
me voilà charmé pour jamais :
oui, je vous conſacre ma vie.
Je trouverois aſſez plaiſant
que ce qu'on nomme ſympatie,
vous en fît bientôt dire autant....
Zirphé, point de courroux, point de vertu farouche ;
comment ! un doux ſourire embellit votre bouche !
eſt-ce approuver l'amour que je reſſens pour vous ?
Il eſt tendre, conſtant ; il eſt même jaloux,
oui, très-jaloux : dans l'horreur de l'abſence,
inceſſamment, belle Zirphé, je penſe
que j'ai près de vous cent rivaux ;
ah ! ne les croyez point, s'ils parlent de leurs maux :
en eſt-il en votre préſence ?
Que je hais ces rivaux ! qu'ils me cauſent d'ennui !
que ne puis-je, hélas ! aujourd'hui
vous voir, vous encenſer, exciter leur colère,
admirer les contours d'une taille légère,

saisir de votre esprit les traits ingénieux,
millé graces de caractère,
guetter le plaisir dans vos yeux,
y lire le desir de plaire,
desir charmant, pour vous toujours heureux!
Eh quoi! si vous alliez vous plaindre,
& dire : mais, Monsieur, je ne vous connois pas?
eh! qu'importe, Madame? apprenez en ce cas,
que l'air digne jamais ne me parut à craindre :
pour éviter tout embarras,
je vais essayer de me peindre.
A mon âge, le cœur peut être encor charmé,
& l'esprit, ou jamais, doit paroître agréable;
l'homme par l'usage formé,
à cet âge est le plus aimable;
on le dit : mais c'est une fable;
je le sens bien : car il est moins aimé.
J'ai vu s'écouler ma jeunesse :
eh bien! sans regrets, sans tristesse,
je me vois au moment où l'homme sait jouir,
moins emporté par le desir,
plus éclairé par la tendresse.
Passons promptement sur ce point.
Ma figure autrefois étoit assez piquante;
ma taille est encore élégante :
avec un peu plus d'embonpoint,
une Belle en seroit contente.
J'ai servi dix-huit ans sous les drapeaux du Roi,
plus long-tems sous ceux de nos Belles;
je ne sais s'il en fut de constantes pour moi :

mais je ſais bien, très-bien, qu'il en fut d'infidelles.
Je n'en pris jamais trop d'humeur ;
ſouvent j'aimai mon ſucceſſeur,
& mon cœur parle encor pour elles.
Sur ce point, ma Zirphé, daignez vous arrêter,
quoique vous croyiez peu ſans doute à l'inconſtance :
je me ſuis laiſſé dire, & même en confidence,
qu'un amant que ſans crainte on peut un jour quitter,
doit être pris par préférence.
Sans trop prétendre au grave nom d'auteur,
ſur les traces de Polymnie,
j'eus la bizarre fantaiſie
d'amuſer la Cour, quelle erreur! (1)
& dans peu de jours à la Ville
je vais affronter la rigueur
de ce parterre, hélas! ſi difficile.
Des rimeurs effrénés je n'ai point les travers :
docile, même alors qu'on attaque mes vers,
je ſuis pour eux les conſeils qu'on me donne.
Diſcret, galant, jamais flatteur,
je ſais qu'il eſt des rangs, j'y mets une valeur :
mais je compte avec la perſonne.
Je n'ai point mérité d'avoir des ennemis :
mon humeur eſt aſſez égale ;
jeune maîtreſſe, vieux amis,
voilà mes goûts & ma morale.
Mais je me peins pour reſſembler :
mon intérêt m'avertit de me taire ;

(1) Le ſuccès de la Fête de Flore doit faire deſirer que l'Auteur forme ſouvent de pareils projets.

de moi je ne vois plus d'éloges à vous faire :
ceſſons donc vîte d'en parler.
Que je ſois, ou non, trop modeſte,
Zirphé, prenez pitié de cet ennui funeſte,
que l'on éprouve à ſoupirer ;
envoyez-moi, ſans différer,
un bon pour vous ſervir & pour vous adorer :
vous aurez du tems pour le reſte.

Par M. le Marquis DE SAINT-MARC.

L'idée de cette Epître eſt d'une ſingularité piquante ; il y a des traits heureux ; le ſtyle en eſt ſoigné, & M. de Saint-Marc a trouvé l'art difficile de parler de ſoi-même ſans une ridicule vanité, & ſans le manège plus ridicule encore d'une fauſſe modeſtie.

L'ENFANT SUR UNE TABLE.

FABLE.

UN enfant s'admiroit placé ſur une table ;
je ſuis grand, diſoit-il. Quelqu'un lui répondit :
deſcendez, vous ſerez petit.
Quel eſt l'enfant de cette fable ?
le riche qui s'enorgueillit.

Par M. BARBE.

Cette fable eſt étonnante par la ſimplicité du ſtyle.

A UN AMI.

Sur l'apparence d'un refroidiſſement.

LORSQU'IL ſurvient quelque nuage
ſous le beau ciel de l'amitié,
le ſecret d'empêcher l'orage,
eſt de n'en pas être effrayé.
Docile au penchant qui l'inſpire,
l'ami vrai ſait garder ſes droits,
quoi qu'on faſſe pour les détruire;
de l'orgueil il brave les loix :
il cherche l'ami qu'il attire,
& l'entretien que l'on deſire,
ſoulage deux cœurs à la fois.
Les ames honnêtes s'appellent :
je compare leurs différends
à ces averſes du printems,
qui fécondent & renouvellent.

Par M. DORAT.

De tels vers doivent faire autant d'honneur au cœur de l'Ecrivain qu'à ſon eſprit.

A BRILLANT,

*CHATTE DE MADAME DE ***.*

JUSQU'AUX deux bouts de la terre ;
Brillant, vos attraits ſont connus :
d'Amourette vous êtes mère ;
des chats vous êtes la Vénus.
De votre grace enchantereſſe,
tout eſt charmé, tout parle ici ;
Luxembourg eſt votre maîtreſſe :
que n'eſt-elle la mienne auſſi !

Par M. le Chevalier DE B**.

LA STATUE DE NIOBÉ.

EPIGRAMME

traduite de l'Anthologie.

LE fatal courroux des Dieux
changea cette femme en pierre ;
le Sculpteur a fait bien mieux :
il a fait tout le contraire.

Par M. DE VOLTAIRE.

A LA PROVIDENCE.

HAZARD, Providence ou Deſtin,
oui, tu m'as toujours paru ſage ;
tu fis mon cœur pour le chagrin :
mais tu lui donnas le courage. . .
L'homme de bien verſe des pleurs,
& dans l'infortune on l'oublie :
le méchant jouit des honneurs ;
c'eſt au méchant qu'on porte envie.
A l'aſpect de tous ces malheurs,
l'univers entier ſe récrie ;
eh ! pourquoi plaindre la vertu ?
elle-même eſt ſa récompenſe ;
Socrate pardonne à l'offenſe ;
il meurt, & n'eſt point abbattu.
Cromwel mourut dans les alarmes ;
ſes remords furent ſes bourreaux :
que de trônes baignés de larmes !
ſous des chaumieres, quel repos !
La Beauté ſage eſt indigente :
qu'importe, ſi peu lui ſuffit ?
le vice la voit, il rougit :
on la reſpecte ; elle eſt contente.
Il eſt des Nymphes opulentes :
mais hélas ! on ſçait à quel prix ;
cet or qui les rend ſi brillantes,

devient le ſignal du mépris.
Oui, devant toi, je le confeſſe,
oui, j'ai pitié même d'un Grand,
qui n'eſt connu que par ſon rang,
& j'ai honte de ſa nobleſſe.
Quant aux Parvenus inſolens,
la poudre obſcure qui les couvre,
empêche que je ne découvre, (1)
ſi ce ſont eux ou bien leurs gens.
L'ame baſſe qui calomnie,
ne troublera jamais mon ſort;
j'inſulte en paix à ſon effort :
par ſa baſſeſſe elle eſt punie.
Quand des fats, vains de nous trahir,
affichent l'audace & l'outrage :
je dis ces héros de notre âge
ſeront des nains pour l'avenir.
Enfin, ſublime Providence,
qu'à ton gré ce globe ait ſon cours :
mais réſerve pour l'innocence,
l'amitié tendre, les amours,
& le tréſor de l'eſpérance ;
je te remercîrai toujours.

Par Madame la Comteſſe DE ***.

(1) *Couvrir* & *découvrir* ne ſont-ils pas compoſés ?

Il y a dans cette Pièce de la vraie philoſophie, de l'énergie, de la nobleſſe. On voit que Madame la Comteſſe de *** ſait prendre les différens tons qui conviennent aux ſujets qu'elle veut traiter.

ÉPITRE

A MONSIEUR D**,

Après avoir lu le Recueil de ſes Ouvrages.

TON éloge eſt dans tous les cœurs;
leur ſuffrage eſt ta récompenſe :
mes vers ſont plus vrais que flatteurs ;
des champs ils t'offrent l'innocence :
la naïveté des paſteurs
n'a-t-elle pas ſon éloquence ?
Pour l'amour & pour la gaîté ;
Anacréon fut ton modèle ;
mais le printems l'avoit quitté :
de ſes feux ton œil étincelle ;
le vieillard fêtoit la beauté,
& je te vois fêté par elle.
Ne déſerte plus nos côteaux ;
peintre heureux des ſites champêtres ;
riant émule des Vateaux,
mollement aſſis ſous des hêtres,
tu ſaiſis les plus doux tableaux ;
l'horizon ſe pare & ſe dore,
grace à tes pinceaux enchanteurs ;
& tu détrempes tes couleurs

avec les larmes de l'Aurore ; (1)
l'Amour qui te vit peu tenté
de la faſtueuſe chimère
d'une froide immortalité,
par la ceinture de ſa mère,
ſut t'enchaîner à ſon côté.
Ton dernier écrit doit prétendre
à l'hommage des vrais amans :
que j'aime à voir dans un cœur tendre,
la gloire payer les tourmens !
tout le plaiſir que je reſſens,
puiſſe ta Zélis te le rendre !
Tu ſus cueillir juſqu'à ce jour,
les fleurs qu'oublia la Fontaine ;
Racine t'invite à ſon tour :
élève ingrat de Melpomène,
reviens à ſa funèbre cour ;
que tes rivaux peignent la haine :
tu feras ſoupirer l'amour.
Sois plus hardi, prends ton vol, oſe ;
laiſſe un Zoïle t'envier :
la Chenille flétrit la roſe,
& vient mourir ſur le laurier.

Par M. DE LA FRENAYE.

(1) Cette penſée n'eſt-elle pas un peu recherchée ?

Le Public avoit prévenu depuis long-tems l'Auteur de cette Epître ſur tous les éloges qu'il donne à l'un de nos Poëtes les plus aimables : mais il étoit réſervé à M. de la Frenaye de ſe montrer ſon rival en le célébrant.

REQUÊTE

A MESSIEURS

DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE.

Air : *Ne voilà-t-il pas que j'aime?*

SAVANS Protecteurs des Maçons,
ouvrez-moi votre Temple,
non pour y donner des leçons,
mais pour servir d'exemple.

J'avois des nerfs; je n'en ai plus:
mais je végète encore;
adieu l'Amour, adieu Venus:
je ne tiens plus qu'à Flore.

Je fus un grand Agriculteur
de vingt ans à cinquante:
aujourd'hui de cultivateur,
je fuis devenu plante.

Mais plante des lointains pays,
délicate, étrangère,
à qui l'on accorde à Paris,
les honneurs de la ferre.

Là, plus choyé que le jaſmin,
que le lys & la roſe,
de bouillon, de ſucre & de vin,
tour-à-tour on m'arroſe.

Si j'en crois mes deux jardiniers
qui gâtent leur élève,
des Zéphirs les airs printaniers
ranimeront ma sève.

Je n'oſerois ajoûter foi
à ce flateur oracle,
& je n'attends pas que pour moi,
le Ciel faſſe un miracle.

Pour les fleurs il n'eſt qu'un printems;
j'ai paſſé mon automne;
un arbre dure plus long-tems,
mais enfin ſe conſomme.

De mes rameaux ſecs faiſons donc
des fagots ou des planches: (1)
car ſi je puis ſauver le tronc,
j'abandonne les branches.

Par M. DE LA CONDAMINE.

(1) Ce Vers n'eſt peut-être pas auſſi agréable que les autres.

Faire de jolis Vers, des voyages au pôle, donner des calculs ſavans ſur l'inoculation, ſervir l'humanité, & ne pas dédaigner ce qui peut lui plaire; telle eſt la deſtinée de cet Académicien ſi eſtimable.

L'ENFANT DANS LE BATEAU.

FABLE.

UN jeune enfant, dans un bateau,
pour la premiere fois, descendoit la riviere,
rapidement porté sur le courant de l'eau.
Ah! crioit-il à son père,
le tirant par l'habit, le château qui s'en va!..
cette maison qui marche! eh! je vois fuir l'Eglise!..
ah! monsieur le Curé.. quoi vous demeurez-là!..
courez donc. Le Curé sourit de la mépriſe:
mais pour l'honneur de la Prêtrise,
il se croit obligé d'expliquer à l'enfant
l'effet qui le surprend:
il cherche en son cerveau, ses cahiers de Physique,
parle toujours en attendant,
& brouille tant qu'il peut, les régles de l'Optique.
Par bonheur, un vieillard, le Doyen du canton,
ennuyé d'écouter, plus encor de se taire,
soulève un peu son dos, & frappant du bâton,
branlant cinq ou six fois sa tête octogénaire,
montre qu'il va parler, parle enfin tout de bon.
Quoi! vous riez, dit-il aux gens de son village,
quand ce marmot croit voir remonter le rivage!
examinons un peu, sommes-nous moins nigauds?
Tenez, lorsqu'oubliant nos pénibles travaux,
nous chommons le Dimanche ou bien les bonnes Fêtes,

qu'une pinte de vin a réjoui nos têtes ;
chacun rit, fait un conte, ou dit quelques chanſons ;
dans ces inſtans trop courts, où le plaiſir entraîne,
ſommes-nous pas l'enfant emporté ſur la Seine ?
ſi l'heure ſonne, alors nous nous diſons :
ah ! comme le temps paſſe ! & c'eſt nous qui paſſons.

Par M. DE FUMARS.

Il y a beaucoup de naïveté dans le commencement de cette fable. La peinture du vieillard eſt pleine de vérité, & le trait de morale de la fin eſt ingénieux & conforme à ſon caractère.

VERS

D'un Vieillard à Madame VESTRIS.

L'AMOUR eſt aveugle ; eh ! tant-mieux :
en eſt-il moins aimable ? en fait-il moins ſa route ?
Il gouverne à tâtons & la terre & les cieux ;
la fortune auſſi n'y voit goûte :
paſſe ! mais ne ſois point une aveugle comme eux ;
ôte à l'ingrat public le plaiſir de te plaindre ;
conſerve ces regards doux & fiers tour-à-tour :
& que ne ſuis-je, hélas ! dans l'âge de les craindre !
ton cœur te ſuffiroit, pour bien ſentir l'amour :
mais il faut tes yeux, pour le peindre.

EPITRE

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

ÉLEVE d'Apollon, de Thémis & de Mars,
qui ſur ton trône auguſte a placé les beaux arts,
qui penſes en grand homme & qui permets qu'on
penſe,
toi qu'on voit triompher du tyran de Bizance,
& des ſots préjugés, tyrans plus odieux,
prête à ma foible voix des ſons mélodieux;
à mon feu qui s'éteint, rends ſa clarté premiere:
c'eſt du Nord aujourd'hui que nous vient la lumiere.
On m'a trop accuſé d'aimer peu Mouſtapha,
ſes Viſirs, ſes Divans, ſon Mouphti, ſes Fetfa (1);
Fetfa! ce mot arabe eſt bien dur à l'oreille!
on ne le trouve point chez Racine & Corneille;
du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
. . . . . .
Oui, je les hais, Madame, il faut que je l'avoue:
je ne veux point qu'un Turc à ſon plaiſir ſe joue
des droits de la nature & des jours des humains;
qu'un Bacha dans mon ſang trempe à ſon gré ſes
mains:

(1) Ordres du Sultan en envoyant le Cordon.

que prenant pour ſa loi ſa pure fantaiſie,
le Viſir au Bacha puiſſe arracher la vie,
& qu'un heureux Sultan dans le ſein du loiſir,
ait le droit de ſerrer le col de ſon Viſir:
ce code en mon eſprit fait naître des ſcrupules.

Je ne ſaurois ſouffrir les affronts ridicules,
que d'un faquin châtré les groſſières hauteurs,
font ſubir gravement à nos ambaſſadeurs;
tu venges l'univers en vengeant la Ruſſie;
je ſuis homme, je penſe, & je te remercie.

Puiſſent les dieux ſur-tout, ſi ces dieux éternels
entrent dans les débats des malheureux mortels,
puiſſent ces purs eſprits, émanés du grand Etre,
ces moteurs des deſtins, ces confidens du maître,
que jadis dans la Grèce imagina Platon,
conduire tes guerriers aux champs de Marathon,
aux remparts de Platée, aux murs de Salamine!
que, ſortant des débris qui couvrent ſa ruine,
Athènes reſſuſcite à ta puiſſante voix!

Rends-lui ſon nom, ſes dieux, ſes talens & ſes loix.

Les deſcendans d'Hercule & la race d'Homère,
ſans cœur & ſans eſprit, couchés dans la pouſſière,
à leurs divins ayeux craignant de reſſembler,
ſont des fripons rampans qu'un Aga fait trembler.
Ainſi dans la cité d'Horace & de Scévole,
on voit des Récolets aux murs du Capitole;
ainſi cette Circé qui ſavoit dans ſon tems,
diſpoſer de la lune & des quatre élémens,
gourmandant la nature au gré de ſon caprice,

changeoit

changeoit en chiens barbets les compagnons d'Uliſſe:
tu changeras les Grecs en guerriers généreux ;
ton eſprit à la fin ſe répandra ſur eux.
Ce n'eſt point le climat qui fait ce que nous ſommes.
Pierre étoit créateur ; il a formé des hommes :
tu formes des héros. Ce ſont les ſouverains
qui font le caractère & les mœurs des humains.
Un grand homme du tems (2) a dit dans un beau livre :
quand Auguſte buvoit, la Pologne étoit ivre ;
ce grand homme a raiſon; les exemples d'un roi
feroient oublier Dieu, la nature & la loi.
Si le prince eſt un ſot, le peuple eſt ſans génie.
Qu'un vieux Sultan s'endorme avec ignominie,
dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal :
ſes Bachas aſſoupis le ſerviront fort mal.
Mais Catherine veille au milieu des conquêtes :
tous ſes jours ſont marqués de combats & de fêtes ;
elle donne le bal, elle dicte des loix,
de ſes braves ſoldats dirige les exploits,
par les mains des beaux arts enrichit ſon empire,
travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire,
tandis que Mouſtapha, caché dans ſon palais,
bâille, n'a rien à faire & ne m'écrit jamais.
Si quelque Chiaoux lui dit que ſa hauteſſe
a perdu cent vaiſſeaux dans les murs de la Grèce,
que ſon Viſir battu s'enfuit très-à-propos,
qu'on lui prend la Dacie, & Nimphée, & Colcos ;
Colcos où Mitridate expira ſous Pompée,

(2) Le Roi de Pruſſe dans une épître à ſon frere.

de tous ces vains propos ſon ame eſt peu frappée;
jamais de Mitridate il n'entendit parler ;
il prend ſa pipe, il fume, & pour ſe conſoler,
il va dans ſon harem où languit ſa maîtreſſe,
fatiguer ſes appas de ſa molle foibleſſe.
Son vieil eunuque noir, témoin de ſon tranſport,
lui dit qu'il eſt Hercule : il le croit, & s'endort.
O ſageſſe des dieux ! je te crois très-profonde :
mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde ?
Acheve Catherine, & rends tes ennemis,
le grand Turc & les ſots, éclairés ſoumis.

Par M. DE VOLTAIRE.

MADRIGAL.

FOLATRE volupté, déeſſe d'Epicure,
j'ai donc quitté pour toi le tendre ſentiment !
pourquoi vous ſéparer, enfans de la nature ?
vous y perdez également.
Du ſentiment, ſur-tout, la force inépuiſable,
ſans ceſſe reproduit une ivreſſe durable :
la tienne, ô volupté, ne renaît qu'un moment.
Tu careſſes nos ſens, il enchante notre ame ;
tu n'es qu'une étincelle, amour eſt une flamme ;
lui ſeul dans tes dégoûts il peut te ranimer ;
je ſuis las de plaiſirs, & j'ai beſoin d'aimer.

Par M. DU BELLOY.

LA STATUE DE CUPIDON, OU LES ORAISONS D'HYLAS.

CONTE.

UN jeune Athénien adoroit ſa voiſine;
& la voiſine aimoit le jeune Athénien ;
l'hymen les eût unis de ſon plus doux lien :
mais Hylas étoit riche, Alcinoé ſans bien,
& d'un oncle très-grec, l'avarice chagrine,
avoit ſoin d'empêcher juſqu'à leur entretien.
Il veille, ou fait veiller ſans ceſſe,
& doit déshériter Hylas,
ſi jamais une fois il parle à ſa maîtreſſe ;
il lui parloit cependant, mais tout bas,
comme jadis on parloit de tendreſſe.
C'étoit dans le fond d'un jardin,
que ſe rendoit le couple clandeſtin ; (1)
il choiſiſſoit le tems où les ſeules étoiles,
à peine de la nuit percent les ſombres voiles :
l'amant diſcret qui redoute un Argus,
Fuit Diane autant que Phœbus. (2)

(1) *Le couple clandeſtin*, expreſſion impropre; on dit : un hymen clandeſtin, un crime clandeſtin, mais cette épithète ne peut convenir aux perſonnes.

(2) Rimes mal diſpoſées, qui rendent les vers peu harmonieux.

Qui le croiroit ? Hylas & ſon Amante,
contens d'une flamme innocente,
en vain s'étoient donné de fréquens rendez-vous :
que dis-je en vain ? le plaiſir le plus doux,
eſt-il toujours dans le plaiſir extrême ?
ſe dire cent fois je vous aime,
obtenir ou voler de légères faveurs ;
n'eſt-ce pas pour de jeunes cœurs ;
n'eſt-ce pas le bonheur ſuprême ?
Hylas pourtant conçoit d'autres plaiſirs ;
Alcinoé rougit d'avoir d'autres deſirs,
Alcinoé, qui ſur l'herbe fleurie,
attend dans ce moment le trop tardif Hylas.
Il arrive, il la nomme ; elle ne répond pas :
il ſe baiſſe en tremblant, il la trouve endormie.
« O Vénus ! il eſt tems, ſeconde mon ardeur !
» ô ma divinité ! ſur ces lèvres de roſe,
» ſi tu permets que ma bouche repoſe,
» ſans qu'un fâcheux réveil, vienne armer ſa pudeur ;
» dès demain l'objet qui m'enchante,
» aura la Colombe charmante,
» dont elle admira la blancheur ».

Que Vénus eſt bonne & puiſſante !
Sur les lèvres de ſon amante,
Hylas puiſe à longs traits l'ivreſſe du bonheur ;
il ne vit plus, il renaît, il ſuccombe ;
enfin à plus d'un titre, Hylas doit la Colombe,
& brûle du deſir de faire un autre don.
« O Vénus ! tu m'entends !.. ſans l'éveiller encore...

» ſi tel eſt mon bonheur, à celle que j'adore,
» demain je donnerai le petit Cupidon,
» ouvrage merveilleux, étonnante Statue... ».
Avec tant de ferveur, de zèle, d'onction,
il prononça ſon oraiſon
que de Vénus elle fut entendue.
Alcinoé ne s'eſt point apperçue
des tranſports du premier plaiſir,
tant Vénus & l'Amour avoient ſû l'aſſoupir.

Le lendemain de cette nuit heureuſe,
Hylas ſe reſſouvint des vœux qu'il avoit faits;
il ſaiſit la Colombe & l'image fameuſe
du Dieu qui le combla de ſes plus chers bienfaits;
il vole vers l'objet de ſa vive tendreſſe:
« Prenez, Alcinoé, c'eſt l'oiſeau de Cypris;
» il ne change point de maîtreſſe:
» qu'il ſoit de mon bonheur le garant & le prix ».
Hylas de Cupidon cache avec ſoin l'image;
il veut que ce précieux gage,
d'Alcinoé frappe les yeux ſurpris;
mais ſur le point de l'offrir à ſa vûe,
un bruit ſoudain fait fuir Hylas;
Alcinoé crie en ſuivant ſes pas:
Hylas! Hylas! & la Statue?

Par M. GIRAUD.

Il y a dans ce Conte des détails heureux, de l'eſprit, de la fineſſe: mais peut-être l'Auteur auroit-il dû faire ſoupçonner dans le cours de la narration, qu'Alcinoé ne dormoit pas, & qu'Hylas y avoit été trompé.

VERS

Pour mettre à la tête d'une Collection de Romans.

M'AMUSER, n'importe comment ;
fait toute ma philoſophie :
je crois ne perdre aucun moment,
hors le moment où je m'ennuie ;
& je tiens ma tâche finie,
pourvû qu'ainſi tout doucement
je me défaſſe de la vie.

Par M. l'Abbé PORQUET.

Il n'eſt guères poſſible de mieux peindre la douce inſouciance de la Philoſophie la plus aimable.

ÉPIGRAMME.

L'ENVOYE' Turc louoit de bonne foi,
les agrémens, la grâce, la parure
de nos Beautés ; & leur figure,
qu'en penſez-vous, lui demanda le Roi ?
Sire, dit-il, excuſez-moi,
je ne connois rien en peinture.

Par M. IMBERT.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE DE S. L.

Sur ſa retraite dans un Couvent en qualité de Penſionnaire.

ENFIN, mon aimable recluſe,
pour un tems vous avez quitté
cet enchanteur qui nous abuſe :
le monde où notre vanité,
& nous promène & nous amuſe ;
où d'un peu de malignité,
notre ſottiſe vous accuſe
d'avoir chargé votre gaîté ;
mais où la baſſe & lâche envie,
que votre cœur ne connoît pas,
vint aſſiéger les premiers pas,
que vous avez faits vers la vie.
Loin de ce monde ſot & vain,
vous allez donc dans le ſilence,
nourrir encor ce feu divin
que l'Amour avec violence,
ſut allumer dans votre ſein !
Oui, dans la chapelle d'Urſule,
où vous allez vous enterrer,
l'Amour ſans crainte & ſans ſcrupule,

avec vous ſaura pénétrer ;
& juſques dans votre cellule ,
ſon flambeau va vous éclairer.
Par-tout vous verrez ſon image ;
vous trouverez par-tout ce Dieu
qui reçut votre premier vœu ,
ainſi que mon premier hommage !
Que votre père doit gémir
du déſeſpoir qui vous entraîne !
pourroit-il ſur vous ſans frémir ,
du malheur étendre la chaîne ?
Eh ! quel père eſt aſſez cruel ,
pour proſcrire ainſi ſa famille ,
pour fermer ſon cœur paternel
aux tendres ſoupirs de ſa fille ?
Ah ! croyez que votre malheur
n'eſt que l'erreur de ſon ſyſtême ,
& non le crime de ſon cœur :
il eſt puni , puiſqu'il vous aime.
Vous le verrez à vos genoux
déplorer ſon erreur fatale ,
lui-même un jour pour votre époux ,
dreſſer la couche nuptiale ,
& l'y placer auprès de vous.
Cet avenir qui vous conſole ,
porte & nourrit le déſeſpoir
dans vingt cœurs qu'un triſte devoir ,
ſans ceſſe ſous vos yeux immole :
oui , du calice où vous buvez ,
ils voudroient goûter l'amertume ,

s'ils avoient dans leur infortune, (1)
le doux eſpoir que vous avez.
Votre gardienne moins ſévère,
vous voyant d'un air de pitié,
conſoleroit par l'amitié,
l'amante qui ſe déſeſpère :
mais l'hymen le plus ſolemnel
pour vous prépare une couronne ;
& d'un célibat éternel,
le ſombre appareil l'environne ;
vous êtes dans votre printems :
elle a déjà paſſé l'automne ;
nous vous adorerons long-tems :
comment veut-on qu'on vous pardonne ?

Par M. LEGIER.

(1) *Amertume & Infortune*, rimes qu'il eſt étonnant que l'auteur ait laiſſé échapper.

On retrouve dans cette Epître l'élégance, la douceur, les tournures agréables qui font le mérite de la plûpart des poéſies de cet Auteur.

CONTE.

UN ennuyeux de ſon métier,
il en eſt & beaucoup, ayant perdu ſa femme;
alloit en tous lieux larmoyer,
& raconter les vertus de la Dame.
Se trouvant chez un grand Seigneur,
homme d'état, mais plaiſant & cauſtique,
il crut pouvoir ouvrir ſon cœur,
parla de ſa moitié, fit ſon panégyrique,
dont ſouvent bâilla l'auditeur.
Combien elle étoit adorable,
& combien elle m'adoroit!
Ah! reprit le Duc à ce trait,
votre perte eſt irréparable.

Par M. le Marquis DE S. MARC.

A MAD^ME LA DUCHESSE DE C**.

PRE'S de notre Dauphine, ainſi vous allez vivre
ſous le nom de Dame d'atour!
elle eſt belle comme l'Amour,
& les Graces doivent la ſuivre.

Par Madame BOURETTE.

LE BON SEIGNEUR.

EGLOGUE.

COLAS & Mathurin, assis sous des ormeaux, tous deux nonchalamment étendus sur l'herbette, chantoient un soir ces vers au son de la Musette, tandis que leurs moutons erroient sur les côteaux.

Amour, reconnoissance,
enflez notre Musette, animez nos doux chants :
nous célébrons le Dieu qui répand dans nos champs
la joie & l'abondance.

MATHURIN.

Du berger & du laboureur
le bon Dorilas est le père ;
nous ne craignons sous lui ni la dure misère
qu'étend sur les hameaux le bras de l'oppresseur ;
ni des Cieux irrités la vengeance sévère ;
du berger & du laboureur
le bon Dorilas est le père,
& notre appui dans le malheur.

COLAS.

A qui ne sourit pas sa bonté familière ?
Qui de nous n'est heureux sous ses paisibles loix ?
Jamais des parvenus il n'eut la morgue fière,

ni l'air impérieux ; ni l'arrogante voix.
Amour, reconnoiſſance,
enflez notre Muſette, animez nos doux chants :
nous célébrons le Dieu qui répand dans nos champs
la joie & l'abondance.

MATHURIN.

Si Louis l'apppelle à ſa Cour,
dans nos champs attriſtés, tout reſſent ſon abſence ;
nos prés n'ont plus de fleurs . . . . un lugubre ſilence
règne dans nos vallons juſques à ſon retour.

COLAS.

Revient-il ? on renaît ; tout vit dans la nature ;
les champs reprennent leur parure,
les villageois, leurs chalumeaux ;
tout ſe ranime à ſa préſence ;
c'eſt une fête ! on rit, on danſe
ſur la molle pelouſe, à l'ombre des ormeaux ;
Amour, reconnoiſſance,
enflez notre Muſette, animez nos doux chants :
nous célébrons le Dieu qui répand dans nos champs
la joie & l'abondance.

MATHURIN.

Ciel ! témoin de nos jours heureux,
prolonge ceux de notre père ;
prends ſur les nôtres, ſi tu veux ;
plutôt que d'accourcir une vie auſſi chère ;
bientôt ce bon Seigneur a vu ſoixante fois

les roſes dans nos champs éclorre :
puiſſe-t-il voir autant de fois encore
les fleurs de ces vallons, les feuilles de ces bois !
Amour, reconnoiſſance,
enflez notre Muſette, animez nos doux chants ;
nous célébrons le Dieu qui répand dans nos champs
la joie & l'abondance.

Derrière un buiſſon, Dorilas,
par Mathurin & par Colas,
entendoit célébrer ſa douce bienfaiſance :
ſon cœur s'émut, des pleurs coulèrent de ſes yeux ;
dans un tranſport délicieux,
j'ai fait le bien, dit-il, voilà ma récompenſe !

La fin de cette Eglogue a quelque choſe de touchant ; le ſtyle en eſt naturel & peu recherché.

LA STATUE DE VENUS.

EPIGRAMME

Traduite de l'Anthologie.

OUI, je me montrai toute nue
au Dieu Mars, au bel Adonis,
à Vulcain même, & j'en rougis :
mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

Par M. DE VOLTAIRE.

A M. LE CHEVALIER DE C**.

Sur des Vers intitulés : Ma Confession.

DANS le Temple où Vénus préside,
ſont des niches pour les pécheurs :
c'eſt-là qu'ils vont d'un air timide
avouer leurs jeunes erreurs.
Avec une mine hypocrite,
de petits Bonzes emplumés,
mais ſous le froc toujours armés,
les attendent dans leur guérite ;
ils empruntent le ton caffard,
affichent la ferveur du zèle :
en bon françois, cela s'appelle,
s'aller confeſſer au Renard.

Joli pénitent de Cythère,
voilà, je crois, tes directeurs ;
tu nous reviens, la choſe eſt claire,
perverti par tes Confeſſeurs.

Par M. DORAT.

Il ſeroit difficile de citer de plus jolis Vers. Cette petite pièce eſt une des plus ingénieuſes que nous ait données M. Dorat.

A MADEMOISELLE DE F**.

CONTE ANACRÉONTIQUE.

DANS cet âge où l'on ignore
jusqu'où mène le desir,
où le cœur novice encore
n'a point connu le plaisir,
la jeune & simple Glycere
dans les jardins de Cypris,
cueilloit d'une main légère
& le muguet & le lys.
En grouppe, étoient auprès d'elle
des roses dont l'incarnat
avoit du teint de la Belle,
& la fraîcheur, & l'éclat.
De ces fleurs elle s'approche :
l'Amour se montre à l'instant,
prend son arc, & lui décoche
un trait rapide & perçant.
Ah ! dit-elle, je soupire,
je sens un mal qui me plaît ;
jeune enfant, ce doux martyre
m'est-il causé par ce trait ?
Va, reconnois ma puissance,
répond le maître des cœurs,
si jamais par imprudence,

tu me cherches ſous des fleurs,
ſouviens-toi que tu t'expoſes
à des regrets ſuperflus ;
tu m'as trouvé ſous des roſes :
tu ne m'y trouveras plus.

Par M. le Comte DE NIGRIS.

Le commencement de ce Conte eſt un peu long : mais les derniers vers ſont pleins de délicateſſe.

ÉPIGRAMME.

DENIS railloit un jour : Ariſtipe, dis-moi,
pourquoi tous deux étant de même étoffe,
voit-on le Philoſophe aller chercher le Roi,
jamais le Roi chercher le Philoſophe ?
Sachez-en la raiſon, Seigneur, & priſez moins
ce vain reſpect qui vous ſéduit encore ;
quand on eſt ſage, on connoît ſes beſoins :
quand on eſt Prince, on les ignore.

Par M. IMBERT.

ÉPITRE

A M. LE PRINCE DE***.

Après ſon départ de Straſbourg.

PRINCE, tandis qu'à tour de roue,
par un tems froid & pluvieux,
des poſtillons couverts de boue,
vous entraînoient loin de ces lieux:
ſavez-vous ce qu'en votre abſence,
on faiſoit ici parmi nous?
nos vieux chefs, & nos jeunes fous,
ſi différens en apparence,
ce jour-là ſe reſſembloient tous.
La vérité n'a qu'un langage:
comme chacun d'eux l'avoit pris,
en dépit du rang & de l'âge,
ils étoient tous du même avis;
vous vous en étonnez, je gage:
mais moi, je n'en ſuis pas ſurpris.
Ils parloient de votre voyage,
de leurs regrets, de vos talens,
de votre ſage emploi du tems,
de vos droits à la renommée,
enfin de tout ce que l'Amour,
la France, Louis, & l'armée

doivent dire de vous un jour.
Dans leur éloquence guerrière,
nos canoniers de Riverieulx
vous célébroient à leur manière :
« Ce Prince brave & généreux,
» quoiqu'il quitte la compagnie,
» n'oubliera pas les habits bleus ;
» on ſe retrouve dans la vie.
» Ah ! qu'il nous mène un jour au feu !
» nous ſavons comment nous y prendre,
» pour le faire vaincre, morbleu !
» nos canons ſe feront entendre,
» & les Anglois verront beau jeu ».
D'un ton de voix moins formidable,
plus d'une Dame très-aimable,
tout haut pour vous formoit des vœux ;
& diſoit : Son ame eſt ſi tendre !
il eſt ſi digne d'être heureux !
celle que lui gardent les cieux,
du Dieu d'hymen, ne peut attendre
que des inſtans délicieux.
Quant à moi, dans mon hermitage,
je me rappellois vos adieux ;
quelques pleurs humectoient mes yeux
qui ſe fixoient ſur votre ouvrage ; (1)
je me diſois dans ma douleur,
ſa main fit ces traits, c'eſt un gage
que l'amitié laiſſe à mon cœur.

(1) Joli Payſage, dont M. le Prince de***, avoit fait préſent à l'auteur.

Qu'il eſt bien peint ce payſage!
que ce morceau m'eſt précieux!
mais qu'il le ſeroit davantage,
ſi dans ce tableau gracieux,
le Peintre eût placé ſon image!

Par M. DE BONNARD.

Ces vers ſont très-flateurs, très-agréablement tournés. Le public ne peut que ſavoir gré à un militaire d'occuper ainſi ſes momens de loiſir.

MADRIGAL.

ON dit qu'un jour je ſerai ſage;
qu'alors je me repentirai
du fol emploi de mon bel âge:
eh bien! dans le tems je verrai.
Mais ſans avoir connu Cythère,
j'aurois regretté de partir:
& repentir pour repentir,
c'eſt le premier que je préfère.

Par M. DE LA B****.

VERS

*Préſentés à Madame la Marquiſe de V**, à ſa toilette, par ſon fils aîné, au nom de ſes freres & ſœurs.* (*)

DANS les airs blanchiſſans les oiſeaux enchanteurs,
célébroient à l'envi le réveil de l'aurore,
au moment heureux que ſes pleurs,
en perles, en rubis, ſe changoient ſur nos fleurs
& les embelliſſoient encore ;
j'arrangeois ſans art ce bouquet,
digne par ſa fraîcheur d'être votre parure :
Flore qui m'a ſurpris, fourageant un boſquet,
m'a dit en ſouriant : « Ta maman, je t'aſſure, (1)
» a d'autres ornements, préſents de la nature,
» bien plus chers à ſon cœur que la roſe & l'œillet.
» Ah ! que j'aime à la voir, l'œil en pleurs & ravie ;
» ſon peignoir en déſordre & ſes cheveux flotans,
» ſur ſon ſein à la fois preſſer tous ſes enfans :
» ivre de leurs baiſers dont elle eſt embellie ;
» confondant ſes regards, dans leurs regards ſi doux :
» à ſa ſimple toilete on croit voir Cornélie,
» & tous les cœurs charmés devinent ſes bijoux ».

Par M. DE FUMARS.

(*) Il faut ſe rappeller qu'une Dame étrangère étalant ſes Bijoux devant Cornélie, mère des Gracques, & lui témoignant un extrême deſir de voir les ſiens, elle fit venir ſes enfants.

(1) *Je t'aſſure* mot inutile & peu poétique.

LES PROCÉDÉS.

JE ne ſuis point de ces Meſſieurs, (1)
qui ridicules précieux,
ne voulant jamais ſe connoître,
à l'orgueil de paroître heureux,
immolent le bonheur de l'être ;
je ne ſuis point avantageux.
Content d'une bonne fortune,
je ne me vante point de deux :
quand elle eſt bonne, il ſuffit d'une ;
je m'apprécie, & j'en vaux mieux.
Je crois à la vertu des femmes,
& j'y crois bien ſincérement :
voilà des procédés, Meſdames !
& par ce beau trait ſeulement,
on peut me compter juſtement
parmi les plus crédules ames,
qu'ait fait le ciel aſſurément.
A la porte d'Etiolante,
le Chevalier qui la pourſuit,
pour qu'on la nomme ſon amante,
fait geler ſes chevaux la nuit.
J'en conviens, l'audace eſt extrême !
on devroit le déviſager :
& ce n'eſt pas là ménager

(1) *Meſſieurs* ne riment point avec *précieux*.

l'honneur de la beauté qu'on aime.
Elle, elle ! la ſageſſe même,
qui n'a que douze ou treize amans !
pourquoi jouer le quatorzième ?
ah ! Chevalier, ſortez des rangs.

Le ton à la mode, le perſifflage eſt bien ſaiſi dans ces vers, qui d'ailleurs ſont jettés avec beaucoup d'aiſance.

A MADAME DE**.

Sur une Palatine bleue.

PORTEZ la couleur favorite,
que le ciel prend aux plus beaux jours,
la couleur dont Vénus habille les Amours,
celle qui d'un beau teint relève le mérite,
& qu'elle même emploie à ſes atours :
mais à ce nœud touffu, la place qu'on propoſe,
eſt une aimable nudité :
pourquoi donc la couvrir ? croyez-moi, la Beauté
gagne au total en perdant quelque choſe.

Par M. ROI.

L'INSECTE ÉPHÉMERE ET LA CORNEILLE.

FABLE.

Sur les rives de l'Hypanis,
on voit un peuple de fourmis,
bien différent des fourmis ordinaires;
ces insectes sont Ephémères,
c'est-à-dire, que leur séjour
chez les vivans est tout au plus d'un jour.
Un d'entr'eux âgé de dix heures,
prioit le souverain des Dieux
de l'envoyer dans les sombres demeures,
pour y rejoindre ses aïeux.
O mort! s'écrioit-il, je t'adresse mes vœux!
je suis à charge aux autres, à moi-même:
cesser de vivre est un bonheur extrême,
quand on est infirme & si vieux.
Loin de parler ainsi, sur un arbre perchée,
une Corneille à la vie attachée,
à l'âge de cent ans se plaignoit de son sort.
Est-il possible, disoit-elle,
qu'au printems de mes jours, l'inexorable mort
lève sur moi sa faulx cruelle,
& me fasse si-tôt descendre au sombre bord?

Entre un jour & mille ans, humains, la différence

n'eſt pas ſi grande qu'on le penſe:
comparée à l'éternité,
toute longueur, nous parût-elle immenſe,
eſt un mot ſans réalité.

Par M. BARBE.

COUPLET.

Air : *Liſette eſt faite pour Colin.*

SI Tircis alloit deviner
combien il m'intéreſſe,
je ne pourrois me pardonner
l'excès de ma foibleſſe.
Hélas! contraignez-vous, mes yeux:
vous avez l'air trop tendre;
mon cœur, taiſez bien tous mes feux:
un ſoupir peut s'entendre.

Par Madame DE C***.

Ce Couplet eſt plein de ſentiment, de délicateſſe. On croit entendre la douce harmonie des vers de Quinaut.

MONOLOGUE.

LA MORT DE CÉSAR.

Traduction libre de Virgile.

SOLEIL, non, ce n'eſt point par des préſages vains
qu'on t'a vu de leurs maux avertir les humains ;
ton front ſouvent annonce & les perfides trames,
& les diviſions qui couvent dans les ames.
Dans ce jour de déſaſtre où Céſar eſt tombé,
ton orbe ſans lumière, immobile & plombé,
imitant par ſon deuil notre douleur mortelle,
fit craindre à l'homme impie une nuit éternelle ;
tout nous ſervit d'augure, & la terre & les eaux,
les chiens hurlans dans l'ombre, & le cri des corbeaux.
Combien de fois d'Ethna les fournaiſes briſées,
vomirent par torrens les cendres embrâſées,
& lançant les rochers de ſes gouffres ardens,
d'une lave brûlante inondèrent nos champs !
Des bruits d'armes dans l'air vers le Rhin s'entendirent ;
d'inconnus tremblemens, les Alpes treſſaillirent ;
en échos prolongés, de lamentables voix
vinrent ſouvent troubler le ſilence des bois ;
dans les ombres du ſoir, des fantômes errèrent ;
prodige encor plus grand : les animaux parlèrent.
L'airain, le marbre pleure aux autels de nos Dieux ;
la terre ouvre ſes flancs ; les fleuves à nos yeux

s'arrêtent ; l'Eridan, leur Monarque ſuperbe ;
de ſes flots orageux entraîne comme l'herbe,
les pins déracinés, l'érable & les troupeaux.
Les viſceres flétris dans le flanc des taureaux,
frappent l'œil étonné du Prêtre qui chancelle ;
une ſource de ſang au fond des puits ruiſſelle ;
les loups dans nos remparts pouſſent des hurlemens
vers un Ciel enflammé qui s'ouvre à tous momens ;
l'éclair preſſe l'éclair, & la comète ardente
traîne au loin dans les airs ſa queuë étincelante.

Aux champs de Macédoine, auſſi l'on vit aux mains
une ſeconde fois Romains contre Romains.
Dieux ! vous l'avez ſouffert que deux fois ma patrie
engraiſsât de ſon ſang les plaines d'Emathie !
Loin de ces tems d'orage, un jour nos deſcendans,
ouvrant avec le ſoc ces déplorables champs,
heurteront les débris des armures immenſes,
& les caſques rouillés, & les tronçons des lances ;
& des grands oſſemens qui ſurprendront leurs yeux,
ils ſemeront ces champs, tombeaux de leurs ayeux.

Par M. LEMIERE.

On peut rapprocher ce morceau des autres traductions qui ont été faites du même Epiſode ; rien de plus utile pour le goût que ces ſortes de comparaiſons. La traduction que l'on vient de lire, m'a paru rendre très-poétiquement une grande partie des beautés de l'original.

A MONSIEUR L**.

MÉDECIN.

VEUX-TU ſavoir pourquoi, volage en tes deſirs,
un invincible attrait te domine & t'emporte ?
d'où vient que ta raiſon eſt toujours la moins forte,
& qu'elle t'abandonne à l'erreur des plaiſirs ?
Des Parques la main complaiſante,
eut de tes jours à peine allumé le flambeau :
tous les Dieux animés d'une humeur compiaiſante,
vinrent ſe raſſembler autour de ton berceau.
Chacun des Immortels, ſuivant l'uſage antique,
prétendoit régler ton deſtin.
Dans l'appareil ſcientifique,
le front chargé de Grec & de Latin ;
en long rabat, en perruque quarrée,
Eſculape s'avance, & d'un ton de Devin,
dit : « Que cet enfant ſoit un grave Médecin » !
Vîte, de ſon aîle dorée,
l'Amour fend la voûte azurée :
« Qu'il ſoit un charmant libertin » !
Tu le fus : à ce choix, les trois Grâces ſourirent,
& les Amours fripons, ſur-tout, s'en applaudirent ;
Vénus, d'un nouveau myrte, orna ſes beaux cheveux,
& Bacchus, de ſon Thyrſe, agitant le feuillage,
t'inſpira ſon ivreſſe & ſes propos joyeux.

Cher Docteur, ſois content d'un ſi rare partage:
Tes confrères qu'il faut tôt ou tard eſtimer,
par les ſecrets d'une heureuſe induſtrie,
parviennent quelquefois à prolonger la vie :
tu ſais encor la faire aimer.

Par M. D'ARNAUD.

Il y a dans cette petite Piéce, de l'imagination, de la poéſie, des détails agréables, &c.

A MADAME LA COMTESSE DE**,

A la ſuite d'une converſation en vers, que l'auteur avoit eue avec elle.

OUI, j'entrai dans la lice en rival téméraire ;
je vois par vos ſuccès mes efforts confondus :
il n'eſt pas un ſeul art de plaire,
où tous les prix ne vous ſoient dûs.
J'ai trop ſenti dans ma défaite,
tout ce qu'on peut aimer en vous :
vous avez doublement triomphé du Poëte,
quand vous l'avez rendu jaloux.

Par M. l'Abbé PORQUET.

A MONSIEUR MORAND,

Chirurgien major des Invalides, Membre de l'Académie des Sciences, &c.

FAVORI du Dieu d'Epidaure,
MORAND, par vos heureux travaux,
vous faites rentrer tous les maux
dans la boîte qu'ouvrit Pandore.
Du convive, que la ſanté
de ſes rayons brillans colore,
vous n'êtes pas moins ſouhaité
que du malade qui déplore
les ſuites de la Volupté ;
&, tous les matins conſulté
comme un Docteur grave & capable,
le ſoir, vous êtes invité
à ſouper, comme un homme aimable.
Alors, après avoir dicté
un arrêt cruel, qui condamne
cent malheureux à la tiſanne,
votre goſier eſt humecté
d'un vin frais, qui dans la fougère
ſourit avec malignité,
comme s'il avoit médité
par ſa mouſſe vive & légère,
d'étourdir votre gravité.

Mais cet hermitage agréable
par vous embelli chaque jour,
du bonheur pur & véritable,
eſt à vos yeux le ſeul ſéjour.
Homère, Anacréon, Pindare,
La Fontaine, Boileau, La Fare,
ſont les Dieux de ce Tivoli;
& vous y mettez en oubli
le jargon funèbre & barbare
d'Hyppocrate & de Gallien;
préférant à leur ſombre ſtyle,
les chants d'Horace & de Virgile,
& les bons mots de Lucien.

Pour ce modèle des vrais ſages,
Soleil, ne luis point à demi;
ſur la tête de mon ami
lève-toi toujours ſans nuages.
Puiſſé-je, au gré de mes deſirs,
charmer ſes rapides loiſirs
dans cette retraite fleurie,
où, loin des bavards importans,
nous épanchons nos ſentimens,
au ſein de l'amitié chérie!
Eſt-il des entretiens plus doux,
des plaiſirs plus vrais que les nôtres?
MORAND, je parle avec les autres:
je ne puis cauſer qu'avec vous.

Par M. FRÉRON.

On trouve dans ces Vers de l'eſprit de l'agrément, des éloges flateurs; l'Ode ſur la journée de Fontenoy fait regretter que l'auteur n'ait pas cultivé davantage ſon talent pour la poëſie.

COUPLETS.

Air : *De nos Bergers volages.*

SERIN je voudrois être,
pour fêter dans mes chants
les beaux jours que font naître
Thémire & le Printems,
pour la ſuivre au bocage,
voler ſur ſon chemin,
ou de peur de la cage,
me ſauver dans ſon ſein.

Là, je lui ſais deux roſes,
que j'irois becqueter ;
pour ſes lèvres mi-cloſes,
il faudroit les quitter ;
ne ſachant auprès d'elle
où fixer mon deſir :
chaque vol infidèle,
me vaudroit un plaiſir.

Dans ces doux exercices ;
je paſſerois le tems,
entouré de délices,
ſans prévoir les tourmens ;

puis le ſoir avec l'ombre,
j'irois, ivre d'amour,
conter à la nuit ſombre
tous les plaiſirs du jour.

Par M. DORAT.

ÉPIGRAMME.

UNE Dévote un jour dans une Egliſe,
offrit un cierge au Bienheureux Michel,
& l'autre au Diable. Oh! oh! quelle mépriſe!
mais! c'eſt le Diable!.. y penſez vous? ô ciel..
Laiſſez, dit-elle, il ne m'importe guères:
il faut toujours penſer à l'avenir;
on ne ſait pas ce qu'on peut devenir,
& les amis ſont par-tout néceſſaires.

Par M. IMBERT.

IMITATION
D'UNE IDYLLE DE THÉOCRITE.

REINE des nuits, dis quel fut mon amour ;
comme en mon ſein, les friſſons & la flamme
ſe ſuccédoient, me perdoient tour-à-tour ;
quels doux tranſports égarerent mon ame ;
comment mes yeux cherchoient en vain le jour ;
comme j'aimois & ſans ſonger à plaire :
je ne pouvois ni parler ni me taire. . . . .
reine des nuits, dis quel fut mon amour.
Mon amant vint : ô momens délectables !
il prit mes mains, tu le ſais, tu le vis ;
tu fus témoin de ſes ſermens coupables,
de ſes baiſers, de ceux que je rendis,
des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, paſſez-vous ſans retour ?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a donnée :
reine des nuits, dis quel fut mon amour.

Par M. DE VOLTAIRE.

Cette Imitation eſt comparable à l'Ode de Sapho, traduite par Deſpreaux.

A MADAME LA MARQUISE DE**,

En lui envoyant les lettres Athéniennes.

A la vigueur unissant la beauté,
aux grâces de l'esprit unissant la jeunesse,
Alcibiade eut sans difficulté
toutes les femmes de la Grèce.
Toujours heureux, toujours entreprenant;
dans le sein des plaisirs, il fut toujours son maître;
son seul défaut fut d'être un inconstant:
il eût été parfait, s'il eut pu vous connaître.

A MONSIEUR**.

Plus on est gai, plus vous êtes sévère;
on vous déplait, quand on veut plaire;
vous éteignez tout notre feu;
tout ce qu'on dit sans votre aveu,
vous le trouvez insupportable:
Prince, en m'empêchant d'être aimable,
tâchez au moins de l'être un peu.

Par M. le Chevalier DE B**.

A MADAME DE**.

En lui envoyant le livre intitulé :
Les Grâces.

LOIN de moi la Mythologie,
& ſes rêves ingénieux !
j'aimois autrefois ſa magie :
mais la vérité vaut bien mieux.

Euphroſine, Aglaé, Thalie,
groupe charmant, trio vanté,
Zirphé vous remplace, elle allie
tout ce que l'on vous a prêté.

Vous n'êtes qu'un tableau fidèle,
dont elle eſt la réalité ;
on vous eût peintes d'après elle,
ſi vous ne l'aviez pas été.

C'eſt votre taille, votre aiſance,
votre douce vivacité ;
dans ſes yeux brillans, la décence
le diſpute à la volupté.

Sa vive & facile éloquence,
nous perſuade ſans effort ;

ſon eſprit plaît, ſans qu'elle y penſe :
quand elle y penſe, il plaît encor.

Oui, voilà les Grâces réelles !
hélas ! il n'eſt plus dans nos mœurs ;
d'élever des temples pour elles :
mais leurs autels ſont dans nos cœurs.

Par M. DE BONNARD.

QUATRAIN

Mis au bas d'une mignature repréſentant Héraclite & Démocrite.

CES deux Cenſeurs de la foibleſſe humaine,
qui trouvoient tant de ſous jadis à cenſurer,
auroient bien aujourd'hui de quoi rire & pleurer,
& n'en perdroient pas moins leur peine.

Par feu M. CARRELET DE ROZAY.

LA FAUVETTE.

ROMANCE.

CŒURS ſenſibles, cœurs fidèles,
qui blâmez l'amour léger,
ceſſez vos plaintes cruelles:
eſt-ce un crime de changer?
ſi l'Amour porte des ailes,
n'eſt-ce pas pour voltiger?

Le Papillon, de la Roſe,
reçoit le premier ſoupir;
le ſoir un peu plus écloſe,
elle écoute le Zéphir:
jouir de la même choſe,
c'eſt enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma Fauvette
qu'on ſe doit au changement;
par ennui d'être ſeulette,
elle eut Moineau pour amant:
c'eſt sûrement être adraite,
& ſe pourvoir joliment.

Mais Moineau ſera-t-il ſage?
voilà Fauvette en ſouci;
s'il changeoit, dieux! quel dommage!

mais moineaux aiment ainſi ;
puiſqu'Hercule fut volage,
moineaux peuvent l'être auſſi.

Vous croiriez que la pauvrette
en regrets ſe conſuma :
au village, une fillette
auroit ces foibleſſes-là :
mais le même jour, Fauvette
avec Pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
le nouveau choix qu'elle fit ;
un jaſeur ! un petit maître ! ...
c'eſt pour cela qu'on le prit :
quand on ſe venge d'un traître,
peut-on faire trop de bruit ?

Le Moineau, dit-on, fit rage :
c'eſt-là le train d'un amant ;
aimez bien, il ſe dégage :
n'aimez pas, il eſt conſtant ;
l'imiter, c'eſt être ſage :
aimons, & changeons ſouvent.

Par Madame la Marquiſe D'ANTREMONT.

Quelle fleur d'eſprit, que d'agrément, de délicateſſe ! le talent de Madame d'Antremont paroîtra encore un phénomène bien plus ſingulier, quand on ſaura qu'elle demeure près des Pyrénées, & qu'elle n'a jamais fait aucun voyage ni à Paris ni à la Cour. Elle a, pour ainſi dire, deviné le meilleur ton de la Capitale.

L'INDÉPENDANCE.

RÊVE.

JE m'étois mis dans la tête en dormant,
de devenir indépendant,
indépendant de tout, c'étoit-là ma folie :
on eſt philoſophe en rêvant ;
pourquoi non, je vous prie ?
on rêve bien tout en philoſophant.
D'abord pour m'affranchir du plus dur eſclavage ;
je dis aux Grands : Meſſieurs, je vous fuis à jamais ;
il faut d'après vos goûts, vos caprices, vos traits,
penſer, agir, parler, compoſer ſon viſage ;
je ſuis moi, je veux l'être, & non un perſonnage ;
pour flater & ramper, vous nous croyez tous faits :
vous dites, mes amis, & l'on eſt vos valets ;
ah ! je préfère tout aux gens de votre étage ;
je vois mon chien, adieu. Taillaut ! Taillaut ! ..
& Taillaut auſſi-tôt
accourt, jappe, ſaute, gambade ;
ſur mon épaule, il eſcalade ;
dans mes jambes, il eſt d'un ſaut ;
joyeuſement de ſa queuë il les flate ;
qu'il eſt charmant ! que je l'aime ! . . . oui ;
mais n'aurois-je pas trop de tendreſſe pour lui ?
quand je crains qu'il ſe perde ou bien qu'on ne le
batte,

ne ſuis-je pas trop affecté ?
adieu, Taillaut, donne la patte ;
tu gênerois ma liberté.
Et vous, mon beau Courſier, honneur de l'Angleterre,
l'oreille en l'air, le nez au vent,
ſautant, carracolant, volant,
vous croyez m'être néceſſaire ;
ma jambe eſt bonne, & je ne vais pas mal ;
dieu merci ! cherchez qui vous monte.
Eh quoi ! n'eſt-ce pas une honte
que cet être orgueilleux qui ſe croit ſans égal ;
pour faire quatre pas, ait beſoin d'un cheval ?
il a deux pieds, qu'il marche ! — Il faut auſſi qu'il boive,
dirent en arrivant mes ſincères amis :
Ah, vous voilà ! bonſoir, qu'un autre vous reçoive.
— Quoi ! mais... — mais c'eſt un parti pris,
on n'eſt point libre, lorſqu'on aime ;
j'ai de l'être un deſir extrême :
tenez, buvons encor deux coups,
& puis bien vîte embraſſons-nous.
A vous, ma charmante Liſette,
qui tour-à-tour tendre & coquette,
vous jouez de ma liberté !
vous m'avez aſſez tourmenté !
moi, reſter dans votre eſclavage !
qu'en enrageant toujours j'embraſſe vos genoux !
moi !... vous avez beau prendre un langage plus doux,
attendrir vos regards, mettre tout en uſage !

je ſens mon cœur ſe déchirer...
mais non ; il faut nous ſéparer.
Enfin tout eſt dehors ! joyeux, je ſaute d'aiſe ;
je me ſens plus léger ; j'allonge mieux mon pas ;
je renverſe à mon gré table, fauteuil & chaiſe :
ſi je veux tout briſer, eh ! ne le puis-je pas ?
Mon bonheur fut bien court, hélas !
De filoux une troupe avide,
chez moi, ſans mot dire & ſans bruit, (1)
ſe gliſſe, & d'une main rapide
enlève tout pendant la nuit.
Je me ſouviens alors de mon chien ſi fidèle ;
or, diamants, habits, vaiſſelle,
les ſcélérats avoient tout pris :
où trouver de l'argent ? je n'avois plus d'amis ;
Pour dernière reſſource,
de mon pied, triſtement je vais chez mon fermier ;
la traite eſt longue, & c'étoit en janvier :
& la pluie, & le vent, tout retarde ma courſe.
N'en pouvant plus, criblé, rendu,
ah ! dis-je en m'aſſeiant, mon tendre Bucéphale !
que je regrette bien ton pied leſte & menu,
& ta bonté que rien n'égale !
Il me ſouvient encor de ce fâcheux matin,
que revenant au pas, & ſur toi bien tranquille,
(comme à ta bonne foi j'abandonnois le frein)
tout-à-coup effrayé de ton ombre mobile,
tu m'étendis ſur le chemin :
l'air repentant, l'œil triſte, & regardant la terre ;

(1) *Sans mot dire & ſans bruit* ſignifient à peu près la même choſe.

tu t'approchas, je vis ton humide paupière, (2)
je vis ta tête s'abbaiſſer,
& m'offrir tendrement ta pendante crinière,
pour m'aider à me redreſſer.
Qu'entends-je ? au grand galop, & la bride abbatue,
ſur ſix grands chevaux noirs, je vois ſix hommes bleus;
ils arrivent ; déjà je ſuis au milieu d'eux ;
chacun fuſil en joue : — Alte donc là! remue.
— Eh ! je ne branle pas, je tremble en vérité ;
Meſſieurs, Meſſieurs. — Arrête ou je te tue...
— Me voilà bien en liberté !
Injuſtement me voyant arrêté,
je regrettois, comme on peut bien le croire,
mes protecteurs & leur autorité . . .
Ici s'obſcurcit ma mémoire.
Je ne ſais plus pourquoi, comment l'on m'a quitté ;
de mon ſonge voici tout ce qui m'eſt reſté.
La nuit, pour adoucir ma peine trop cruelle,
entre deux draps du moins, pour trouver quelque bien,
oubliant que j'avois congédié ma Belle,
je voulus . . . l'embraſſer, & je n'embraſſai rien ;
la douleur m'éveilla, je frottai ma paupière :
Ah ! ce n'eſt donc qu'un ſonge ! & je m'élance à terre.
« Qu'on ſelle mon cheval ! qu'on appelle mon chien !... »
Entre mes bras, j'enlève ma Maîtreſſe ;
moi, la quitter ! . . . j'en ſuis mille fois plus épris ;
je cours, je vole à mes amis ;
avec tranſport, ſur mon ſein je les preſſe.
Le même jour, dans mon raviſſement,

(2) A la conſtruction de la phraſe, il ſemble que la paupière s'abbaiſſe auſſi ; & ce n'eſt pas là le ſens de l'auteur.

d'assez bon cœur, je dînai chez un Grand,
je lui sus gré de ses feintes caresses,
je le remerciai de ses fausses promesses,
& dès qu'il m'ennuya, je sortis doucement.

Ou du bien ou du mal, tout homme est dépendant.
Le Philosophe, le vrai sage,
met sa gloire à savoir & souffrir & jouir;
& puisqu'il faut un esclavage,
il se tient tant qu'il peut, dans celui du plaisir.

Par M. DE FUMARS.

L'idée de ce Conte est heureuse, le sujet très-philosophique, & la narration naturelle, animée & remplie d'images.

A MADAME LA MARQUISE DE B**,

Le jour de sa Fête.

VOTRE Patrone au Ciel a trouvé son bonheur:
ici-bas vous faites le nôtre;
son partage est sans prix, le vôtre a sa douceur:
qui n'a pas son destin, doit envier le vôtre.
Ah! bienfaisante Eglé, répondez à nos vœux:
vous n'êtes point ambitieuse:
contentez-vous du bien, en attendant le mieux.
Un peu plus tard vous serez bienheureuse:
mais plus long-tems aussi vous ferez des heureux.

Par M. l'Abbé PORQUET.

VERS
AU MARÉCHAL DE SAXE,

En lui envoyant la défenſe du Mondain.

OUI, je ſuis loin de m'en dédire :
le luxe a des charmes puiſſans ;
il encourage les talens ;
il eſt la gloire d'un Empire.

Il reſſemble aux vins délicats :
il faut s'en permettre l'uſage ;
le plaiſir ſied très-bien au ſage ;
buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne ſait pas faire abſtinence,
ſait mal goûter la volupté ;
& qui craint trop la pauvreté,
n'eſt pas digne de l'opulence.

Par M. DE VOLTAIRE.

Ces vers n'ont pas été imprimés dans le tems : & ſoit d'ancienne ou de nouvelle date, tout ce qui vient de M. de Voltaire, fait toujours un nouveau plaiſir.

LA TOURTERELLE ET LE BOUVREUIL.

FABLE.

UNE crédule & ſimple Tourterelle,
au plumage d'albâtre, avec le collier noir,
étoit réduite au déſeſpoir,
& regrettoit un infidèle.
Le plus ſcélérat des amans ;
(parmi les Tourtereaux, il eſt d'horribles gens !)
pour une Colombe coquette,
vive, pétulante, indiſcrette,
& comptant pour rien les ſermens ;
avoit délaiſſé la pauvrette,
qui ſe piquoit de ſentimens.
La voilà qui s'en eſt allée
dans un déſert ; loin des Pigeons,
des Tourtereaux, elle a pris ſa volée ;
elle ne veut plus voir ce monde de fripons,
où l'innocence eſt immolée,
où les ſermens d'amour ſont autant de chanſons.
Plaintive & déſolée,
elle ſe perche au haut d'un lugubre cyprès :
là ſur une branche iſolée,
elle redit triſtement ſes regrets ;
elle gémit au lever de l'aurore ;

ſa plainte ſe prolonge, & croît avec le jour;
lorſque la nuit ſurvient, elle gémit encore:
après cela, fiez-vous à l'Amour!
Elle conte aux échos ſa touchante aventure:
dans le cahos, le monde eſt replongé;
depuis qu'un ingrat a changé,
tout eſt changé dans la nature.
Tandis qu'elle ſe lamentoit,
un Bouvreuil inſolent & fier de ſon plumage,
ſur le même arbre s'abbatoit;
il venoit de Paris; par-tout on y vantoit,
& ſa cravate & ſon ramage:
c'étoit pour le peindre en deux mots;
l'Alcibiade des moineaux.
Brillant, babillard & volage,
il perſiffloit les fidèles oiſeaux,
en moins de rien corrompoit un bocage;
n'étoit qu'un monſtre, & tranchoit du héros.
Il apperçoit notre amante outragée:
Quoi! lui dit-il d'un air vainqueur,
« on te trahit, & tu n'es pas vengée!
» eh! depuis quand, belle affligée,
» s'aviſe-t-on d'avoir un cœur?
» Soupirer dans l'âge de plaire!
» fi donc! quel abus odieux!
» les amans ſont légers, il faut penſer comme eux:
» la conſtance eſt une chimère;
» moi, je t'affiche, ſi tu veux.
» J'allois ſur le prochain rivage,
» pour terminer, (le fait eſt très-certain)

» avec la veuve d'un ſerin ;
» qu'on dit aimable & point du tout ſauvage ;
» conſens : je rebrouſſe chemin ;
» quitte ton lugubre hermitage ;
je te ſuis, je t'adore, & je fais ton deſtin ;
» ton infidèle en va mourir de rage :
» pour conſoler, je ſuis divin ».
ons Bouvreuil ſe rengorge, & perd ſon étalage.
Toute livrée à ſon chagrin,
mon Ariane avec dédain
lui tient à peu près ce langage :
« Qu'eſt-il de commun entre nous ?
» ah ! ma douleur m'eſt agréable ;
laiſſez-moi mon déſert ; ſon abandon m'eſt doux :
j'aime mieux ces rochers, ce bois impénétrable,
» & ma triſteſſe inconſolable,
» qu'un conſolateur tel que vous ».

lle de nos Amans ont ſervi de modèles
au Bouvreuil que j'ai peint ici :
mais chez nos femmes, dieu merci,
il eſt bien peu de Tourterelles.

Par M. DORAT.

Que la douleur de cette Tourterelle eſt touchante ; le per-
lage du Bouvreuil forme enſuite le contraſte le plus agrea-
. Voici cette année la troiſième Fable de M. Dorat, &
acune des trois eſt d'un genre différent. Cette variété
du plus heureux augure pour le recueil de Fables de
Auteur, qui paroîtra l'hiver prochain.

VERS

A mon frère, ſur le Portrait d'une jeune perſonne qu'il a fait mettre près de mon lit.

CE beau paſtel, que de mon lit
tous les matins je conſidère,
qui fait naître dans mon eſprit,
plus d'un deſir à mon ſalut contraire;
cette Vénus en habit de Bergère,
que deſſina le crayon de Boucher,
pourquoi juſtement l'accrocher
vis-à-vis du grabat d'un pauvre ſolitaire?
Pour mettre le feu dans mes ſens,
il n'eſt pas beſoin que je voye
l'image ou les traits raviſſants
du ſexe qui fait notre joye;
ſouvenez-vous, hélas! que j'ai vingt ans.
Malgré ma jeuneſſe, & mon zèle,
vous êtes plus heureux que moi:
un Portrait enchanteur eſt tout ce que je voi,
& vous tenez ſûrement le modèle.

Par M. l'Abbé DE C**.

MES CONDITIONS.

ÉPÎTRE AUX MUSES.

O Muſes ! c'eſt trop s'en défendre ;
je veux bien vous appartenir :
mais du moins, avant de ſe rendre,
de ſes faits on doit convenir :
or convenons. Muſes, d'avance,
ſi le marché plaît, à ce prix,
je vous promets obéiſſance :
s'il déplaît, je n'ai rien promis ;
je vous tire ma révérence :
quittes dès-lors, & bons amis.
Je connois vos règles auſtères ;
je les connois, & j'y ſouſcris.
Je ſais à quels devoirs ſévères
vous condamnez vos favoris ;
je ſais qu'il faut, toute ſa vie,
demeurer en proye au mépris,
ou ſe voir en butte à l'envie ;
au champ-clos de l'Académie,
concourir & manquer les prix ;
qu'un auteur eſt, en bon confrère,
forcé de recevoir tout bas
maint avis, qui ne lui plaît pas,
& d'en donner, qu'on n'aime guère.

A de petits écrits moraux ;
je ſais qu'on doit ſe laiſſer prendre ;
ſur des vers ennuyeux & beaux,
s'extaſier, ſans rien comprendre,
ſous peine d'être au rang des ſots ;
ouïr d'un brillant petit-maître
de méchans vers d'un fort bon ton ;
voir un poëte ſans renom,
ſe révérer comme un grand maître :
ſouffrir un fade louangeur ;
écouter un âpre cenſeur,
& ſe garder toujours de l'être.
Tous ces ennuis ſont réſervés
aux Ennius, comme aux Virgiles ;
& ce ſont les creuſets utiles,
où vos élus ſont éprouvés.
Muſes, parlez : que dois-je faire ?
faut-il des prodiges nouveaux ?
faut-il ſe vaincre, pour vous plaire ?
je vole, Hercule littéraire ;
ſuivez-moi, comptez mes travaux.
J'oſerai tout. Vîte, au théâtre !
Je veux voir, que dis-je, applaudir
tous ces drames qu'on idolâtre,
les entendre, ſans m'aſſoupir ;
je veux, ſans que mon front pâliſſe
me préſenter aux tribunaux,
où règne l'auſtère police
de la cenſure aux longs ciſeaux ;
j'oſerai, rimeur téméraire,

d'un Grand, connoiſſeur renommé,
ſubir la ſentence arbitraire ;
je veux, de manuſcrits armé,
acoſter un riche libraire ;
c'eſt encor peu : ſuperbe auteur,
je veux, affrontant ma diſgrace,
ma pièce à la main, ſans prôneur,
& n'ayant d'autre protecteur,
d'autre guide que mon audace,
aborder un premier acteur ;
je lis ma Pièce, il la croit bonne,
il me protège !.... Après cela,
je vous poſe-là ma colonne,
& j'y grave : *Nec plus ultra.*
Mais je demande mon ſalaire :
Muſes, voici quels ſont mes goûts ;
puis-je avec vous les ſatisfaire ?
examinez, décidez-vous.
Point de cotterie éphémère,
de Bureaux, de petits Sénats ;
toute ſecte m'eſt étrangère.
Telle à mon cœur eſt toujours chère,
la Beauté dans tous les climats : (1)
Juive, ou Chrétienne, pour me plaire,
il ſuffit qu'on ait des appas.
Si je deviens, de veille en veille,
aſſez grand pour être haï,
je permets à mon ennemi
d'être Homère, Horace ou Corneille.

(1) Cette conſtruction eſt-elle exacte ?

Mais du moins grace, au nom des Dieux,
pour un vieux goût dont je me pique !
lorſque, Poëte ambitieux,
j'embraſſerai l'art dramatique, (2)
je veux faire, ne pouvant mieux,
rire la Comédie antique :
je ſuis encore un peu gothique,
& j'aime aſſez nos bons ayeux.
Pardonne à ce goût fantaſtique,
ô mon ſiècle ! un beau jour au tien,
je prétends, en bon citoyen,
payer un tribut authentique :
quand la Renommée, en cent lieux,
portera mon œuvre tragique,
quand j'aurai de la Muſe épique
ſuivi l'eſſor audacieux,
je m'enflâme, & plus glorieux,
j'enfante un Opéra-comique.

Non loin de ces rians côteaux,
où tranquille, ſous des berceaux,
l'Hippocrène roule & murmure,
croupit dans l'ombre une onde impure,
lac venéneux, qui par ſes eaux
noircit & ronge la verdure.
Sur ſes bords plantés de cyprès,
la fleur périt; l'oiſeau qui paſſe,
tombe expirant dans ce marais ;
le Cygne n'y chante jamais ;
le Corbeau toujours y croaſſe.

(2) *Embraſſer l'art dramatique*, expreſſion peu rele-

Là, s'abreuvent en plein bourbier ;
tous ces Therſites littéraires,
de qui le ſouffle meurtrier,
va, ſur le front de leurs confrères,
flétrir le myrte & le laurier.
Si quelque haine envenimée
m'y faiſoit tremper mes pinceaux :
Muſes, que ma main dans ſes flots
demeure en caillou transformée !
Jamais un vers injurieux
ne s'armera pour ma défenſe :
courage, Cenſeurs bilieux !
c'eſt ſans péril que l'on m'offenſe ;
aux libelles calomnieux,
je jure un éternel ſilence.
Mais quand de l'envieux cenſeur
je condamne ici la licence,
je hais la baſſe complaiſance
de tout ſervile adulateur :
Grands, ſi, malgré votre naiſſance ;
je vous offre un encens flateur ;
en vous c'eſt l'ami que j'encenſe,
& je me ris du protecteur.
Enflamme mon jeune courage,
toi, les délices des grands cœurs ;
ô Gloire, je te rends hommage :
que d'autres, jaloux des grandeurs ;
près d'un roi briguent l'eſclavage :
avec lui meurent ſes faveurs : (3)

(3) Vers peu harmonieux.

les tiennes vivent d'âge en âge.
Par toi les rangs ſont confondus ;
qu'importent ceux qui m'ont fait naître ?
le noble ſans toi ne l'eſt plus,
& par toi je commence à l'être.
Un point me reſte, aimables ſœurs,
& de tout, ce point ſeul décide :
le voici. J'ai vû des auteurs,
négligeant l'amitié ſolide,
reſter, en briguant vos honneurs,
le cerveau plein & le cœur vuide.
Plus d'un Poëte, à tout propos,
faiſant parler ami, maitreſſe,
ſemble avoir uſé ſa tendreſſe,
en la prêtant à ſes héros ;
pour vos plaiſirs, il fuit les nôtres,
& laiſſe en paix cet univers :
rien ne l'attache que les vers,
encor ce n'eſt pas ceux des autres.
S'il faut renoncer aux amis,
ô Muſes, pour vivre en Poëte,
ſi vos faveurs ſont à ce prix,
cherchez ailleurs qui les achète ;
il me faut un ami.... Mais quoi !
c'eſt ſuivre une ombre menſongère,
direz-vous ; tu crois, téméraire,
en trouver un ! — Oui, je le croi ;
ſi je me trompe, ah ! laiſſez-moi
adorer encor ma chimère.
Cette ombre, hélas ! fait mon bonheur ;

& je l'embraſſe avec délice ;
le ciel me fit préſent d'un cœur :
ſans doute il veut que j'en jouiſſe.
Mais que dis-je ? elle vit encor
cette amitié pure & durable,
cette immortelle que la fable
fait mourir avec l'âge d'or !
eh ! qui la feroit mieux renaître,
que vos aimables favoris ?
Muſes, pour avoir des amis,
vous le ſavez, ils n'ont qu'à l'être.
Me voilà peint tel que je ſuis !
Muſes, voulez-vous du modéle ?
dites un mot, & je vous ſuis ;
comptez ſur un ſujet fidèle.
Mais ſi, par ma témérité,
je mérite peu qu'on m'exauce,
vous le ſavez, plus de traité :
chacun prendra de ſon côté,
comme deux Grands après leur nôce ;
Muſes, ſalut & liberté.

Par M. IMBERT.

L'Auteur de cette Epître y a pris ſucceſſivement pluſieurs tons avec ſuccès. On remarque dans la première partie des traits plaiſans ; il y a de la poéſie dans la peinture du bourbier de la Satyre, de la nobleſſe dans l'invocation à la Gloire : mais le morceau ſur l'Amitié ſurpaſſe tout ce qui le précède, & donne une auſſi bonne opinion de l'ame de l'auteur que de ſes talens.

PORTRAIT DE SOPHRONIE.

Etre ſenſible ſans foibleſſe,
& Philoſophe ſans rudeſſe ;
badiner avec la raiſon,
& ſourire avec la ſageſſe ;
tenir propos de toute eſpèce,
& de chacun prendre le ton ;
par un ſingulier artifice,
de nos défauts nous corriger ;
ſans que l'amour-propre en rougiſſe ;
l'éclairer & le ménager ;
ſans nous ennuyer, nous inſtruire ;
prêter à tout des agrémens ;
compter à peine vingt printems ;
plaire, ſans chercher à ſéduire :
on va croire que ce Portrait
eſt un eſſai de l'art de feindre :
mais Sophronie a mon ſecret ;
elle ſait qui j'ai voulu peindre.

Par M. D'ARNAUD.

VERS

A M. LE DUC DE DURAS,

Sur l'ordre de la Toiſon d'or qui vient de lui être envoyé.

SEMBLABLE au héros de Colchide,
par la valeur & l'agrément,
comme lui tant ſoit peu perfide,
dans plus d'un tendre engagement,
vous poſſédez cet art charmant
qui rend les conquêtes faciles,
& vous avez vos Hypſipiles
que vous trompez paſſablement.
Jaſon, par une herbe magique,
frappa d'un ſommeil léthargique
ce dragon de griffes armé,
dont la prunelle étincelante
veilloit ſur l'arbre renommé,
où pendoit la toiſon brillante :
celle qu'on voit ſur votre ſein,
honorable & riche appanage,
vous arrive des bords du Tage,
ſans tricherie & ſans larcin.
Grace à la ſorcière de Grèce,
il ſut ravir la toiſon d'or :
vous devez un pareil tréſor

à des charmes d'une autre eſpèce ;
un eſprit de tous les momens ,
une ambaſſade glorieuſe ,
une ame ferme & généreuſe :
ce ſont-là vos enchantemens.

Par M. IE MIERRE.

On retrouvera dans ces Vers la manière de M. le Mierre : de la ſingularité, de l'eſprit, des images, &c.

AU LANDGRAVE DE HESSE,

Sous le nom d'une Dame, pour le remercier d'une Boîte ornée de ſon Portrait.

J'AI baiſé ce Portrait charmant ;
je vous l'avoûrai ſans miſtère ;
mes filles en ont fait autant :
mais c'eſt un ſecret qu'il faut taire ;
une fille dit rarement
ce qu'elle fit ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
vous parle un peu plus hardiment ;
& vous verrez qu'également ,
en tous les tems vous ſavez plaire.

Par M. DE VOLTAIRE.

ROMANCE.

Air noté.

LA bonne foi fut ma chimère :
n'ai-je donc chéri qu'une erreur ?
ô Dieux ! laiſſez-moi mon bonheur :
je ne veux point que l'on m'éclaire.
S'il faut que l'Amour ſoit trompeur,
que l'Amitié ſoit un menſonge,
faites encor durer le ſonge,
& laiſſez la nuit dans mon cœur.

Que dis-je ? hélas ! briſons des chaînes
qui peuvent coûter des ſoupirs,
& défendons-nous des plaiſirs
quelquefois ſi voiſins des peines :
mais pourquoi veux-je me ſauver
d'une erreur qui m'eſt auſſi chère ?
rendors-toi, rendors-toi, Glycère :
pour être heureuſe, il faut rêver.

Par Madame la Comteſſe DE**.

Cette Romance reſpire la plus douce & la plus tendre mélancolie. On applaudira ſans doute à l'agréable variété du talent poétique de Madame la Comteſſe de ***; tout ce qui échappera par la ſuite à une plume auſſi brillante, ne peut qu'exciter le plus vif intérêt.

LA FORCE DE L'EXEMPLE.

FABLE.

MONSIEUR, je vous confie un enfant précieux ;
disoit au Gouverneur un père de famille ;
rendez ce cher enfant, seul objet de mes vœux,
aussi modeste qu'une fille :
(le père étoit un orgueilleux.)
Qu'il aime la vertu ! (le père aimoit le vice.)
Puisse-t-il par vos soins détester l'injustice !
(le père étoit injuste.) Austère vérité,
que jamais de vos loix mon cher fils ne s'écarte !
(le père étoit menteur.) Que jamais une carte
ne paroisse en un lieu par mon fils habité !
(le père, par le jeu se trouvoit endetté.)

Comment se conduisit l'élève ? à l'ordinaire :
il se moqua du maître ; il imita son père.

Par M. BARBE.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE,

OU

LE CORDÉLIER REQUIN.

CONTE.

MUSE, de grâce, au fait, & point d'exorde !
Des écumeurs, gens ſans miſéricorde,
firent deſcente à je ne ſais quel port ;
& tout de ſuite y deſcendit la mort,
l'affreux dégât, le viol équivoque,
qu'Agnès redoute, & dont Barbe ſe moque ;
l'ardente ſoif du ſang & du butin,
tant d'autres maux, le Sacrilège enfin,
péché-mignon des ames ſcélérates.
Ce dernier-ci conduiſit les pirates,
dans un couvent de Pères Cordeliers.
Châſſe, encenſoirs, croix, ſoleils, chandeliers ;
vaſes ſacrés, tout fut de bonne priſe ;
burettes, brocs, le cellier & l'égliſe,
tout fut pillé. Notez que les vauriens
n'étoient pourtant Juifs, ni Turcs, mais Chrétiens,
en qui, peut-être, eût agi le ſcrupule,
s'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule,
trouvé de quoi ſe dire : eh ventrebleu !
n'en ayons point, puiſqu'ils en ont ſi peu !

Quoi trouvé donc ? quoi ? gentilles commères ;
que ſur la nef, on mène avec les pères,
pour y paſſer le tems dorénavant,
eux à ramer, elles comme au Couvent.
Père Grichard, bilieuſe pécore,
prêche & fulmine en pieux Matamore :
Père Grichard eſt traité d'étourneau,
& pour réponſe, on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage,
& prêchoient donc, mais ſur un ton plus ſage ;
quand le plus fier de tous les ouragans,
mieux que ſermons, convertit les brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
ſe fiant moins à Dieu, qu'aux Thaumaturges, (1)
& promettant chandelle à tous les ſaints
du Paradis, & lieux circonvoiſins !
Tout l'équipage eſt aux pieds de la chiourme :
on crie, on pleure, on ſanglote ; ou ſe goutme.
Meâ culpâ ! mon Père ! mon Mignon !
ce n'eſt pas moi ! c'étoit mon compagnon !
Moines de dire, en faiſant griſe mine :
punition, & vengeance divine !
le bon larron, contrit comme à la croix,
de ſe vouer à monſieur S. François,
s'il en échappe ! ... A l'inſtant le tems change ;
vous euſſiez dit que ſur l'aîle d'un Ange,
le Séraphique avoit dit : *Quos ego.*
Le ciel reprend l'azur & l'indigo ;
l'eau reve dit, & ſa claire ſurface,

(1) Faiſeurs de Miracles.

Aplaniſſant, redevient une glace.
Tout rentre enfin dans ſon premier état :
Tout, j'y comprends le cœur du ſcélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage ;
Le Capitaine en abſout l'équipage,
Réuniſſant les deux pouvoirs en ſoi,
Et ſur ſon bord étant Pontife & Roi.
Buvons ! rions ! chantons ! dit le Corſaire ;
Frappez, comite ! & vogue la galère !
Les Penaillons diſoient : vous avez tort ;
On fait la figue au Saint plus près du port ;
De Pharaon tel étoit le vertige :
Moïſe auſſi coup ſur coup le fuſtige.
Le chef répart : Qu'on ait tort ou raiſon ;
Ramez, Faquins ! belle comparaiſon
De foüet à foüet ! la verge de Moïſe,
& le cordon de S. François d'Aſſiſe !
Trois jours avoient coulé ſans accidens ;
Le quatrième, ainſi qu'entre leurs dents,
Les gris-vêtus prioient leur Patriarche
De ſe venger, en purifiant l'Arche,
L'un d'eux ſoudain s'écrie : Ah ! le voilà !
Qui ? S. François ! où ? ſur l'eau, là-bas ! là !
Tenez ! voyez ! vis-à-vis de la poupe !
Sur le tillac auſſi-tôt l'on s'attroupe :
Oui ! c'eſt, dit-on, vraiment un Cordelier !
C'en eſt bien un ! le fait eſt ſingulier !
En pleine mer, un homme ! & n'en déplaiſe,
Qui paroît même être là fort à l'aiſe !
C'eſt, s'écrioit un moinillon fervent,

c'eſt ce grand Saint qu'à la merci du vent,
prêts de périr, ingrats, vous réclamâtes!
mon œil d'ici diſtingue les Stigmates;
je vois, je vois l'Ange exterminateur,
le bras levé ſur le prophanateur:
tremblez, méchans! La Frocaille en tumulte,
paſſoit déjà de l'eſpoir à l'inſulte;
la ſoldateſque incertaine & tout bas
ſe demandoit: l'eſt-ce? ne l'eſt-ce pas?
La nuit laiſſa leur ame irréſolue; (2)
l'indévot crut avoir eu la berluë,
& du ſoleil attendit le retour.
Le ſoleil luit: on revoit, tout le jour,
le même objet à pareille diſtance;
jà le relaps incline à pénitence.
C'eſt S. François! qui pourroit-ce être donc?
voici des gens penauds, s'il en fut onc.
Le Commandant dont la viſière eſt nette,
pour le plus sûr, met l'œil à la lunette;
& dit: ma foi, vous ne vous trompez point:
je vois capuce & froc; c'eſt de tout point
un Cordelier bien vif, bien à la nâge;
il veut venir ſans doute à l'abordage:
il faut l'attendre: holà! hô! le grapin!
Chacun ſe ſigne au cri du Turlupin:
d'horreur le poil en dreſſe à tout ſon monde;
l'objet s'enfonce, & diſparoît ſous l'onde.
S'élève lors un vent plus que gaillard,

(2) Le mot propre n'étoit-il pas *incertaine*?

fut-ce un coup du ciel ou du hazard,
vous en allez ſavoir le pour ou contre.
Tout au plus près, le nâgeur ſe remontre :
le harpon tombe, accroche, & tire ; qui ? . .
étoit ce bien un Cordelier ? nenni :
car de par Dieu, ſa mère & ſaint Antoine,
l'habit jamais ne fit ſi peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciſcain,
mais ſous lequel ne gîſoit qu'un Requin,
poiſſon goulu, vorace, antropophage,
poiſſon béant, poiſſon pour tout potage ;
mais un poiſſon froqué ! Par quel hazard ?

Vous avez vû noyer Père Grichard :
figurez-vous ce Requin qui le gobe,
non pas avec, mais pardeſſous la robe ; (3)
des pieds au col tantôt il fut grugé ;
& là, du tronc la tête prit congé.
Le froc alors, préſentant l'ouverture,
avoit du monſtre embéguiné la hûre ;
& de ce jour, Quêteur humble & gourmand,
Frère Requin ſuivoit le bâtiment.

Par M. PIRON.

(3) Il n'y a pas d'exemple de préciſion plus heureuſe.

Ce Conte a été imprimé d'une manière peu exacte dans un Recueil ſervant de Supplément aux Œuvres de Grécourt ; on le donne ici d'après une copie corrigée par l'auteur. Il doit être compté dans le petit nombre de Chefs d'œuvre que nous avons en ce genre. La Fontaine n'eſt peut-être pas plus ſurprenant par la naïveté du ſtyle, que M. Piron par la force de ſes plaiſanteries & la gaîté de ſon imagination.

LES DEUX SIÉCLES.

SIECLE où je vis briller un 1 ſuivi d'un quatre, (1)
ſiècle où l'on ſut écrire auſſi bien que combattre,
d'où vient qu'à nos plaiſirs a ſuccédé l'ennui?
Reſſemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
qui fier dans l'indigence & grand dans ſes misères,
vante, en tendant la main, les tréſors de ſes Pères?
Non, d'un plus noble orgueil, notre eſprit eſt bleſſé;
nous croyons valoir mieux que le bon tems paſſé;
la ſageſſe en nos jours a ſur nous tant d'empire,
que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eſt dommage! autrefois Molière étoit plaiſant;
il ſut nous égayer, mais en nous inſtruiſant.
Le Comique pleureur aujourd'hui veut ſéduire,
& ſans nous amuſer, renonce à nous inſtruire.
Que je plains un François quand il eſt ſans gaîté!
loin de ſon élément, le pauvre homme eſt jetté.
Je n'aime point Thalie, alors que ſur la ſcène,
elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes ſœurs ont bien changé de ton;
hors de ſon caractère, on ne fait rien de bon:
Molière en rit là-bas, & Racine en ſoupire.
Il ne peut ſupporter l'inſipide délire

(1) Expreſſion ſingulière; je ne ſais ſi elle eſt heureuſe: car cela ſe réduit à dire: *Siècle où j'ai vû briller le nombre de quatorze.*

de tous ces plats Romans mis en vers bourſoufflés,
apoſtrophes aux Dieux, lieux communs empoulés,
maximes ſans raiſon, nœuds d'intrigues bizarres,
& la ſcène Françoiſe en proie à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur, ſoi-diſant financier,
qui gouverne l'Etat du haut de ſon grenier!
la chûte des beaux arts eſt un bien pour la France;
des revenus du roi ma main tient la balance;
je verrai des impôts les François affranchis;
vous ennuyez l'Etat, & moi je l'enrichis.
J'ai ſu fertiliſer la terre avec ma plume;
j'ai fait contre Colbert un excellent volume;
le public n'en ſait rien: mais la poſtérité
m'attend pour me conduire à l'immortalité;
& pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
je veux avec Jean-Jacque avoir une ſtatue.

Taiſez-vous, lui répond un Philoſophe altier,
& ne vous vantez plus de votre obſcur métier.
Vous gouvernez l'Etat! quelle triſte manie
peut dans ce cercle étroit captiver un génie?
prenez un vol plus haut, gouvernez l'univers;
prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers;
jettez les Apennins dans l'abyme de l'onde;
deſcendez par un trou dans l'abyme du monde;
pour bien connoître l'ame & nos ſens inégaux,
allez des Patagons diſſéquer les cerveaux;
& tandis que Néed'ham a créé des anguilles,
courez chez les Lapons, & ramenez des filles....

Si la Philoſophie a pris ce noble eſſor,
l'Hiſtoire ſous nos mains va s'embellir encor.

Des riens approfondis dans un long répertoire ;
ſans éclairer l'eſprit, ſurchargent la mémoire.

Allons, poudreux valets d'inſolens Imprimeurs,
petits Abbés crottés, faméliques auteurs,
reſſaiſſez-moi Péraut, copiez-moi du Cange ;
de tous nos vieux écrits compilez le mélange ;
ſervez d'antiques mêts ſous des noms empruntés,
à l'appetit mourant des lecteurs dégoûtés :
mais ſur-tout écrivez en proſe poétique ;
dans un ſtyle empoulé, parlez-moi de Phyſique ;
donnez du giganteſque, étourdiſſez les ſots ;
ſi vous ne penſez pas, créez des nouveaux mots ;
& que votre jargon digne en tout de notre âge,
nous faſſe de Racine oublier le langage !

Jadis en ſa volière, un riche curieux
raſſembla des oiſeaux le peuple harmonieux ;
le Chantre de la nuit, le Serin, la Fauvette,
de leurs ſons enchanteurs égayoient ſa retraite ;
il eut ſoin d'écarter les lézards & les rats ;
ils n'oſoient approcher : ce tems ne dura pas ;
un nouveau maître vint : ſes gens ſe négligèrent ;
la volière tomba ; les rats s'en emparèrent ;
ils dirent aux lézards : illuſtres compagnons,
les oiſeaux ne ſont plus, & c'eſt nous qui regnons.

Par M. DE VOLTAIRE.

ÉPITRE

A M. LE MARÉCHAL DE BRISSAC,

GOUVERNEUR DE PARIS.

JE rêvois, qu'Iſis (*), l'autre jour,
t'avoit fait élever un trône :
des drapeaux flottoient à l'entour ;
il étoit gardé par Bellone,
& par Minerve tour-à-tour.
Alors, ſous un dais magnifique,
tu parus à mes yeux charmés,
tenant le ſceptre ſymbolique,
des héros les plus renommés ;
un génie, à l'œil pacifique,
ſur ton front couvert de lauriers,
joignoit la couronne civique,
aux nobles palmes des guerriers ;
un autre, avec un doux ſourire,
interprête de tous les cœurs,
à tes pieds, poſoit un Navire,
orné de feſtons & de fleurs.
Chacun, dit-on, rêve à ſa guiſe ;

(*) Déeſſe, autrefois Protectrice de Paris.

mais quel bruit éclate à l'inſtant ? . . .
je ferai des rêves ſouvent,
puiſque la Cour les réaliſe.
On rend grace à l'auguſte main
qui récompenſe ainſi ton zèle :
les honneurs d'un ſujet fidèle,
ſont l'éloge du Souverain.
Trop grand pour employer la brigue ;
trop vrai pour être adulateur,
par les ſoupleſſes de l'intrigue,
tu n'as jamais flétri ton cœur ;
c'eſt la Nation qui te prône, (1)
& chacun répète à l'envi :
lorſqu'un Briſſac eſt près du trône,
le Monarque eſt ſûr d'un ami.
J'en atteſte ton digne ancêtre,
qui, jetté dans ces tems affreux,
où le François trop malheureux,
s'égorgeoit pour le choix d'un maître,
confus d'avoir été ſurpris,
remit, en ces horribles criſes,
au plus adoré des Henris,
les clés de ce même Paris,
inondé de ſang par les Guiſes.
S'il renaiſſoit quelques dangers,
ton nom ſeul vaudroit vingt cohortes :
comment trembler pour nos foyers,
alors que Mars veille à nos portes ?

(1) *Prôner*, expreſſion du ſtyle familier, mais qui en cet endroit eſt ennoblie par la manière dont elle eſt placée.

Que dis je ? ces jours ſont paſſés,
où, ſous un faux nom d'héroïſme, (2)
quelques ſujets intéreſſés
ſouffloient l'ardeur du fanatiſme,
dont les ſuppots ſont renverſés.
Tu vas gouverner une Ville,
ſéjour pompeux, vaſte & tranquille,
où la paix planta l'olivier,
malgré la Tamiſe indocile ;
où l'on ſe plaît à ſommeiller
au ſein des douces fantaiſies,
que le goût vient multiplier ;
où l'inſoucieux Financier
entretient des Nymphes jolies,
qui, pour s'en faire mieux payer,
lui font, par jour, cent perfidies ;
où jamais ne reparoîtra
le ſchiſme inſenſé des égliſes ;
où tous nos abbés ſont aux priſes
avec des filles d'opéra.
Ces mœurs ne ſont pas héroïques :
mais elles rendent les eſprits
moins inquiets, plus pacifiques ;
& les oiſifs, en tout pays,
valent mieux que les fanatiques.
Chez toi, nous pourrons à loiſir,
comme dans un autre Licée,
revoir la morale placée
ſur l'autel même du plaiſir.

(2) Qu'eſt-ce qu'un faux nom d'héroïſme ?

C'eſt-là que j'enverrai ma Muſe,
pour t'obſerver, & pour ſavoir
comment on remplit ſon devoir,
en même-tems que l'on s'amuſe. (3)
Puiſſent nos jeunes étourdis,
ſi froids, ſi vains, & ſi frivoles,
pour les faits aſſez peu hardis,
mais audacieux en paroles,
ſe réchauffer à tes récits !
Qu'ils viennent t'admirer à table,
égayant juſqu'à la raiſon ;
&, dans un heureux abandon,
cachant le laurier redoutable,
ſous les pampres d'Anacréon !
C'eſt alors que j'aime à t'entendre,
parlant des arênes de Mars,
des poſitions qu'on doit prendre,
d'aſſauts, de brêches, de hazards,
de poſtes qu'on t'a vû défendre,
de nos innombrables Céſars,
mourans plutôt que de ſe rendre,
& tombés ſur leurs étendards,
où la gloire vient les attendre !..
Au héros ſuccède l'amant :
hiſtorien toujours ſincère,
tu nous fais le journal charmant,
de tes campagnes à Cythère ;
des ſiéges, qu'exprès on differe,

(3) Vers qui n'eſt pas du même ſtyle que le reſte de l'Epitre.

ou qu'on achève bruſquement ;
de certaines ruſes de guerre ;
d'une place que l'on ſurprit,
de telle autre qui délibere,
& de ces doux combats de nuit,
que des Amours livre la mère,
toujours vaincue à ſon profit.

O toi, dont l'ame nous rappelle
la loïauté des anciens Preux,
de ce Bayard ſi valeureux,
brave ſoldat, amant fidèle ;
dans le ſein des arts & des ris,
qui, près de toi, viendront ſe rendre,
coule des jours, que tes amis,
au prix des leurs voudroient étendre,
& que le ciſeau des Couſtoux,
émule des craïons d'Apelle,
de l'honneur poſe le modèle,
en fixant tes traits parmi nous !

Par M. DORAT.

On ne peut mieux finir ce recueil que par un tel ſouhait. La Capitale entière applaudira à cet hommage rendu à ſon nouveau Gouverneur. Le commencement eſt du ton le plus pompeux, le plus impoſant ; enſuite l'auteur a ſû mélanger avec adreſſe les détails ſérieux & les images douces & riantes. Un des principaux mérites de cette Epître eſt de peindre ſupérieurement le héros qu'on y célébre.

FIN.

TABLE.

MADAME *la Marquise* D'ANTREMONT.
Epître à M. de **, qui menaçoit l'auteur de la vengeance d'Apollon, si elle ne faisoit pas imprimer son Recueil de Vers, *page* 11
A Monsieur de **, 40
La Fauvette, Romance, 153

M. D'ARNAUD, *Conseiller d'Ambassade de Saxe.*
A Madame de **, qui devoit jouer Cominge sur un théâtre de Société, 23
A Monsieur L***, Médecin, 123
Portrait de Sophronie, 152

M. BARBE, *Doctrinaire.*
L'Isle de Tilibet, Fable, 36
L'Enfant mis sur une Table, 84
L'Insecte éphémère & la Corneille, 119
La Force de l'exemple, 156

M. DE LA B****.
Envoi de deux Pigeons blancs, 13
Madrigal, 115

MADAME *la Comtesse de* ***.
Aux Hommes, 1
A M. le Comte de ** partant pour l'Angleterre, 22
Vers à Orosmane, 82
A la Providence, 87
Romance, 155

M. DE BELLOY, *de l'Académie Françoise.*
Madrigal, 98

M. BERTIN.
Aux Sauvages, 69

M. DE BIGNICOURT.
Epigramme, 21

M. BLIN DE SAINMORE.
Diſtique pour le portrait de M. Borie, Médecin, 39
Inſcription pour le portrait de Madame de la Poupelinière, 72

M. DE BONNARD.
Epître à un nouveau Major, 33
Epître à M. le Prince de ***, 113
A Madame de **, en lui envoyant le Livre, intitulé : *Les Grâces*, 131

M. *le Chevalier* DE B**.
A une Femme qui me menaçoit de me rendre heureux, 8
Quatrain pour le Portrait de M. l'Abbé **, 27
A Madame de **. 103
A Brillant, Chatte de Madame de ***, 86
A Monſieur **, 130

MADAME *la Marquiſe de* **.
Tableau de la Vie humaine, 57

M. B**.
Chanſon, 63

MADAME BOURETTE.
A Madame la Ducheſſe de C***, 106

MADAME DE C**.
Couplet, 120

M. COLARDEAU.
Quatrain pour le Portrait de M. le Marquis de V**, 76

M. DE LA CONDAMINE, *de l'Académie Françoiſe, &c.*
Requête à Meſſieurs de la Société d'Agriculture, 91

M. *l'Abbé* DE C**.
A mon Frere, ſur un Portrait qu'il a fait mettre près de mon lit, 144

M. DORAT.
Les deux Montres, Fable, 5
Epître à M. le Marquis de Saint-Marc, 25
La Leçon d'un Vieillard, Fable, 53
A un Ami, ſur l'apparence d'un réfroidiſſement, 85
A M. le Chevalier de C**, ſur des Vers, intitulés : *Ma Confeſſion.* 110
Couplets, 127
La Tourterelle & le Bouvreuil, Fable, 141
Epître à M. le Maréchal de Briſſac, 165

M. DE LA FRENAYE, *Colonel au Service étranger.*
Epître à M. D**, 89

M. FRERON, *des Académies de Caën, Nancy, &c.*
A M. Morand, Chirurgien major des Invalides, 125

M. DE FUMARS.
L'Aigle & le Cerf-volant, Fable, 28
A Madame de **, qui demandoit à l'auteur ce que c'étoit que la vérité, 72
L'Enfant dans le bateau, Fable, 93
Vers préſentés à Madame la Marquiſe de V**, par ſes enfans, 116
L'Indépendance, Rêve, 135

M. GIRAUD.
La Statue de Cupidon, Conte, 99

M. IMBERT.
Vers à M. Piron, 14

Epigramme, 40
Le Voleur ſcrupuleux, Conte, 58
Epigramme, 67
A un Poëme ſans gravure, 77
Epigramme, 102
Epigramme, 112
Epigramme, 128
Mes conditions, Epître aux Muſes, 145

M. *l'Abbé* DE LANGEAC.
A une Madelaine, 41

M. LÉGIER.
A Madame la Marquiſe de Goville, 29
Epître à Mademoiſelle de S. L. ſur ſa retraite au Couvent, 103

M. *le Marquis* DE SAINT-MARC.
L'amour déſintéreſſé, Epître, 81
Conte, 106

M. DU MERSAN.
A Madame de **, 32

M. LE MIERRE.
Epigramme, 62
La mort de Céſar, traduction libre de Virgile, 121
Vers à M. le Duc de Duras, 153

M. *l'Abbé* LE MONNIER, *Chapelain de la Sainte-Chapelle.*
Les Sabots trop courts, Fable, 61

M. *le Comte* DE NIGRIS.
Conte Anacréontique, 111

M. DE SAINT-PERAVI.
L'Himen & l'Amour, 37

M. *le Marquis* DE P**.
Epître à Madame la Comteſſe de B***, 73

M. PIRON.
L'Habit ne fait pas le Moine, ou le Cordelier-Requin, Conte, 157

M. *l'Abbé* PORQUET, *Aumônier du feu Roi de Pologne, & Membre de l'Académie de Nancy.*
Stances à un Miniſtre, 9
A Madame la Marquiſe du D**, ſur ſon tonneau, 36
Vers pour mettre à la tête d'une Collection de Romans, 102
A Madame la Comteſſe de **, à la ſuite d'une converſation en Vers, 122
A Madame la Marquiſe de B**, le jour de ſa fête, 139

M. DE RHULIERES.
Les Diſputes, 43

Feu M. *le Marquis* DE ROCHEMORE.
Epigramme, 10

M. ROCHER.
Hymne à la Nuit, 65

Feu M. ROI.
A Madame de **, ſur une Palatine bleue; 118

Feu M. *l'Abbé* DE ROZAY.
Quatrain ſur une Mignature repréſentant Héraclite & Démocrite, 132

M. HORACE VALPOOLE.
Vers à Madame la Comteſſe du Châtelet-Lomont, 24

M. DE VOLTAIRE, *de l'Académie Françoiſe, &c.*
Quatrain pour la Statue de Pigmalion, 4
Epître au Roi de Dannemarck, 15
Epigramme traduite de l'Anthologie, 30
A Madame D**, du Château des Délices, 39

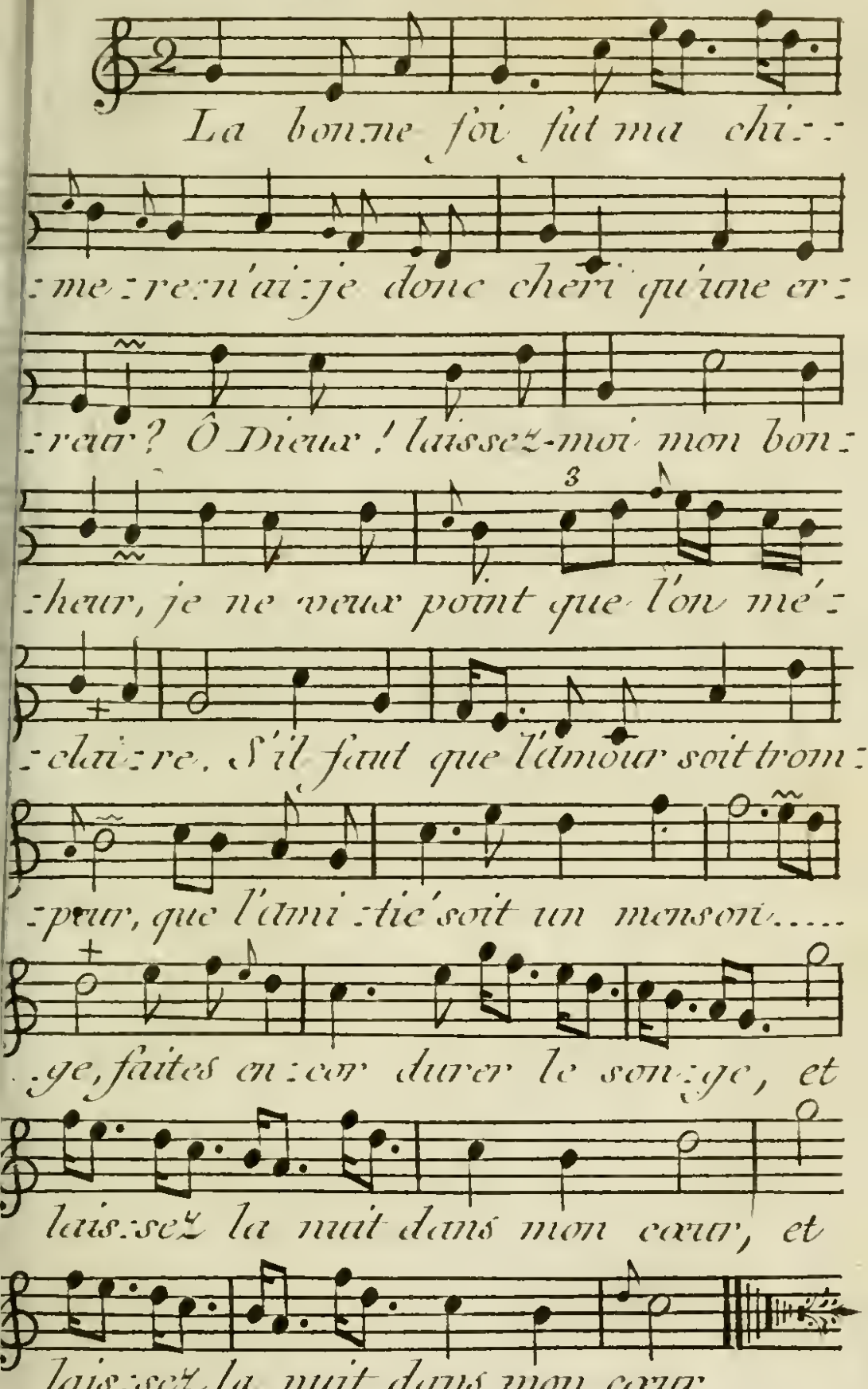
Placet pour un homme à qui le Roi de ** devoit de l'argent, 60
Quatrain, 68
A Madame la Marquise du Deffans, 79
La Statue de Niobé, Epigramme traduite de l'Anthologie, 86
Epître à l'Impératrice de Russie, 95
La Statue de Vénus, Epigramme traduite de l'Anthologie, 109
Imitation d'une Idylle de Théocrite, 129
Au Maréchal de Saxe, en lui envoyant la Défense du Mondain, 140
Au Landgrave de Hesse, 154
Les deux Siècles, 162

ANONYMES.

Aux Femmes, 31
Epître à un jeune-homme de 20 ans, amoureux d'une femme de 40, 55
Regrets de M. Le Moine à Madame la Dauphine, en envoyant le Buste de cette Princesse au Salon, 59
Vers d'un Vieillard à Madame Vestris, 94
Le Bon Seigneur, 107
Les Procédés, 117
Le Regret, 124
A Madame de **, en lui envoyant les Lettres Athéniennes, 130

Fin de la Table.

ROMANCE.


La bon:ne foi fut ma chi::
:me: re:n'ai:je donc cheri qu'une er::
:reur? Ô Dieux! laissez-moi mon bon::
:heur, je ne veux point que l'on me'::
:clai:re. S'il faut que l'amour soit trom::
:peur, que l'ami:tie soit un menson.....
.ge, faites en:cor durer le son:ge, et
lais:sez la nuit dans mon cœur, et
lais:sez la nuit dans mon cœur.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1771.

NOTICE
DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE
QUI ONT PARU EN 1771.

POEMES.

LA DUNCIADE, Poëme en dix chants, (par M. Paliſſot de Montenoy). A Londres, 2 volumes in-8. d'environ 300 pages.

Imitation très-foible de la Dunciade angloiſe. Une facilité monotone, point de génie dans l'ordonnance, point d'imagination dans l'expreſſion; & c'eſt avec de telles armes qu'on prétend ridiculiſer les productions des Diderots, des Marmontels, des Duclos, des d'Arnauds, des Saurins, &c.

Jamais Ouvrage ſatyrique n'a été reçu avec un dédain auſſi froid. On ne pardonne pas à la ſatyre, quand elle ennuie.

Jérémie, Poëme en quatre chants, avec ſa priere & ſa lettre aux Captifs prêts à partir pour Babylone, par M. Deſmarais, Chanoine Ré-

gulier de la Sainte Trinité, dit Mathurin, &c. Paris, Desprez, in-8. avec gravures.

Verve de Traducteur.

Le Banquet de l'Amitié, Poëme en quatre chants, par M Ducis. Paris, Delalain, in-8. de 47 pages.

Bacchus & l'Amitié se réunissent à table dans le dessein de rédiger des Statuts pour un banquet qu'ils veulent établir : mais ils se laissent séduire, l'un par l'ambition, & l'autre par l'amour. Heureusement qu'ils ont chacun un songe qui leur fait passer en revûe tous les maux qui accompagnent ces deux passions, & que la Déesse de la sagesse arrive les Statuts à la main, & préside à leur signature.

On a remarqué dans ce Poëme beaucoup de traits heureux, & sur-tout les trente premiers vers du troisiéme chant, qui sont comparables aux plus jolis prologues de la Pucelle.

Mes Rêveries, contenant Erato & l'Amour; Poëme suivi des Riens. A Londres, in-8. de 83 pages, avec gravure.

Le jargon des Précieuses ridicules n'est rien auprès du style de ces Poésies. On doit au public de lui en citer quelques exemples, pour montrer jusqu'où l'on a poussé dans ce siécle l'art du spirituel galimathias :

L'Amour ne mord jamais la main qui le caresse...
Il seme chaque attrait de transports pleins d'ivresse...

les guirlandes ſont nos ſerviettes...
je me donne au Diable
pour trouver l'art de me damner...
tu claqueras ſes tendres feux;
je claquerai ſes jolis charmes, &c.

Seconde Nuit d'Young, traduite en vers françois, par M. Colardeau. Amſterdam, Paris, Delalain, in-8. de 32 pages.

Le Tableau du vertueux mourant, dans cette ſeconde Nuit, eſt un des morceaux les mieux verſifiées qui ſoient ſortis de la plume de M. Colardeau.

Quatriéme, douziéme & quinziéme nuits d'Young, traduites en vers françois, par M. Doigny du Ponceau. Amſterdam, Paris, J. P. Coſtard, in-8. de 55 pages.

Le Paradis perdu, Poëme imité de Milton en vers françois, par M. le Chevalier Duduit de Maizieres, ancien Officier militaire de la maiſon du Roi; chant premier. Paris, Pillot, petit in-8. de 56 pages.

Ceux qui liront ce premier Chant, attendront les autres ſans impatience.

Le Tableau de la volupté, ou les quatre parties

du jour, Poëme en vers libres, par M. D. B. à Cythère, au Temple du Plaiſir, avec beaucoup de gravures.

Ce Poëme n'a rien de commun avec les quatre Parties du jour de M. L. C. D. B. que tout le monde connoît.

Le Dépit & le Voyage, Poëme avec des notes, ſuivi des Lettres Vénitiennes. Londres, Paris, Coſtard, in-8. de 179 pages.

Quelques vers naturels; des fictions baſſes, communes & romaneſques.

* Les Saiſons, Poëme (par M. de S. Lambert), troiſiéme édition, corrigée & augmentée. Amſterdam, Paris, Piſſot, in-8. avec gravure, & in-12.

L'auteur a ajoûté dans cette nouvelle édition une deſcription de la Zone torride, & une longue épiſode ſur les Glacières de Suiſſe. Il a fait auſſi dans le cours du Poëme, beaucoup de changemens de vers & autres corrections peu conſidérables: cela étoit plus facile que d'alléger la marche de l'ouvrage.

Le Code des Amans, Poëme héroïque en trois chants, Amſterdam. Paris, Delalain, in-8. de 39 pages.

* Cette étoile déſigne les nouvelles éditions.

Voici le début de ce Poëme :

Puiſqu'aujourd'hui l'amour eſt un mal néceſſaire
je chante la méthode & d'aimer & de plaire.

Si l'on en croit l'éditeur, il exiſte des perſonnes à qui ce Code des Amans a paru bien ſupérieur à l'Art d'aimer d'Ovide.

L'Young Allemand ou les Solitudes du Baron de Cronegk, traduction libre, en vers libres, &c. petit in-4. de 31 pages.

Les Solitudes du Baron de Cronegk reſpirent une mélancolie profonde; moins ſépulcrales que les nuits d'Young, elles ont auſſi un ton moins élevé, mais plus doux, plus affectueux. Cette traduction eſt l'eſſai d'un jeune homme de Province, dénué de tous les ſecours que l'on trouve dans la Capitale.

Œuvres poétiques, Hiſtoire de Daphné, Poëme dédié aux Nymphes du Palais royal. Paris, veuve Ducheſne, in-8.

La dédicace de ce Poëme annonce la nobleſſe du genre. L'exécution y répond.

Satyres de Perſe, traduites en vers & en proſe, &c. (par M. Dreux Duradier). Paris, veuve Ducheſne, in-8.

Il y a apparence qu'une bonne traduction de Perſe, en vers, eſt une entrepriſe impoſſible.

ODES,

La Revue du Roi, du mois de Mai 1771, Ode. La Haye, Paris, veuve Thibouſt, in-8. de 23 pages.

Une Ode ſur la Revue! Ce ſujet n'eſt certainement pas trop lyrique. L'ouvrage eſt au-deſſous du ſujet.

Diſcours philoſophiques, tirés des livres ſaints avec des Odes chrétiennes & philoſophiques, (par M. le Franc de Pompignan). Paris, Saillant & Nyon, in-12 de plus de 100 pages.

Les diſcours philoſophiques ſont les mêmes que ceux imprimés à la fin de la grande édition des Odes ſacrées. On a joint dans cette petite édition huit ou dix Odes nouvelles, où il y a de l'harmonie, de la nobleſſe, mais où l'on déſireroit plus de feu & de véritable enthouſiaſme.

PIÉCES

Préſentées pour le Prix de l'Académie Françoiſe.

Des talens dans leurs rapports avec la ſociété & le bonheur; Piéce qui a remporté le Prix de l'Académie Françoiſe en 1771; par M. de

la Harpe, in-8. de 8 pages, Veuve Regnaſſil & Demonville.

Epître à Racine, par M. Blin de Sainmore. Paris, Delalain & Lejay, in-8. de 20 pages.

Ouvrage remarquable par les tours heureux, l'harmonie & l'élégance de la verſification. Pluſieurs Journaliſtes ſe ſont accordés à donner à l'auteur cette louange flateuſe, qu'il approche ſouvent des grâces & du ton de ſon modèle.

Thérèſe Danet à Euphémie, Héroïde, par M. Imbert. Paris, Delalain, in-8. de 22 pages.

Le ſujet de cette Héroïde eſt une aventure à peu près du même genre que celle de Calas : un fils accuſé d'avoir tué ſa mère, & condamné à périr ſur l'échaffaud. Le ſupplice de ſa femme eſt retardé à cauſe de ſa groſſeſſe. C'eſt dans cette affreuſe attente que cette infortunée fait à ſon amie le récit de tous ſes malheurs.

Cette Héroïde eſt intéreſſante & bien écrite; les développemens en ſont touchans, naturels; & la tirade où Thérèſe Danet parle du fils qu'elle porte dans ſon ſein, eſt du plus grand pathétique.

L'Etude de la Nature, Epître à Madame **, Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe en 1771 ; par M. ***. Paris, Veuve Regnard & Demonville.

L'auteur de cette Epître eſt moins Poëte que

Naturaliſte ; elle eſt accompagnée de notes très-inſtructives.

Les deux victimes de l'opinion, Poëme qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe en 1771, ſuivi d'un diſcours ſur les inconvéniens du luxe ; par M. Le Prieur. Paris, Veuve Regnard & Demonville, in-8.

De l'enflure pour du ſublime.

Les vœux forcés, lettre d'une Religieuſe à ſa ſœur, qu'on ſuppoſe deſtinée au même état ; Pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie Françoiſe en 1771 ; par M. Willemain d'Abancourt. Paris, Veuve Regnard & Demonville.

Un ſtyle aſſez commun, des vers foibles, peu d'intérêt.

Epître aux Gens de Lettres ; Ouvrage préſenté à l'Académie Françoiſe en 1771 ; par l'auteur du Déſaveu de la Nature. Paris, Lejay, in-8. de 13 pages.

POÉSIES PASTORALES, IDYLLES.

Poéſies Paſtorales, ſuivies de la Voix de la Nature, Poëme & autres piéces en vers & en proſe ; par M. Léonard. Paris, Lejay in-8. de 122 pages, avec gravures.

Idylles de M. Léonard. Celles qu'on a vûes

dans les différentes années de l'Almanach des Muſes ont eu beaucoup de ſuccès : les autres ne leur ſont pas inférieures. Ces Idylles ſont ſuivies d'une eſpèce de Poëme didactique, où il y a de très-beaux vers, & où ſont développées les principales vérités de la morale. La douceur, l'honnêteté, l'amour de la vertu, caractériſent tout ce qui ſort de la plume de ce jeune écrivain.

Idylles de Saint-Cyr, ou l'hommage du cœur à l'occaſion des mariages de M. le Dauphin & de M. le Comte de Provence (par M. Dorat.) Amſterdam, Paris, Delalain, in-8. de 21 pages.

Ces Idylles ont été faites pour les jeunes Penſionnaires de Saint-Cyr. Le nom de l'auteur ſuffiroit pour les faire diſtinguer de toutes ces inſipides Poëſies qui paroiſſent à chaque événement public.

CONTES ET FABLES.

Pièces détachées. Londres, Paris, Delalain, in-8. de 37 pages.

Cinq ou ſix Contes. Il y a des détails agréables.

Le Fablier François ; ou Elite des meilleures Fables depuis La Fontaine. Paris, Lottin, jeune, in-12. de 556 pages.

Il s'eſt gliſſé dans cette Elite quelques Fables

médiocres : mais tout ce qui a quelque mérite en ce genre depuis l'inimitable La Fontaine, *s'y trouve raſſemblé. Il paroît que les Editeurs ont fait beaucoup de recherches. Ce Recueil manquoit à notre Littérature.*

Fables & Contes philoſophiques, par M. Barbe. Paris, Delalain, petit in-12. de 216 pages.

Du naturel, de la pureté, de la ſimplicité, des moralités trop communes.

Epîtres, Lettres Amoureuſes, &c.

Ma Philoſophie (par M. Dorat), la Haye. Paris, Delalain, in-8. de 48 pages, avec gravures.

Il y a des choſes charmantes dans cette brochure, comme dans tout ce que fait M. Dorat. Il y fait connoître ſes goûts, ſes occupations, ſes ſentimens. On a remarqué ſur-tout la tirade ſur la Tragédie & le morceau contre les Athées.

Du Théâtre & des cauſes de ſa décadence; Epître aux Comédiens françois & au Parterre. Londres, Paris, Vallade, in-8. de 16 pages.

L'auteur de cette Epître voudroit que les Comédiens ne fuſſent plus les arbitres des piéces de Théâtre. Tous vos droits, leur dit-il, ne ſont que de faux titres :

> Je le prouve hiſtoriquement,
> & d'abord par raiſonnement, &c.

* Lettres d'une Chanoineſſe de Liſbonne à Melcour, Officier François, ſuivies de ma Philoſophie & de quelques Poéſies fugitives, petit in-8. de 225 pag. avec gravures.

On a réuni dans ce Volume les Lettres d'une Chanoineſſe, *l'Epître intitulée :* Ma Philoſophie, Les Idylles de Saint-Cyr, &c. *Tous ces Ouvrages ſont compris ſéparément dans cette Notice ou dans celle de l'année dernière. La multiplicité des éditions en atteſte le ſuccès. Celle-ci flatte agréablement les yeux par l'élégance typographique.*

Eloge hiſtorique des Princeſſes de la Maiſon de Savoye, qui ont pris alliance avec nos Rois ou les Princes de leur ſang. Epître préſentée à Madame la Comteſſe de Provence ; par l'Abbé Parmentier. Paris, Fetil, in-4. de 8 pag.

Epître d'un Convaleſcent à ſon Médecin, qui lui avoit promis de le guérir, quoique celui qui le traitoit auparavant, eût décidé & publié qu'il n'en reviendroit pas, par M. le Chevalier de Juilly Thomaſſin, in-8. Vente.

Epître ſur les pédans de ſociété à M. l'Abbé Ri **, Syndic de la Faculté de Théologie, par M. Selis, Profeſſeur d'éloquence, à Amiens, de l'Académie de la même Ville. Paris, in-8. de 7 ou 8 pages.

On prouve dans cette Epître que tous les pé-

dans ne ſont pas dans les Colléges. La verſification en eſt facile & négligée. Il y a quelques portraits aſſez piquans.

POESIES DIVERSES.

Opuscules poétiques & philoſophiques de M. Feutry, la Haye. Paris, Delalain, in-8. de 268 pages.

Les principaux ouvrages réunis dans ce volume ſont connus : les autres ſont des vers de ſociété.

Eſſais de Poéſie, par M. D. P. A. Amſterdam. Paris, Hériſſant, in-8.

Odes d'Horace traduites en vers, quelquefois avec élégance, & preſque toujours foiblement ; pluſieurs pièces fugitives ; une petite Comédie où il y a de jolis détails.

Début poétique, par M. Gilbert. Paris, Lejay, in-4. de 61 pages.

Il y a dans ce début des morceaux qui annoncent du talent : mais on ne ſauroit trop répéter à l'auteur ces excellens préceptes du Légiſlateur de notre Parnaſſe :

> Hatez-vous lentement, & ſans perdre courage,
> vingt fois, ſur le métier, remettez votre ouvrage ;
> poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez.

Pièces fugitives, en vers & en proſe, dédiées à

Mademoiſelle de V **. Amiens, Paris, Fétil, in-8. de 24 pages.

Eſſais d'un jeune homme.

La Muſe errante au Salon, apologie critique, en vers libres, ſuivant l'ordre des numéros des peintures, ſculptures & gravures, expoſées au Louvre en l'année 1771. Paris, Cailleau, in-12 de 18 pages.

Recueil de Poëſies de différens Auteurs.

L'AMBIGU LITTÉRAIRE, brochure petit in-8. Paris, Bailly.

On trouve dans cet Ambigu, trois ou quatre pièces de vers aſſez agréables, elles ſont tirées d'anciens journaux.

Bibliothéque de Société, contenant des mêlanges intéreſſans de littérature, d'anecdotes, &c. Londres, Paris, Delalain, quatre petits volumes d'environ 300 pages chacun.

Dans le quatrième volume, des ſonnets, des quatrains, des épigrammes, des madrigaux, &c. preſque tous aſſez bien choiſis, mais copiés dans d'autres recueils.

Etrennes du Parnaſſe. Paris, Fétil, trois petits volumes in-12.

Le Secrétaire du Parnaſſe, troiſiéme Cahier.

Paris, Lejay, in-12 de 240 pages.

Il devoit paroître un Cahier de ce recueil tou les mois : en voilà trois depuis deux ans.

Almanach des Muſes ou choix des Poéſies fugi tives de 1770. Paris, Delalain, in-12 d 203 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a trois Journaux dans leſquels on inſér ordinairement des Poéſies fugitives : le Mercur de France, *le* Journal Encyclopédique, *&* l Journal de Verdun ; *on en imprime auſſi quelque fois dans l'*Année Littéraire. *Les autres Journa liſtes ſe contentent de donner l'extrait des ou vrages de Poéſie à meſure qu'ils paroiſſent.*

THÉATRES.

Tragédies repréſentées.

* Beverley, Tragédie bourgeoiſe, imitée de l'anglois, en cinq actes & en vers libres, pa M. Saurin, de l'Académie Françoiſe. Paris, veuve Ducheſne, in-8.

M. Saurin, pour ſatisfaire ceux qui déſiren que la cataſtrophe de ſon cinquiéme acte ſoit moins terrible, a fait un ſecond cinquiéme acte que l'on trouve à la fin de cette nouvelle édition.

* Gaſton & Bayard, Tragédie par M. de Belloy citoyen

citoyen de Calais, repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 24 Avril 1771. Paris, veuve Ducheſne, in-8.

Cette Pièce a eu du ſuccès au Théâtre.

Almanzor, Tragédie par M. Vieillard de Boiſmartin, repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de Rouen le 2 Juillet 1771, Rouen, Behourt. Paris, Bailly, veuve Ducheſne & Coſtard, in-8. de 74 pages.

Je ne ſais ſi cette Tragédie fait de l'effet à la repréſentation : mais elle n'eſt pas aiſée à lire.

Tragédie non repréſentée.

Baléasar, Tragédie par M. H. F. Pelletier. Paris, veuve Ducheſne, Lejay & Edme, in-12 de 74 pages.

Pièce de la même force qu'Almanzor.

Drame repréſenté.

Le Fabricant de Londres, Drame en cinq actes & en proſe, repréſenté à la Comédie Françoiſe le 12 Janvier 1771, par M. de Falbaire. Paris, Delalain, in-8. de 98 pages, avec gravures.

Drame, qui dans les ſociétés a arraché des larmes à tous les auditeurs, mais qui en re-

vanche a fait un effet tout contraire à la représentation. Il s'agit de deux Infortunés qui se rencontrent précisément comme ils vont se noyer. L'un, est un fabricant de Londres que le commerce a ruiné : l'autre, un Lord que ses richesses n'ont pas garanti de la consomption ; ils se racontent mutuellement ce qui les détermine à mourir. Le Lord donne une partie de ses richesses au Fabricant, & le plaisir de sauver des malheureux lui fait aimer la vie.

M. de Falbaire a tracé sur ce fonds-là, une sorte de cannevas assez romanesque ; puis il y a brodé des détails puérils qui ont fait tomber la Pièce.

Drames non représentés.

OLINDE & SOPHRONIE, Drame héroïque en cinq actes & en prose, par M. Mercier. Paris, Lejay, in-8. de 111 pages, avec gravure.

Sujet tiré du Tasse. C'est presque une Tragédie en prose. Il y aura toujours peu d'intérêt dans toute pièce qui n'offrira qu'un dévouement volontaire. Autrement chaque acte des martyrs seroit un sujet de Tragédie.

La vraie Mère, Drame didacti-comique, en trois actes & en prose, par M. de Moissy. Paris, Bailly, in-8. de 111 pages.

Un Drame didacti-comique ! il n'est pas fa-

cile de deviner ce que cela peut ſignifier. D'ailleurs l'objet de M. de Moiſſy eſt très-eſtimable; il à voulu raſſembler dans cet ouvrage tout ce qui eſt capable de déterminer les mères à nourrir elles-mêmes leurs enfans. C'eſt dommage que la ſcène ſoit dans une boutique, & qu'il ait été forcé d'y introduire des gardes de femmes en couche, des ſages-femmes, des nourrices, un enfant qui tette & un autre qui a le bras caſſé.

Jenni ou le déſintéreſſement, Drame de ſociété, en deux actes & en proſe, par M. le Chevalier D. G. N, Nancy, le Clerc, in-8. de 47 pag.

Il y a dans cette pièce une ſcène qui fait plaiſir à la lecture, & qui vraiſemblablement en feroit auſſi à la repréſentation.

Clariſſe, Drame en cinq actes & en proſe, par J. A. P. Paris, Lejay, in-8.

Sujet touchant, tiré de l'anecdote d'Anne Bell de M. d'Arnaud. Il faut convenir que rien n'eſt moins difficile que de pareils Drames, ſur-tout quand on ne prend d'autre peine que de dialoguer en proſe commune des hiſtoires inventées par d'autres Ecrivains.

Comédies repréſentées.

Le Perſiffleur, Comédie en trois actes & en vers, repréſentée pour la premiere fois par

les Comédiens François, le 8 Février 1771. Paris, Delalain, in-8. de 76 pages.

Le ton, les airs, les discours légers & brillans du Persiffleur sont heureusement saisis dans cette Comédie. L'action a paru mesquine; l'on a trouvé que l'homme honnête étoit immolé aux plaisanteries de son rival, & les supportoit un peu trop patiemment. Le style est agréable; il y a des détails plaisans.

L'heureuse rencontre, Comédie en un acte & en prose, par Mesdames R** & C**, représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 7 Mars 1771. Paris, veuve Ducheſne, in-8. de 56 pages.

Une Comédie de deux jeunes femmes! cette nouveauté a excité de la curiosité & de l'intérêt. Les juges les plus difficiles ont remarqué du naturel dans plusieurs scènes. Cette Pièce a eu cinq représentations.

Les Amans sans le savoir, Comédie en trois actes & en prose, (par Madame la Marquise de S. Chamond,) représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 6 Juillet 1771. Paris, Monory, in-8.

De l'esprit, de l'élégance, mais un dialogue trop lent & point de situations intéressantes.

Le Bourru bienfaisant, Comédie en trois actes

de M. Goldoni, dédiée à Madame Adelaïde de France, repréſentée par les Comédiens François le 4 Novembre 1771. Paris, veuve Ducheſne, in-8. de 106 pages.

Comédie dans l'ancien genre : il eſt ſingulier que ce ſoit un étranger qui nous y ramène. Il y a quelques ſcénes un peu maigres : mais le caractère du Bourru produit le plus grand effet. Cette Pièce a eu beaucoup de ſuccès.

* La Mère coquette ou les Amans brouillés, Comédie en cinq actes & en vers du célèbre Quinaut, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée, avec le changement du caractère du Marquis de cette Comédie. Paris, Gueffier, in-12 de 110 pages.

* L'Andrienne, Comédie en cinq actes, nouvellement miſe en vers libres, par M. Collé, Lecteur de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans. Paris, Gueffier, in-8. de 111 pages.

* L'Eſprit follet ou la Dame inviſible, Comédie en cinq actes, miſe en vers libres, par M. Collé, &c. Paris, Gueffier, in-8. de 110 p.

* Le Menteur, Comédie en cinq actes, nouvellement miſe en vers libres, par M. Collé, &c. in-8. de 96 pages.

Ces quatre dernières Comédies ſont refondues,

les unes preſqu'en entier, les autres en partie, par M. Collé. Son projet eſt de retoucher & d'adapter à nos mœurs actuelles d'excellentes Piéces qui commencent à vieillir. Cette entrepriſe ne pouvoit guères tomber dans des mains plus habiles. M. Collé eſt compté lui-même parmi nos meilleurs auteurs comiques.

Le Cri de la Nature, Comédie en vers & en un acte, par M. Armand, privilégié du Roi pour les Spectacles de Fontainebleau ſuivant la Cour, repréſentée pour la premiere fois à Fontainebleau le 20 Octobre 1769. Paris, veuve Ducheſne, in-8. de 55 pages.

C'eſt un Père qui pardonne à ſa Fille qui s'eſt marié ſans ſon aveu. Peu de comique; quelqu'intérêt. L'auteur de cette Piéce eſt le fils de l'excellent Comédien du même nom.

Comédies non repréſentées.

L'homme dangéreux, Comédie, par l'auteur de la Comédie des Philoſophes, (M. Paliſſot de Montenoy.) Amſterdam, in 8. de 199 pages.

L'auteur prétend faire revivre avec cette Piéce la gaïté nationale, & il nous peint un ſcélérat digne des galères. Le talent comique eſt préciſément ce qui paroît manquer le plus à M. Paliſſot. Il y a dans ſes Comédies des détails bien frappés, quelquefois de l'énergie; il eſt

ſatyrique : mais il n'eſt point gai. Ce n'eſt point du tout là le genre de Moliere. Il falloit toutes les reſſources de ce grand homme pour oſer mettre le Tartuffe au Théâtre.

Le Mort Marié, Comédie en deux actes & en proſe. Paris, Claude Hériſſant, *in*-8. de 61 pages.

Comédie non pas larmoyante, mais triſte. On veut corriger un jeune homme de ſes étourderies. Il croit s'être battu au piſtolet avec un Préſident, le jour de ſon mariage, & l'avoir tué : les piſtolets n'étoient chargés qu'à poudre. On l'arrête ; il comparoît devant des Juges qui le condamnent à mort ; il ſigne ſa ſentence : mais cette ſentence eſt ſon contrat de mariage avec la perſonne qu'il aime ; toutes les robes tombent : il ſe trouve au milieu des convives de ſa nôce, & le prétendu Mort vient d'épouſer la ſœur de ſa maîtreſſe.

La fausse Statue, Comédie en un acte, par M. le Chevalier de Laurès. Paris, Lejay, in-8. de 30 pages.

Même ſujet que l'Amateur.

Le Connoiſſeur, Comédie de Société, en trois actes & en proſe, par M. le Chevalier D. G. N. auteur du Drame de Jenni. Paris, Valade, in-8. de 72 pages.

Conte de M. Marmontel, mis en dialogue.

Les trois ſortes de Piéces, ou les Calenders & les Faquirs, Comédie. Amſterdam, Paris, Mérigot, in-8. de 20 pages.

Ruſe plaiſante d'un Moine Mahométan.

Comédies mêlées d'Ariettes, Opéra-Comiques, &c.

Les deux Avares, Comédie en deux actes, en proſe, mêlée d'ariettes, repréſentée à Fontainebleau le 27 Octobre, & à la Comédie Italienne le 6 Décembre 1770, par M. de Falbaire, muſique de M. Gretry. Paris, Delalain, in-8. de 83 pages, avec gravures.

Du mouvement, des ſituations, quelques tableaux plaiſans, voilà le jugement que l'auteur a porté de ſon propre ouvrage; ajoûtez à cela d'aſſez mauvaiſe proſe & des vers d'ariettes plus mauvais encore, & vous aurez le jugement du Public.

L'Amitié à l'épreuve, Comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, dédiée à Madame la Dauphine, repréſentée par les Comédiens Italiens le 24 Janvier 1771, in-8. de 68 pages, avec gravure.

Cette Piéce n'eſt pas à beaucoup près auſſi intéreſſante que le Conte de M. Marmontel. Il en faut attribuer la cauſe au défaut de développemens; les Opéra-comiques n'en ſont peut-être

pas auſſi ſuſceptibles que des ouvrages d'un autre genre.

L'Amoureux de quinze ans ou la double Fête, Comédie en trois actes & en proſe, mêlée d'ariettes, dédiée à S. A. S. Mgr. le Duc de Bourbon, par M. Laujon, muſique de M. Martiny, repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens le 17 Avril 1771. Paris, Ducheſne, in-8. de 88 pages, avec gravure.

Comédie qui n'eſt point jettée dans le moule des Opéra-comiques ordinaires. L'idée en eſt ingénieuſe ; nous n'avons pas de Piéces ſur aucun autre Théâtre où il y ait plus de graces, de naïveté, de nobleſſe. M. Laujon regrette dans l'Epître dédicatoire qu'il ne lui ſoit pas permis de citer ſes modèles : tout Paris les a devinés.

Les Jardiniers, Comédie en deux actes & en proſe, mêlée d'ariettes, par M. d'Aveſne, repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens le 15 Juillet 1771. Paris, veuve Ducheſne, in-8.

Un Dialogue naturel, quelques jolies Scènes.

Les deux Miliciens ou l'Orpheline villageoiſe, Comédie en un acte & en proſe, mêlée d'ariettes, par M. d'Azemar, Lieutenant au Régiment de Touraine, muſique de M. Fridzeri,

représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens le 24 Août 1771. Paris, veuve Ducheſne, in-8. de 62 pages.

C'eſt un jeune homme qui part pour la Milice à la place de ſon ami.

Zémire & Azor, Comédie-Ballet en vers & en quatre actes, mêlée de chants & de danſes, repréſentée ſur le Théâtre de la Comédie Italienne le 16 Décembre 1771, par M. Marmontel de l'Académie Françoiſe, muſique de M. Gretry. Paris, Vente, *in*-8. de 68 pages.

Sujet de Féerie tiré d'un Ouvrage de Madame de Villeneuve. Cette piéce a un grand ſuccès ; il y a de l'intérêt, du ſpectacle & de bonne muſique.

Opéra-Comique non repréſenté.

Le Baiser donné & le Baiſer rendu, Opéra-comique en deux actes, par M. Taconet, Compoſiteur des Spectacles forains. Paris, Vente, in-8.

On a donné beaucoup d'Opéra-comiques aux Italiens, qui ne valoient pas celui-ci.

OPÉRA.

La Cinquantaine, Paſtorale en trois actes, paroles de M. Desfontaines, muſique de M.

de la B**, représentée le 13 Août 1771, in-4.

Le fond de cet Opéra n'eſt pas extrêmement heureux ; c'eſt un renouvellement de mariage après cinquante ans ; l'auteur a tâché de le rafraîchir par une épiſode qui offre des amours plus jeunes.

THÉATRE.

Théâtre du Prince Clenerzou, Ruſſe, traduit en françois, par le Baron de Blening, Saxon. Paris, chez Sébaſtien Jorry & Lejay, 2 volumes in-8. d'environ 340 pages.

Le Prince & le Baron ont trouvé tous deux des incrédules.

On a reproché à ces Piéces de manquer d'action : mais on y trouve des caractères bien ſaiſis, des ſcènes comiques ; excepté M. Collé, il n'eſt perſonne qui ait réuſſi autant à peindre les tracaſſeries & les brillans travers de ce qu'on eſt convenu d'appeller la bonne Compagnie.

FIN.

LIVRES NOUVEAUX

QUI ont paru pendant le courant de l'année 1771, chez DELALAIN, *Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.*

LES Sacrifices de l'Amour, ou Lettres de la Vicomteſſe de Senange & du Marquis de Verſenaye, par M. Dorat, in-8°. 2 Vol. grand papier, brochés, fig. 9 liv.

Le même in-8°. petit papier, 2 vol. 5 liv.

Les Lettres d'une Chanoineſſe, in-8°. grand papier Holl. 6 liv.

Les mêmes, p. p. in-8°. contenant la Philoſophie, les Idilles & diverſes Pieces de Poëſies, brochés, 5 liv.

Les Œuvres du même Auteur, 9 vol. in-8°. p. p. brochés, 42 liv. 10 ſols.

Contenant les articles ſuivans :

Les Œuvres mêlées, in-8°. 2 vol. 12 l.

La Déclamation Théâtrale, 1 vol. b. 4 l.

Mes Fantaiſies, 1 vol. b. 4 l.

Le Recueil de Contes, 1 vol. b. 5 l.

Les Baiſers, in-8°. p. p. b. 7 liv. 10 ſols.

La Chanoineſſe, in-8°. b. 5 l.
Les Sacrifices de l'Amour, 2 vol. b. 5 liv.
L'Eſprit de la Ligue, 3 vol. in-12. 7 l. 10 ſ.
Les Loix Eccléſiaſtiques, par M. Dericourt, Nouv. Ed. in-fol. 30 liv.
Abrégé du Dictionnaire des cas de conſciences, par Pontas, in-4°. 2 vol. 21 liv.
Le Dictionnaire de Droit, in-4°. 2 vol. 24 liv.
Mém. du Comte de Saramande, 4 v. br. 5 liv.
Les Mœurs, Coutumes, Uſages des anciens Peuples, par M. Sabatier, 3 vol. in-12. 9 liv.
Du même, le Dictionnaire des Auteurs Claſſiques, in-8°. 10 vol. 60 liv.
.....Recueil de Diſſertations, in-12. br. 1 l. 16 ſ.
.....Manuel des Enfans, in-12. br. 2 liv.
.....Eſſais ſur la puiſſance des Papes, b. 1 l. 16 ſ.
Les Lettres Athéniennes de M. Crébillon, 4 vol. in-8°. br. 10 liv.
Bibliotheque de Société, contenant des Anecdotes, des Jeux de Phyſique, &c. 4 v. in-12 b. 8 l.
La Traduction de Catulle, Tibulle & Gallus, 2 vol. in-8°. br. 12 liv.
La même, 2 vol. in-12. br. 5 liv.
Les Soirées Alſaciennes, Helvetiennes, & Fran-

comtoiſes, in-8°. 2 vol. br. 3 liv. 12 ſ.
Les Tableaux, in-8°. br. 2 l. 10 ſ.
Fables & Comtes Philoſophiques, par M. Barbe, in-12. br. 1 l. 10 ſ.
Médecine primitive, traduite de l'Anglois de Veſley, in-12. br. 2 liv.
Les Œuvres de Madame du Bocage, Nouvelle Edition, in-8°. 3 vol. 12 liv.
Les Libertés de l'Egliſe Gallic. in-4°. 5 v. 66 l.
Bibliotheque Eccléſiaſtique, 8 v. in-12. par l'Auteur de l'Oracle des nouveaux Philoſophes, 24 l.
Le Patriotiſme François 6 vol. in-12. 15 liv.
Mélange de Littérature Orientale, par Cardonne, 2 vol. in-12. br. 4 liv.
L'Hiſtoire de l'Amérique, 14 v. in-12. 39 liv.
L'Abrégé d'Italie, par M. de S. Marc, 6 vol. in-8°. 36 liv.
La Géographie de la Croix, in-12. 2 vol. 6 liv.
L'Atlas pour la même Géographie, broché en carton, grand in-4°. 42 liv.
Ordonnances de Louis XV par Saié, 1 v. in-4°. Nouv. Edit. 10 liv.
Les Œuvres de Moliere, Nouv. Edit. 8 vol. in-12. 16 liv.

Œuvres de Racine, 3 vol. in-12. Nouv. Edit. 6 l.

Chef-d'œuvre de Pierre & Thomas Corneille, 3 vol. in-12. 9 liv.

Les Œuvres de Regnard, 4 vol. in-12. Nouv. Edit. 7 liv.

Hiſtoire de Gilblas de Santillane, 4 vol. in-12. Nouv. Edit. 10 liv.

Le Code Matrimonial, in-4°. 2 vol. 21 liv.

La Méthode de converſer avec Dieu, 1 volume in-12. Nouv. Edit. 2 liv. 10 ſols.

La premiere & ſeconde Nuit d'Young en vers François, par M. Collardeau, 2 l. 8 ſ.

Le Dictionnaire Grammatical de la Langue Françoiſe, par M. d'Olivet, de l'Académie Françoiſe, in-8°. 2 vol. 12 liv.

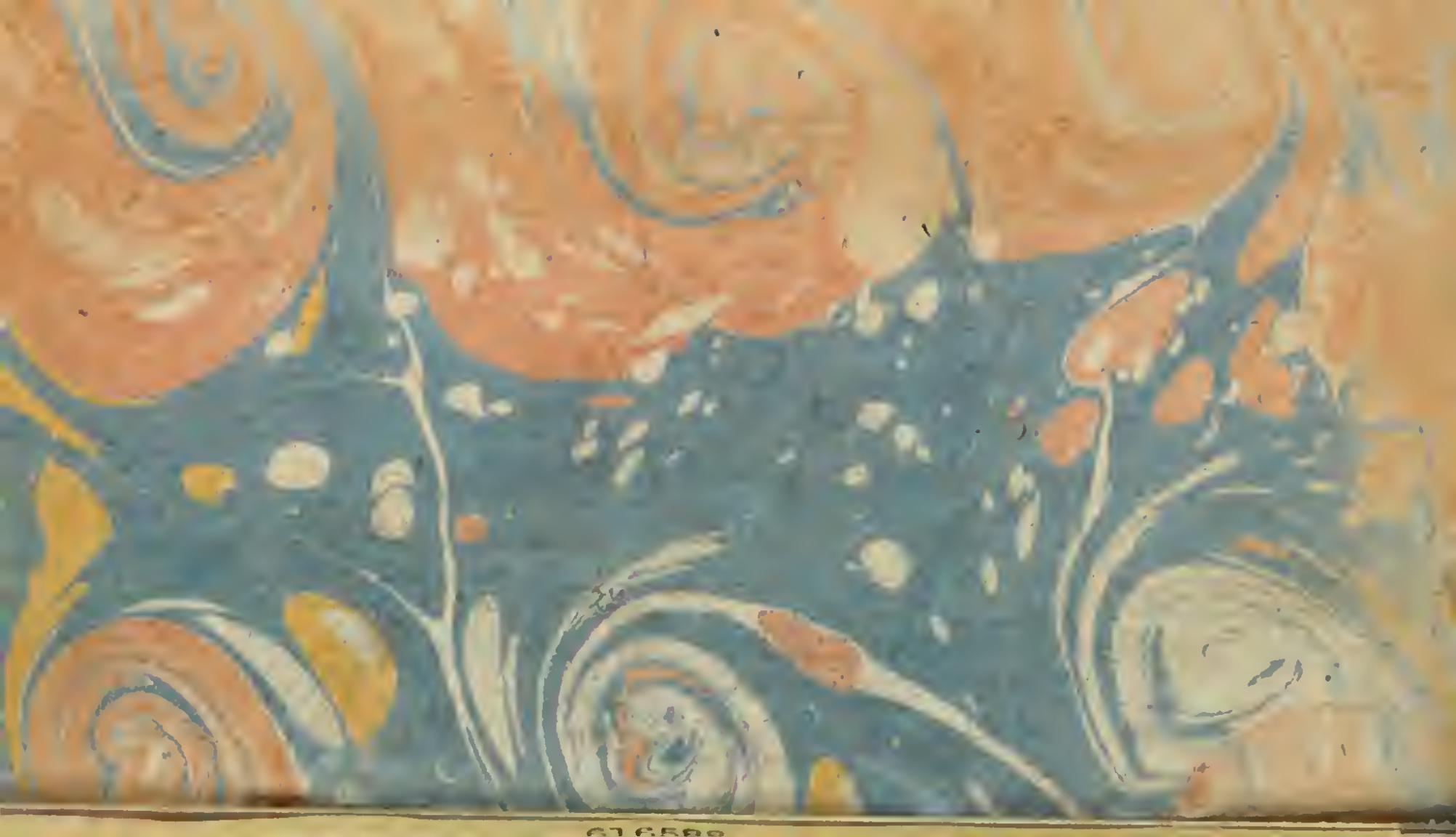
Les Varietés Littéraires, par MM. Suard & d'Arnaud, 4 vol. in-12. 12 liv.

Les Œuvres du Chancelier d'Agueſſeau, in-4°. 8 vol. 72 l.

Les Sermons de Maſſillon, in-12. 15 volumes, grand papier, 42 liv.

Les mêmes, 13 vol. petit papier, 30 liv.

Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. de Fleuri, 40 vol. in-12. 120 liv.



UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

P
LF
A
Almanach des Muses.
v. 1772
616588